





ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX.

TOME SECOND.





ŒUVRES

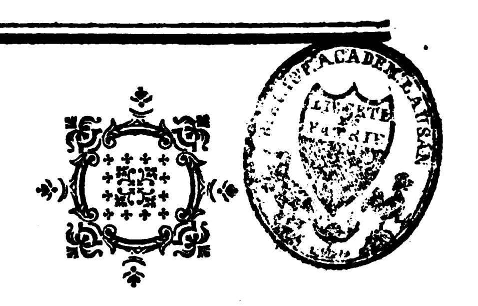
COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX,

Historiographe des Ordres du Roi.

TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.





C.P. Marillier inv. C.F. Fritschius Sc. 1778.

Allons qu'on baiſe tout-à-l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaë, donne lui la tienne. *Les Graces Sc. IX.*

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François, le 23 Juillet 1744.

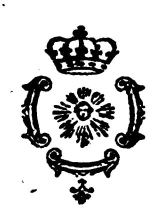


A VOUS.

JE vous dédie les Graces : je ne mets point votre nom : je veux que vous ayez le plaisir de voir qu'à la Cour, à la Ville, chacun vous devinera. *

---

* On devina Madame la Comtesse de Forcalquier.



PRÉFACE.

En lisant les Odes d'Anacréon, la IIIe. & la XXXe. me. firent naître l'idée de cette petite Comédie; il me parut que le tableau en feroit riant; j'espérai beaucoup du jeu, des graces & de la figure des Actrices; & j'ai vu par le succès, que je ne m'étois pas trompé. Il est vrai qu'un Abbé, dont j'ignore le nom, répéta plusieurs fois, & avec chaleur, après la premiere représentation, qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amuser à une Piece, dont il étoit impossible *d'extraire la moindre moralité :* ce furent ses termes. J'aurois pu lui répondre, qu'il n'y en a point au Théâtre, où il y ait plus de morale que dans celle-ci ; „ que l'Amour, loin d'y être présen-
„ té d'une façon qui puisse flatter le cœur
„ d'une personne, y est toujours peint com-
„ me un petit fourbe, un petit libertin, qui
„ ne s'occupe qu'à tendre des pieges à l'in-
„ nocence ; que sur-tout dans la quatrieme
„ scene, on voit ses ruses, ses déguisements
„ ordinaires, & comme il cherche souvent à
„ s'introduire à la faveur de la pitié qu'il tâ-
„ che d'inspirer ; qu'enfin lorsque les Nym-
„ phes le lient & qu'elles obtiennent l'im-
„ mortalité, c'est enseigner assez clairement,

„ qu'il faut enchaîner les paſſions, les rete-
„ nir dans les bornes de la ſageſſe, & que
„ toujours la vertu eſt récompenſée. " Voi-
là, dis-je, ce que j'aurois pu répondre; mais
comme toute cette belle morale ne s'eſt trou-
vée que par haſard dans cette petite Comédie,
& qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans
mon plan, je ne crus pas devoir m'en faire
honneur; je gardai le ſilence, & je n'objectai
pas même à M. l'Abbé, que ſa délicateſſe
devoit être encore plus bleſſée à l'Opéra,
où il aſſiſtoit cependant trois fois la ſemaine
très-réguliérement.

Nous avons d'exellentes Comédies de carac-
tere, quelques bonnes Pieces d'intrigue: pour-
quoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troiſie-
me genre de Comédie, dont les ſujets moins
étendus, plus unis, & toujours dans le gracieux,
ne préſenteroient uniquement que la ſimple
nature & le ſentiment? N'a-t-on pas toujours
dit que la Poéſie & la Peinture étoient ſœurs?
& dans la Peinture n'y a-t-il pas le Payſage?
Je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de Co-
médie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes
tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art,
cette élégance & ce naturel qu'un habile pin-
ceau pourroit leur donner: mais outre que
je ne m'occupe que pour m'amuſer, je ſuis
très-éloigné de me croire un vrai talent; &
il en faut un, peut-être plus marqué que l'on
ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages

dont les couleurs doivent être si bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible peut en rendre tout le coloris désagréable ; il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette, pour ainsi dire, que les objets que le cœur lui présente ; & il doit régner dans le tout un air si aisé *, une expression si naturelle, qu'il semble au Spectateur, qu'on a écrit sans peine, ce qu'on a pensé sans application. Mais je m'apperçois que voici une Préface en forme ; ce n'étoit pas mon dessein : je finis donc vîte, en ajoutant que la *Fable*, ou l'invention du sujet, étant, sans contredit, la partie du Théâtre la plus difficile, elle est aussi celle qui peut faire le plus d'honneur ; on doit donc, je crois, s'attacher sur-tout à créer les sujets de ses Comédies. J'ai tiré de mon imagination tous ceux que j'ai traités ;

---

* M. de Voltaire dit qu'*il y a peut être plus de difficulté à réussir dans la prose, où l'esprit seul soutient l'Auteur, que dans la versification, qui, par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornements à des idées simples, que le style ordinaire n'embelliroit pas.* M. Destouches, le successeur de Moliere, dans une lettre à un de ses amis qui travailloit à une Comédie, s'exprime en ces termes : *Vous me direz qu'il est moins facile de faire réussir une Piece en prose qu'en vers ; j'en conviens, parce que la versification donne du relief aux choses les plus communes, & bien souvent même à de pures fadaises, ou à des pensées très-fausses.*

je ne les ai pris en aucune Historiette ni Roman ; & j'ai tâché qu'ils ne se ressemblassent point. Malgré la décision peu réfléchie d'une personne que d'ailleurs j'estime & j'honore, *l'Oracle* & *les Graces* n'ont pas même un air de famille.



ACTEURS.

L'AMOUR.
MERCURE.
EUPHROSINE.
CYANE.
AGLAÉ.
VÉNUS.
JEUX & RIS.

La Scene est dans un Bois consacré à Diane.



LES GRACES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'Amour?

L'AMOUR.

Mercure?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche?

MERCURE.

Mais si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il est inutile que je parle.

L'AMOUR.

Mais si je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il est inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire!

L'AMOUR.

Que tu es importun!

MERCURE.

Jupiter t'a banni du ciel....

L'AMOUR.

Heureusement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité....

L'AMOUR.

Je m'en passe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine....

L'AMOUR.

Elle a ses agréments.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes....

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours?...

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos; j'espere y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou deux mois, avec vingt filles fort jolies, qui y sont renfermées; crois-tu que je m'y ennuye?

MERCURE.

Non; mais crois-tu que Diane, à qui ces jeunes personnes sont consacrées, trouvera bon?...

L'AMOUR.

Que m'importe?

MERCURE.

Songe donc....

L'AMOUR.

Oh! ſonge toi-même que les remontrances m'ont toujours déplu.

MERCURE.

Si je n'étois pas des tes amis....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéreſſer à mes plaiſirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin!

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorſqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçus trois jeunes filles, qui regardant de temps en temps de mon côté, ſous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu-à-peu : ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laiſſons les venir; en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & ſuſpendus, retenant, pour ainſi dire, leur haleine, tourner autour de moi, & me conſidérer avec beaucoup de curioſité : la curioſité, à meſure qu'on s'y livre, augmente ordinairement, & ſurtout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles devenoient plus hardies; déja

l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux; l'autre me couvroit de fleurs; la troisieme, mettant la main sur mon cœur, sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter...

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertissoit?

L'AMOUR.

Beaucoup; lorsqu'un mouvement & un soupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos; en vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pus pas en attraper au moins une?

L'AMOUR.

Non; & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté; & jusques dans leur appartement, tu aurois pu....

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc! La facilité à devenir heureux, empêche souvent le plaisir de l'être. D'ailleurs, le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, qu'à son rang, qu'une maîtresse sacrifie; au-lieu qu'un simple mortel (& en amour je veux toujours le paroître) goûte le plaisir délicat & sensible d'être sûr qu'il est le véritable objet du

cœur, & qu'en lui, ce n'est que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroisie que l'amour-propre compose pour les hommes, & que jamais il ne peut servir aux Dieux.

MERCURE.

Je suis charmé de te voir penser ainsi. Comment donc? Cela va jusqu'à raisonner? Mais dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaisir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour soi-même?

L'AMOUR.

Et quel?

MERCURE.

Le plaisir, lorsqu'on peut tout, de faire tout pour la personne aimée, de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainsi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaisir-là; Jupiter m'envoye te dire que parmi ces jeunes Beautés qui rendent le séjour de la terre si agréable, tu n'as qu'à choisir & lui nommer celle qui te plaira le plus; il est prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui suis fort obligé; & non-seulement une, je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amusantes, qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olympe, & renouvelleront un peu cette vieille Cour qui (soit dit entre nous) devient chaque jour d'une tristesse.... nos Déesses sont d'un ennui...

MERCURE.

Mais tu dois penser que ce ne sont pas tes Maîtresses que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe assemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le seul moyen d'assujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier?

MERCURE.

Comme tu te récries?

L'AMOUR.

Quoi? c'est pour me faire une aussi sotte, une aussi plate, une aussi ridicule proposition, que Jupiter t'envoye sur la terre?

MERCURE.

Quoi? c'est dans des termes aussi doux, aussi polis, aussi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'assure qu'il ne le sera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point, qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh! quel parti plus fâcheux que celui de me marier?

MERCURE.

Crois-moi....

L'Amour.

Oh ! crois-moi toi-même; c'eſt bien aſſez que tu te ſois chargé d'une propoſition auſſi impertinente, ſans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conſeils.

Mercure.

Cela ſuffit ; je me tais : que m'importe après tout ? Ce ſont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commiſſion. Adieu, l'Amour.

L'Amour.

Adieu.

Mercure, *à part, en s'en allant.*

Déguiſons-nous, pour épier toutes ſes démarches, & tâcher de le troubler dans ſes plaiſirs.

SCENE II.

L'AMOUR, *ſeul.*

ME marier ! Ah ! chaſſons cette extravagante idée, & ne nous occupons que des heureux moments que je vais paſſer, ſi je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a aſſuré qu'elles étoient vingt, la plupart jolies. Quel plaiſir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau, fêté, chéri, l'objet de tous ſes ſoins, de toutes ſes penſées, de tous ſes deſirs ? Car il ne s'agit que de la premiere ; ſi je puis en avoir une, je les aurai toutes.

Mais quand même je ne me ferois aimer que des trois que j'ai vues hier; elles ſont charmantes.... J'entends du bruit derriere cette porte; ce ſont elles, ſans doute. Les réflexions de la nuit me les ramenent; elles ne ſortent que pour me chercher.... Cependant, uſons de précaution; cela eſt encore ſi jeune, ſi timide, ſi farouche, que ce n'eſt qu'en les forçant, pour ainſi dire, à vouloir ce qu'elles deſirent, qu'on peut eſpérer d'en tirer parti: je ne ſais quelle honte les empêcheroit d'avancer, ſi je paroiſſois d'abord; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impoſſibilité de m'échapper.

SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(*Elles ouvrent la porte, y reſtent un moment, & enſuite avancent, en regardant de tous côtés.*)

EUPHROSINE.

J'Ai beau regarder; je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAÉ, *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point; ne lui dîmes-

nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter ?

EUPHROSINE.

Il eſt vrai ; mais. . . .

(Cyane retourne au fond du Théâtre, où elle reſte à regarder de côté & d'autre.)

AGLAÉ.

Mais voilà comme nous ſommes toutes, nous autres jeunes filles ; nous ne ſavons jamais ce que nous voulons ; ſi nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAÉ.

Pourquoi ſommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver ?

EUPHROSINE.

Tiens, je voudrois le fuir ; mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAÉ.

Tiens, je penſe à-peu-près de même ; mais je ſens en même-temps que cela ſe contredit. Il nous faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh ! quel parti ? L'on nous dit tous les jours que les hommes ſont ſi méchants. . . .

AGLAÉ.

Ecoute ; celui-ci eſt ſi jeune. . . .

EUPHROSINE.

Jeune, tant que tu voudras ; il a dans la phyſionomie je ne ſais quoi de ſi vif, de ſi

mutin, de si hardi.... je crois que si l'on se trouvoit seule avec lui, on seroit exposée.

AGLAÉ.

A quoi?

EUPHROSINE.

Oh! tu me le demandes, comme si je m'étois trouvée dans le cas de le savoir?

AGLAÉ.

Non; mais qu'imagines-tu?

EUPHROSINE.

J'imagine que les hommes veulent tout ce qu'il faut que nous ne voulions pas, nous autres filles.

AGLAÉ.

Eh bien, nous n'avons qu'à ne pas vouloir.

EUPPROSINE.

Cela ne nous est peut-être pas bien aisé. Leurs discours sont si tendres, si passionnés; on est sans doute émue malgré soi; les yeux attachés sur les nôtres, ils s'en apperçoivent; ils deviennent plus pressants; ils prennent une main, on la retire; ils se jettent sur l'autre.... Tout cela... tiens... Aglaé... en vérité... oui... je pense qu'on est bien embarrassée... Tu souris? est-ce que tu ne le crois pas?

AGLAÉ, *d'un ton railleur.*

Oh je le crois? Mais j'admire en même-temps comment, sans t'y être jamais trouvée, tu peux si bien peindre les choses.

EUPHROSINE.

Que tu fais la fine mal-à-propos! Comme s'il n'y avoit pas comme cela des idées qui

viennent d'elles-mêmes ! Tu veux toujours railler ; je ne te dirai jamais rien.

AGLAÉ.

Tu y perdrois trop, & moi aussi ; car tu sens bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le sommes, à peu près de même âge, & qu'on a renfermées dans cet enclos, presqu'en naissant, ce n'est qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait sur bien de petites curiosités qui nous passent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juste, & que nous nous faisons bien des chimeres ; mais du moins ces chimeres-là plaisent, recréent ; on rit, on s'amuse ; le temps coule....

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphrosine, je viens de l'appercevoir qui se glisse doucement entre les arbres.

AGLAÉ.

Vient-il de notre côté ?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Est-il bien loin ?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer ? Il n'est qu'à deux pas, te dis-je, & justement sur le passage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puisque je suis

ſortie, je ſuis bien-aiſe de me promener.

AGLAÉ.

Oh! & moi auſſi; il fait ſi beau!

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tiens le voilà.

SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

L'AMOUR.

DE grace, belles Nymphes, ne me fuyez point; permettez que je vous parle un inſtant.

EUPHROSINE.

Laiſſez-nous, laiſſez-nous; nous ſommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déeſſe, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire?

L'AMOUR.

Quand vous ſaurez ma triſte ſituation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas ſecouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle ſituation? Quel ſecours? Qui êtes-vous donc?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de ſa patrie; je ſuis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton ſévere.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

L'AMOUR.

Les cruels! Ah! plus je vous regarde, plus mon cœur ſe révolte contre eux! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes! Mais, belles Nymphes, à la maniere dont vous me fuyez, je ſoupçonnerois qu'on vous a auſſi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir ſemer l'antipathie entre deux ſexes qui ne ſont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre!

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là; nous faiſons conſiſter notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah! ſi vous aviez vu ce que j'ai vu!... Il y a deux jours qu'ayant trouvé par haſard une petite porte du jardin ouverte, je ſortis pour la premiere fois de ma vie de notre enclos. Je me promenois ſans deſſein, lorſque

j'entendis parler derriere un buiſſon ; je m'approchai ; que devins-je ? Quels termes ? Quelles expreſſions frapperent mon oreille, ou plutôt mon cœur ? Je crus d'abord, à leur langage, que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un berger & une bergere ; mais plus heureux mille fois dans cet inſtant que les Dieux mêmes. Leurs ſoupirs, leurs tranſports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes ſens un trouble que je n'avois jamais reſſenti. Jamais je n'avois vu de femmes : mon ame treſſailloit ; elle étoit toute entiere dans mes regards ; & s'enflammant au feu que reſpiroient ces tendres amants, jouiſſant preſqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaiſirs, elle en dévoroit, pour ainſi dire, les inſtants. Mais bientôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma priſon, vint m'enlever à mon raviſſement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé ; pouvois-je regarder ſans frémir, ces murs où l'on m'avoit ſi long-temps arraché à la vie ? Non, je jurai de n'y jamais rentrer ; & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reſte du jour & une partie de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigues, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure ; n'aurez-vous point pitié de moi ?

EUPHROSINE.

Mais, quelle pitié ? Que nous demandez-vous ?

L'Amour.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits ſauvages : voilà deux nuits que je paſſe, couché au pied d'un arbre ; les nuits ſont ſi froides ! J'ai beaucoup ſouffert !

Euphrosine.

Je le crois bien ; mais autour de cette forêt, il y a pluſieurs maiſons de bergers où l'on ne refuſera pas de vous recevoir.

L'Amour.

O Ciel ! il faudroit leur conter mon aventure ; ils ſe feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous, & ſur-tout à préſent que je vous ai vûes, que je n'aimaſſe pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

Euphrosine.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'Amour.

Hélas ! ſi l'une de vous, égarée comme je le ſuis, ſe fût trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été ſi long-temps renfermé, avec quel empreſſement, quel plaiſir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un aſyle ! Quel ſoin j'en aurois pris ! Refuſerez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous ?

Euphrosine.

Comment ? vous voulez nous propoſer de vous avoir avec nous, là... en cachette, dans notre enclos ?

L'AMOUR, *d'un ton ingénu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez, allez; vous n'y penſez pas.

L'AMOUR.

Quoi! vous aimeriez mieux me laiſſer périr?..

EUPHROSINE.

Quoi! avez-vous pu eſpérer un inſtant?..
(*A ſes compagnes.*)
Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux! quel eſt mon ſort? O Dieux! ſe peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs auſſi barbares! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté; tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cauſe un traitement ſi inhumain, je vais attendre dans cette forêt la fin d'une triſte vie. On vous apprendra bientôt qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuſe deſtinée!

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphroſine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez.... En vérité, ce que vous nous demandez, eſt-il raiſonnable?

L'AMOUR.

L'AMOUR.

En vérité, eſt-il poſſible que vous ſoyez ſans pitié ?

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Penſez donc à quoi nous nous expoſerions, ſi l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous ?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh ! qui pourra le ſavoir ? Il ne vous ſera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre lorſqu'il vous viendra des viſites ; le reſte du temps, toujours enſemble, belles Nymphes, quel plaiſir ! quel raviſſement ! Je ſerai d'une joie, d'une gaieté !.. Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux ! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont paru ſans doute juſqu'à préſent aſſez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure eſt favorable ; preſque toutes vos compagnes ſont à la chaſſe ; entrez d'abord ; paſſez les premieres, pour examiner ſi perſonne ne me peut voir ; je reſterai à la porte ; & au ſigne que vous me ferez....

MERCURE, *derriere le Théâtre, contrefaiſant la voix d'une femme.*

Euphroſine ? Cyane ? Aglaé ?

EUPHROSINE.

O Ciel ! on nous appelle ; c'eſt quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez, fuyez vîte ; tâchez de vous cacher dans l'épaiſſeur

du bois; si on vous avoit entendu, nous serions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah ! la maudite bégueule qui vient si mal-à-propos ! Mais ce n'est, après tout, qu'un petit retardement; & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(*Il sort, en les regardant avec un sourire malin, & d'un air avantageux; Euphrosine qui a surpris ce regard, le conduit des yeux, & reste ensuite rêveuse au bord du Théâtre, tandis que ses compagnes, qui s'en-vont, rencontrent Mercure qui les ramene.*)

SCENE V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur,* EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE

LE voilà parti; avançons. Deumeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah ! que je viens à propos au secours de votre innocence ! il en étoit temps.

AGLAÉ.

Il en étoit temps ? Que voulez-vous dire ? C'est un jeune homme qui nous racontoit

ſon aventure ; mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, ſous la ſerre de l'Epervier, vous ne battiez déja plus que d'une aîle ! Avec quels détours, quelle adreſſe & quels menſonges, le petit ſcélérat tâchoit de s'introduire !

CYANE.

Des menſonges ? Eſt-ce qu'il ne s'eſt pas réellement échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

MERCURE.

Lui ? C'eſt un petit libertin, qui ſans ceſſe court le monde, n'ayant d'autre loi que ſes deſirs, que ſon caprice pour guide, & le plaiſir pour objet ; toujours plus vif que délicat ; toujours moins ſenſible au don, qu'avide du triomphe d'un cœur ; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus ſoumis, plus modeſte, plus ingénu ; mais à peine on l'accueille, on le careſſe, on commence à lui ſourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant : tandis que l'eſpoir l'anime, tandis qu'on lui réſiſte, tendre, empreſſé, plein d'ardeur ; eſt il heureux ? c'eſt un tyran, & bientôt un inrgat, un perfide.

AGLAÉ.

Comme vous le peignez !

MERCURE.

Tel qu'il eſt, & tel que vous l'éprouveverez, ſi vous négligez mes avis.

AGLAÉ

Euphrosine, tu rêves & ne dis mot? Crois-tu...

EUPHROSINE, *sortant avec vivacité de sa rêverie.*

Je crois que sur ce petit fourbe on n'en sauroit trop dire. (*A Mercure.*) Je l'avoue, il m'avoit attendrie; & je sens que malgré vos conseils, j'aurois eu de la peine à le soupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

AGLAÉ

Comment?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué ?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jetté sur nous un regard qui, dansl 'instant, m'a devoilé son ame toute entiere; c'étoit un certain sourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire, *cela va bien*; *je suis content*; *voilà trois petites personnes qui ne peuvent m'échapper*. Oh! il n'en est pas encore où il croit; & quand il reviendra....

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper; je veux lui jouer un tour...

MERCURE.

Prenez-y garde; il est bien fin, bien rusé; le mieux, vous dis-je, est de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine... Oui... A-

glaé, donne-moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) Et toi, les tiennes.

AGLAÉ, *donnant sa guirlande.*

Que veux-tu faire ?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein ?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derriere la porte. (*A Mercure.*) Et vous, derriere ce buisson.

AGLAÉ.

Mais encore, explique-nous...

EUPHROSINE.

Oh ! rentrez donc vîte; il ne tardera pas à revenir; il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puisqu'elle l'exige, ou plutôt allons chercher Vénus; c'est la seule qui peut encore avoir quelque empire sur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAÉ, *à Euphrosine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphrosine, il vient; je l'apperçois.

SCENE VI.

EUPHROSINE, *seule.*

ALLONS au devant de lui... Si jeune encore, peut-on être déja si fourbe ! A son air,

à son langage, à ce son de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le desir de plaire, que pour avoir le plaisir de séduire !

SCENE VII.

L'AMOUR, EUPHROSINE.

L'AMOUR.

AH! charmante Euphrosine, j'ai le bonheur de vous rencontrer seule. Mon plus cher souhait est accompli.

EUPHROSINE.

Ecoutez, je ne puis m'arrêter qu'un instant; il faut que je rentre; je ne suis restée que pour vous dire que nous sommes bien touchées de votre situation; mais qu'il n'est pas possible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel! Et c'est vous, c'est Euphrosine, la seule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort!

EUPHROSINE.

Votre mort? N'y a-t-il donc que nous qui puissions vous donner un asyle? Si vous ne nous aviez pas vues, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt?..

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vue; & il m'eſt à préſent impoſſible de vivre ſans vous. J'expire à vos pieds, ſi vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Ecoutez donc la raiſon.

L'AMOUR.

Ecoutez donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans exiger des choſes?..

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches....

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point, dont on ne doive le ſacrifice à l'amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes preſſant! Vous me jettez dans un trouble.... Ah! je n'aurois pas dû vous attendre!

L'AMOUR, *ſe jettant à ſes genoux.*

Belle Nymphe!...

EUPHROSINE.

Comment! comment! à mes genoux? Vous n'y penſez pas; s'il venoit quelqu'un?...

L'AMOUR.

Perſonne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit perſonne,

il ne me plaît pas que vous ſoyez à mes genoux; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baiſant la main.*

Je vous adore... Ah! laiſſez-moi baiſer mille, mille fois cette main charmante....

EUPHROSINE.

Finiſſez... finiſſez donc... quelle folie!.. J'appellerai... j'appellerai... Savez-vous bien que ces vivacités-là ſeules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous?

L'AMOUR.

Ah! belle Euphroſine, ne doutez pas un inſtant que mon reſpect n'égale toujours mon amour!

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas.... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle?

EUPHROSINE.

Il faudroit... Mais, non, non... croyez-moi, ſéparons-nous, ſéparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fuſſiez abſolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien peſantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois, les bras, les mains...

L'AMOUR.

Quelle idée!

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez donc. Quoi vous voulez, qu'au milieu de vous trois je fois lié?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaifante figure?

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien, puifque vous l'aimez mieux, paffez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous fouhaite le bon foir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante propofition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite fimagrée de vertu, ou plutôt comme timidité de jeune fille, qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à fe faire illufion fur la démarche qu'elle hafarde; elles me délieront bientôt; je peux m'en repofer fur leur cœur; & le principal eft de m'introduire.

(*Ramenant Euphrofine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphrofine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me foumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'impofer; cependant...

EUPHROSINE.

Cependant!... Finiffons; décidez-vous; vous commenceriez à me donner des foupçons...

L'AMOUR.

Ils feroient bien injuftes. Allons, je me livre entiérement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons donc... Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens dont vous enchaînez mon cœur, devroient vous fuffire; un véritable amant eft toujours foumis, refpectueux... Comme vous me ferrez!

EUPHROSINE.

Affeyez-vous à préfent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait affeoir au pied de l'arbre, & commence à lui lier les jambes.*)

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore? Comment? Vous ne voulez pas même que je puiffe marcher? Oh! tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'eft pas ordinairement ainfi que vous allez en bonne fortune; mais voilà comme nous vous voulons; je vais chercher mes compagnes pour m'aider à vous emmener.



SCENE VIII.

L'AMOUR, *seul, assis au pied de l'arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune? Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton ironique? Quoi! n'auroient-elles point donné dans l'histoire que je leur ai faite? Voudroient-elles se divertir à mes dépens? Serois-je la dupe de tout ceci? Après m'avoir gardé avec elles tout le soir, sans me délier, après s'être bien amusées de ma figure, si demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaisanteries que je mériterois?.. La jolie aventure! Quelle honte! quel ridicule! Oh! je me suis livré comme un sot, comme un fat, comme un étourdi..... Comment faire? Je ne puis remuer. J'enrage.

SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

Elles s'asseyent toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.

AGLAÉ.

AH! vous voilà donc pris?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris? Eſt-ce que vous avec deſſein de me faire du mal?

AGLAÉ.

Non, en vérité; nous venons vous chercher pour vous emmener avec nous; & nous aurons bien ſoin de vous. Mais il me ſemble qu'une aventure avec trois jeunes filles, aſſez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire myſtérieuſement chez elles, devroit vous inſpirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas. La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous deſirez, vous rendroit-elle déja moins vif, moins empreſſé?

L'AMOUR.

Oh! il ne dépend que de vous de me voir tout auſſi vif, tout auſſi empreſſé qu'on peut l'être. Mais voilà une plaiſante façon de céder aux deſirs des gens, que de les tenir liés?

AGLAÉ.

Qu'eſt-ce que cela fait?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que ſi vous ne l'étiez pas, nous ſerions timides, contraintes, embarraſſées avec vous; au-lieu que vous poſſédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés....

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés-là ſeroient en

pure perte pour moi; je ne veux point qu'on m'en faſſe que je n'y puiſſe répondre; & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le careſſant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté!

CYANE, *le careſſant auſſi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté? il eſt ſi joli!

AGLAÉ, *le regardant tendrement.*

Il eſt vrai que ſa figure eſt charmante! Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié?

EUPHROSINE.

Oh! toujours; mais auſſi toujours careſſé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaiſir à me baiſer la main; tenez, baiſez-la encore....

L'AMOUR, *en colere.*

Finiſſons, finiſſons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce petit garçon-là? voyez, je vous prie, comme il eſt mutin? Allons, qu'on baiſe tout-à-l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaé, donne-lui la tienne.

AGLAÉ.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane?

CYANE.

De tout mon cœur.

(*Elles lui font baiser leurs mains.*)

L'AMOUR.

O Ciel!

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui, & il se fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'auprès de vous, je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces caresses, ces agaceries-là... Pardi, si vous ne voulez pas me délier entiérement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop; écoutez, si je me mets de moi-même en liberté, je vous attrapperai à mon tour; & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai; vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable?

L'AMOUR, *faiſant des efforts pour rompre ſes liens.*

Ah! pardi, nous allons voir. (*Cyane & Aglaé ſe levent & veulent s'enfuir.*) Euphroſine, il va rompre ſes liens!

AGLAÉ.

Nous ſommes perdues!

EUPHROSINE.

Ne craignez pas; j'ai bien pris mes précautions; il eſt trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphroſine.*

Scélérate!

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes ſont bien capricieux, bien inconſtants! Avec quelle ardeur ne ſouhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous? L'y voilà; il voudroit déja nous échapper: mais nous vous garderons bien... Levez donc la tête... Regardez-nous... Allons, faites-nous quelque petite hiſtoire pour nous amuſer.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois? Cela ſeroit joli!

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, ſi vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(*Elles se levent & veulent l'emmener.*)

SCENE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

COMMENT! Qu'est-ce donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez vous faire à ce jeune homme? Ah!... Eh, c'est l'Amour!

EUPHROSINE.

L'Amour?

MERCURE.

Oui, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mere! Ah! mon cher Mercure, délivrez-moi....

VÉNUS.

Vous déliver? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens sont devenus indissolubles; mais comme dans sa colere même il est bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet enclos, où vous resterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie....

VÉNUS

De quoi vous plaignez vous ? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois ?

MERCURE.

Ecoute, il n' y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Mais qu'est-ce que c'est donc que Mercure qui parle sans cesse de mariage ? Cela lui sied bien ?

VÉNUS.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter, que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois ! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu que ses liens ne pourroient être rompus, que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soient également contentes ; il me paroît difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non, elles seront également satisfaites du sort que je leur destine, je vous le promets ; déliez-moi vîte.

MERCURE.

Doucement. On ſait que l'Amour n'eſt pas avare de belles promeſſes.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stix.

MERCURE.

Oh ! après ce ferment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *ſe voyant en liberté.*

Ah, je reſpire !... Approchez, approchez, belles Nymphes, & ne paroiſſez point embarraſſées du petit tour que vous m'avez joué ; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour. (*A Mercure.*) Tu voulois que j'en épouſaſſe une ! Et à laquelle aurois-je donné la préférence ? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans ceſſe j'aurois choiſi, ſans pouvoir faire un choix. Près d'offrir ma main à l'une, je me ſerois reproché de faire injuſtice aux deux autres. (*Aux trois Nymphes.*) Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même ; belles Nymphes, vous ſerez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythere ; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que vos charmes vous aſſurent. Auprès de ma mere vous ſerez les Grâces : c'eſt l'Amour qui les donne à la beauté.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce beau jour.



DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VÉNUS, *aux Graces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris:
Soyez mes compagnes fidelles;
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, est un jour de victoire;
Il met le comble à ses desirs:
Vous lui devez une éternelle gloire;
Il vous devra tous ses plaisir.

On danse.

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASYLE le plus sévere,
Des traits du Dieu de Cythere
Ne peut jamais nous sauver;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on pense
Nous élever:
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur;
Tout dans la Nature

Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur;
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur.
On danse.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

VOus qui ſuivez toujours mes traces,
Et qui me cherchez avec ſoin,
Par tout où vous verrez les Graces,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouſe
Ne peut ſouffrir le moindre ſoin,
Si vous renfermez votre épouſe,
Ce que vous craignez n'eſt pas loin.

EUPHROSINE.

D'un moineau près de ſa fauvette,
Liſe admire le tendre ſoin;
Elle rêve, elle eſt inquiete;
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

AGLAÉ.

Lorſqu'après des torrents de larmes,
Veuve commence à prendre ſoin
De ſa parure & de ſes charmes,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin.

Pour pouvoir y rêver seulette,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ses succès, dont il fait gloire,
Un fat rend le public témoin:
Mais croyez qu'il chante victoire,
Que souvent l'Amour est bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour;
Les plaisirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amants, avec constance;
Et de vos peines, quelque jour,
Vous recevrez la récompense;
Vous serez payés par l'Amour.

L'AMOUR, *au Parterre.*

François, peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Graces soyez favorable,
Et battez des mains à l'Amour.

FIN.

J'AVOIS d'abord dénoué cette petite Comédie de la façon suivante; mais, aux répétions, ce dénouement me parut traînant; je le changeai donc; & au-lieu de l'Hymen & de la Fidélité, qui sont toujours des personnages tristes, je fis venir Vénus.

Mercure, à la fin de la Scene V, au-lieu de dire, *allons chercher Vénus; c'est la seule qui peut avoir encore quelque empire sur lui*, disoit : *Allons chercher l'Hymen & la Fidélité; je suis presque sûre que dès qu'il les verra, il abandonnera ces lieux.*

SCENE XI ET DERNIERE.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

Q'UEST-CE donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme? Ah!... Eh, c'est l'Amour?

EUPHROSINE.

L'Amour?

L'HYMEN.

Oui, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas? (*Elles veulent s'enfuir.*) Où allez-vous donc? Nous avons besoin de vous.

MERCURE, *à l'Amour.*

Comme te voilà emmaillotté?

L'AMOUR.

Ah! mon cher frere l'Hymen! Ah, mon cher Mercure! délivrez-moi....

MERCURE.

Te délivrer? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient ensemble, qu'ils ne le pourroient pas; tes liens, par un décret de Jupiter, sont devenus idissolubles : mais comme dans sa colere même il est bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu seras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie?... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter; dis-lui....

MERCURE.

Ecoute, tout ce que je lui dirois, seroit inutile; il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'est de choisir celles des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Quoi, Jupiter s'obstine?...

MERCURE.

Jupiter veut absolument que tu sois marié.

L'AMOUR.

Mais, Mercure....

MERCURE.

Mais, mais, telle est sa volonté, te dis-je. Décide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien, j'y consens; délie-moi vîte.

MERCURE.

Oh! doucement; on sait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses; il faut jurer par le Stix.

L' AMOUR.

Par le Stix?

MERCURE.

Oui.

L' AMOUR.

O Dieux! Eh bien, je jure par le Stix d'en épouser une, pourvu que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faisant tomber ses liens.*

Cela est juste; & tes liens vont tomber.

L'AMOUR, *à part, lorsqu'il se voit libre.*

Ah! je respire! Ils croyent me tenir par le serment redoutable qu'ils m'ont arraché; mais par la condition que j'y ai mise, j'en suis dégagé, si je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen est brusque, impoli; la Fidélité, chagrine, impérieuse, pigriêche: il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces deux especes-là. Voyons. (*Haut.*) Approchez, belles Nymphes, approchez; ce ne sont point les ordres de Jupiter, ni le serment terrible que j'ai fait, c'est le destin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous; mais à laquelle donner la préférence? Mercure, plus je les regarde, plus je suis embarrassé.... Avoue qu'à ma place tu ne le serois pas moins que moi?

MERCURE.

Il est vrai qu'elles sont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR,

L'AMOUR, *après les avoir considérées quelque temps tour-à-tour.*

Toujours prêt à choisir, je ne fais point de choix; quand je veux offrir ma main à l'une, mon cœur me dit que je fais injustice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah! je sens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maîtresses.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entre elles.

LA FIDÉLITÉ.

Eh bien, veux-tu t'en rapporter à moi?

L'AMOUR.

Volontiers... Mais, non; il s'agit de choisir une épouse à l'Amour, & de donner une nouvelle Déesse à l'Olympe; il est juste que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait aussi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embrassant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement!

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur.*

Mais, si l'Hymen fait ton bonheur, c'est la Fidélité qui l'assure; & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence!

LA FIDÉLITÉ, *du même ton.*

Eſt-ce que vous croyez qu'elle vous eſt due?

L'HYMEN, *d'un ton bruſque.*

Eh! ſongez donc que vous n'êtes qu'à ma ſuite.

LA FIDÉLITÉ, *vivement.*

A ta ſuite? A ta ſuite? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'eſt-ce que ce ſeroit que l'Hymen ſans moi? Je ſuis à ta ſuite?

L'AMOUR, *à part.*

Bon. Cela s'échauffe.

MERCURE.

De grace, Déeſſe....

LA FIDÉLITÉ.

Mercure, vous le voyez; voilà les tons, les airs, les bruſqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'eſſuye tous les jours.

L'HYMEN.

Eh! c'eſt moi qui ſuis ſans ceſſe expoſé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos ſoupçons, vos criailleries, vos éclats: j'ai ſouvent cédé, pour avoir la paix; mais dans cette occaſion-ci, votre petite vanité eſt ſi déplacée....

LA FIDÉLITÉ.

Ma petite vanité eſt ſi peu déplacée, que puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je lui déclare que, s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien, je me retire à l'inſtant.

L'AMOUR, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Ma foi, Déesse, je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDÉLITÉ.

Et tu ne t'embarrasses pas de m'en donner, à moi?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela; mais il me semble que chacun devroit se rendre justice, & sentir...

LA FIDÉLITÉ, *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois sentir que je ne suis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on se soucie de se marier sous ses auspices! Ah! c'en est trop, & nous verrons. Adieu, adieu, faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Ecoutez donc, Déesse....

LA FIDÉLITÉ.

Que veux-tu que j'écoute? Quelque nouvelle impertinence, quelque nouvelle injure? (*A l'Amour.*) Vas, tu me desireras, que tu ne me trouveras pas. (*A l'Hymen.*) Et toi, de qui il est rare que dès le second jour on ne reconnoisse l'ennui, la gêne, la fadeur & l'insipidité, sois sûr que désormais nous n'habiterons pas souvent ensemble.

Elle sort.

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen & la Fidélité brouillés!

L'AMOUR, *avec un transport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon serment !

L' HYMEN.

Comment ?

L' AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur ; il est plaisant que ce soit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L' HYMEN.

Quoi, tu ne veux plus ?...

L' AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle est, pour les maris, un horoscope, auquel tu trouveras bon que je ne m'expose pas.

L'HYMEN, *en s'en allant.*

Eh bien, sois toujours un libertin ; que m'importe ?

MERCURE, *à l'Amour.*

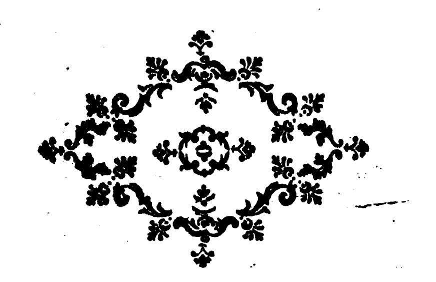
Petit fourbe, tu ris de Jupiter & de tous les Dieux ; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Personnes, à qui tu n'as peut-être inspiré que des sentiments trop tendres, il faut que tu sois bien barbare, bien perfide !

L'AMOUR.

Eh ! c'est vous autres qui vouliez m'en donner une pour m'en ôter deux ? Moi les tromper, moi les abandonner ! il faudroit que je cessasse d'être l'Amour. Dans leurs charmes, ne devrois-tu pas lire leurs belles destinées ? (*Aux Nymphes.*) Immortelles com-

me moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythere; venez-y prendre la place que mon cœur vous désigne, & que votre beauté vous assure. Je vais vous présenter à ma Mere; auprès d'elle vous serez les Grâces.

Jeux & Ris, par vos danses & vos chants, célébrez ce grand jour.



DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Repréſenté par les Comédiens Italiens, le 9 Février 1747.

ACTEURS.

L'AMOUR.
L'HYMEN.
JUNON.
MINERVE.
VÉNUS.
LES RIS, LES JEUX, LES GRACES, LES BEAUX-ARTS.



A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME,

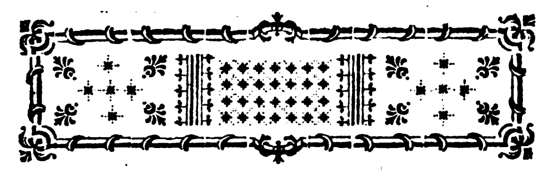
Ce petit Divertiſſement ne pouvoit manquer de réuſſir. Sous l'allégorie la plus juſte, chacun étoit flatté d'y retrouver ſes propres idées. Je ne doutois pas qu'il n'eût un applaudiſſement général; mais je n'oſois eſpérer un

C v

succès aussi glorieux que celui de vous le présenter, & de vous assurer du très-profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
SAINT-FOIX.



DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.



Le Théâtre repréſente un terrein émaillé de fleurs; des arbres épars des deux côtés; dans l'enfoncement, une longue avenue terminée par la façade du Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'AMOUR.

BON JOUR, mon cher Hymen.

L'HYMEN.

Bon jour.

L'AMOUR.

Quoi, tu ne veux pas m'embraſſer ?

C vj

L'HYMEN, *se laissant embrasser.*
Eh ! mais.... je t'embrasse.
L'AMOUR.
Bien froidement..... ah ! si tu savois quel projet je viens de former ?
L'HYMEN.
Oh ! je ne doute pas qu'il ne te passe beaucoup de projets dans la tête, & que tu ne te prépares, pendant toutes ces fêtes & ces réjouissances, à bien faire parler de toi.
L'AMOUR.
Eh ! mon cher frere, c'est le temps où mon empire est le plus languissant. Tu peux compter que depuis quinze jours, les plus jolies femmes n'ont médité, pensé, rêvé qu'à quelque mode, qu'à quelque parure nouvelle, qu'aux habits, qu'aux diamants qu'elles auront. Tu les verras au milieu des plaisirs, aux bals, aux tables, aux spectacles, s'occuper uniquement les unes des autres. On interrompra l'amant le plus tendre & le plus passionné, pour lui faire observer que CEPHISE *met mal son rouge*, ou *que ses rubans ne sont pas assez bien assortis.* Et lorsque les fêtes seront finies, toutes les idées, tous les propos ne rouleront encore, pendant sept ou huit jours, que sur les ridicules qu'on aura remarqués ; sur *quatre ou cinq noirceurs qu'aura faites la grosse* DORIS; *qu'*EGLÉ *n'est pas soutenable avec ses prétentions ; & qu'il faut que* CYANE *n'ait point d'amies, puisqu'on ne l'avertit pas qu'à son âge on ne se coëffe*

plus en cheveux. Voilà comme se passera ce temps que tu crois m'être si favorable. Si par hasard on pense, si l'on parle un moment à l'Amant, c'est si légérement, avec tant de distraction, qu'il sembleroit que c'est le Mari.

L'Hymen.

Que veux-tu faire à cela ?

L'Amour.

Rien. Quelque cher que soit l'amour au cœur d'une jolie femme, je sais que l'intérêt de sa beauté & la jalousie de celle des autres l'emportent toujours. C'est un mauvais temps, un temps de tiédeur à passer, & pendant lequel il faut prendre patience.... Tu patientes bien, toi, pendant toute l'année ?

L'Hymen.

Vas-tu recommencer tes mauvaises plaisanries ?

L'Amour.

Non, non, ne te fâche pas. Revenons au projet que je médite ; tu vas en être charmé, transporté, enchanté..

L'Hymen.

Voyons.

L'Amour.

Qu'on dise encore que je suis un étourdi, un brouillon !...

L'Hymen.

Tu peux avoir de bons intervalles.

L'Amour

Je veux rétablir la paix dans l'Olympe, & faire le bonheur de la terre.

L'HYMEN.

Voilà du grand ?

L'AMOUR.

Ecoute : tu ſais que la jalouſie qui regne toujours entre Junon, Minerve & Vénus, n'a pas manqué d'éclater, dès qu'il s'eſt agi de marier un Prince cher à l'Univers, & que chacune a prétendu que c'étoit à elle à lui donner une épouſe.

L'HYMEN.

Oui, je le ſais.

L'AMOUR.

Tu ſais encore que chacune ſe vante que Jupiter, après avoir écouté ſes raiſons, lui a promis ſecretement qu'elle auroit tout l'honneur de cet illuſtre choix.

L'HYMEN.

Il eſt vrai.

L'AMOUR.

C'eſt aujourd'hui qu'il doit être déclaré ; & des trois Déeſſes, il faudroit néceſſairement que deux fuſſent mécontentes.

L'HYMEN.

Certainement.

L'AMOUR, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

L'HYMEN.

Que de charmes ! que de nobleſſe, & en même-temps que de douceur & de modeſtie dans tous ces traits ! J'en ſuis enchanté.

L'AMOUR.

Je vais propoſer à Jupiter de faire tomber

ce portrait entre les mains du jeune Prince, qui ſans doute en ſera auſſi charmé que nous; il demandera cette Princeſſe pour ſon épouſe; les trois Déeſſes ſeront obligées de convenir que le choix eſt trop naturel & trop beau, pour n'y pas conſentir; aucune ne pourra ſe plaindre, Jupiter ſe verra tiré de l'embarras de juger entre elles.... Eh bien, qu'en dis-tu ?

L' HYMEN.

A merveille!

L' AMOUR.

Tu es donc content de mon idée?

L' HYMEN.

Très-content.

L' AMOUR.

Oh! dis-le-moi donc avec plus de joie, plus de tranſport!...

L' HYMEN.

Oh! je ne ſuis pas ordinairement ſi vif que toi.

L' AMOUR.

Eh! quand veux-tu donc l'être? Quand veux-tu reſſembler à l'Amour, ſi ce n'eſt pas aujourd'hui, lorſque tu vas former les plus beaux, les plus heureux, les plus auguſtes liens?... (*On entend une ſymphonie derriere le Théâtre.*) Mais qu'eſt-ce que ces concerts? Ah!.. c'eſt ma Mere, que ſa Cour félicite ſans doute d'avance, ſur la préférence qu'elle eſpere obtenir en ce jour ſur Minerve & Junon.

L'HYMEN.

Tu devrois lui faire part de ton projet.

L'AMOUR.

Moi? Non, en vérité; je veux en avoir tout l'honneur. D'ailleurs, je devois être piqué : elle ne m'a point consulté dans tout ceci; & j'ignore jusqu'au nom de la Princesse qu'elle protege. Allons, allons, suis-moi; laissons-la se féliciter de son triomphe imaginaire, tandis qu'auprès de Jupiter je vais en obtenir un réel.

L'HYMEN.

Je m'y intéresse trop pour ne pas t'accompagner.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

VÉNUS, *les Ris*, *les Jeux*, *les Plaisirs*, *les Graces*, & *les Beaux-Arts*.

CHŒUR.

LE triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour se renouvelle;

UN DES PLAISIRS.

Du fils d'un Roi chéri célébrons le bonheur;
Consacrons une fête à son Auguste Epouse.
Vénus, de ses appas, pouvoit être jalouse;
Elle aime mieux en partager l'honneur.

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour se renouvelle.

Les Graces, avec les Beaux-Arts, forment des danses qui sont interrompues par l'arrivée de Junon & de Minerve.

SCENE III.

VÉNUS, JUNON, MINERVE, *les Ris, les Jeux, les Graces, les Beaux-Arts.*

JUNON.

DÉESSE, nous sommes étonnées....

VÉNUS.

Eh de quoi, Déesse?

MINERVE.

De cette fête.

JUNON.

Jupiter n'a pas encore déclaré son choix.

VÉNUS.

Il est vrai, mais apparemmment que je le devine.

JUNON.

Vénus est toujours prompte à se flatter.

VÉNUS.

C'est que Vénus est toujours assez sûre de triompher.

JUNON.

Ce jour-ci pourra rabattre un peu de votre confiance.

VÉNUS.

Je crois qu'il ne fera qu'ajouter beaucoup à votre dépit.

JUNON, *d'un ton élevé.*

En vérité, avez-vous pu prétendre un inſtant?...

VÉNUS, *du même ton.*

En vérité, allons-nous recommencer cette querelle ? Je vous ai abandonné l'Olympe ; je me ſuis réfugiée ici ; venez-vous m'y ſuivre ? C'en eſt trop.

JUNON.

Vous le prenez ſur un ton bien vif?

VÉNUS.

C'eſt que je ne fus jamais ſi ennuyée. Il y a de l'acharnement.... Car enfin, dites-moi, je vous prie, ne prétendez-vous pas que rien n'eſt comparable à l'éclat d'une auguſte origine, & qu'un Prince dont le ſang le cede à peine à celui des Dieux, doit ſouhaiter de s'allier au ſang le plus pur & le plus noble ?

JUNON.

Sans doute ; & ſi je vous nommois la Princeſſe que je lui deſtine, vous conviendriez qu'il n'eſt point d'hymen plus glorieux.

VÉNUS.

Minerve, de ſon côté, veut qu'on préfere à toute autre, une Princeſſe qu'elle a, dit-elle, formée, & dont les qualités de l'eſprit & du cœur....

MINERVE.

Assureront le bonheur de son époux & celui des peuples qu'il doit un jour gouverner.

VÉNUS.

Pourquoi, s'il vous plaît, lorsque vous n'êtes pas d'accord entre vous deux, lorsque vous avez une si belle occasion de vous piquer, de vous aigrir, de vous disputer, de vous gronder; lorsque vous êtes si bonnes pour vous tenir tête l'une à l'autre, ne me pas laisser à l'écart? Pourquoi vous adresser à moi, qui n'ai jamais su quereller, & qui vous déclare, en un mot, que quelque chose que vous me disiez désormais, je ne vous réponds plus?

JUNON.

Penseroit-on un instant à vous, si vous ne vous avisiez pas de vous mêler de tout!

MINERVE.

Et de prétendre que la beauté doit l'emporter!...

VÉNUS, *chante.*

Tout doit céder à la beauté,
Elle est le charme & la gloire du monde.

MINERVE, *d'un ton dédaigneux.*

Vous chantez bien?

VÉNUS, *du même ton.*

Trouvez-vous? Eh bien! laissez-moi donc continuer ma fête.

MINERVE, *appercevant les Beaux-Arts parmi les Ris & les Jeux.*

Que vois-je! les Beaux-Arts à votre suite!

les Beaux-Arts, qui ne doivent s'occuper qu'à célébrer la gloire des Héros !

VÉNUS.

Vous vous trompez encore. L'Amour les fit naître pour célébrer la Beauté ; il y avoit des Belles avant qu'il y eût des Héros ; & peut-être n'y auroit-il jamais eu de Héros, s'il n'y avoit pas eu des Amants.

MINERVE, *d'un ton de mépris.*

Quels difcours ! je vais vous prouver...

VÉNUS, *en s'en allant*

Vous ne me prouverez rien ; j'aime mieux vous abandonner la place.

SCENE IV ET DERNIERE.

JUNON, MINERVE, VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMEN, *Suite de Vénus.*

L'HYMEN, *ramenant Vénus.*

OU allez-vous donc, Déeffe ? Je viens de la part de Jupiter vous déclarer, & à Junon & à Minerve, le choix qu'il a fait.

VÉNUS.

Soyez le bien arrivé ; nous allons donc favoir....

JUNON.

Oui, nous allons favoir fi ce n'eft pas à la Reine des Cieux à donner des Reines à la terre.

L'HYMEN.

Vous aviez de bonnes raiſons toutes les trois ; & Jupiter ne laiſſoit pas que d'être embarraſſé.

JUNON.

Il ne l'a jamais été un inſtant.

L'HYMEN.

J'ai cru remarquer....

JUNON.

Vous dites cela pour les flatter l'une & l'autre. Dès que je lui parlai : Junon, me répondit-il, ne craignez point que Minerve ou Vénus l'emportent ſur vous.

L'HYMEN.

Auſſi, Déeſſe, ne l'ont-elles pas emporté.

VÉNUS, *à l'Hymen.*

Quoi ?

MINERVE, *à l'Hymen.*

Que dites-vous ?...

JUNON.

Que je triomphe.

L'HYMEN.

Je ne dis pas cela du tout. L'Amour eſt venu ; il a repréſenté à Jupiter que le jugement qu'il rendroit entre vous trois, ne feroit encore qu'y jetter un nouveau ſujet d'aigreur & de jalouſie ; il lui a montré ce portrait ; Jupiter a ſouri, & tout de ſuite s'eſt déterminé.

JUNON.

Je recevrois cet affront !

MINERVE.

Quoi? Jupiter n'adopteroit pas mon choix pour le fils d'un Roi que j'ai?...

L'AMOUR.

Eh bien, d'un Roi que vous avez toujours chéri, que vous avez toujours gouverné, dont vous avez dirigé tous les projets pendant la paix, pendant la guerre? Qui vous empêche de le gouverner encore, de gouverner le fils, & de le couvrir même, s'il est possible, d'autant de gloire que le pere? Mais pourquoi voulez-vous m'ôter le plaisir de donner à ce jeune Prince une épouse charmante?

JUNON.

Oh! je me vengerai.

VÉNUS, *à l'Amour.*

Mon fils, je ne me serois pas attendue que sans me consulter...

L'AMOUR.

Eh! m'aviez-vous consulté, moi? D'ailleurs, quel étoit votre dessein? De faire triompher la beauté? Eh bien, regardez, voyez si vous aviez fait un aussi beau choix que le mien.

Il lui donne le portrait. Junon & Minerve s'approchent pour le regarder.

JUNON.

O Ciel!

MINERVE.

Que vois-je!

L'AMOUR.

Pourrez-vous être ses ennemies?

VÉNUS.

Ah! mon fils, c'eſt la même.

JUNON.

J'embraſſe l'Amour!

MINERVE.

Et moi Vénus; ſon choix étoit le mien.

JUNON, *à Minerve.*

Et le mien étoit le vôtre.

L'AMOUR, *aux trois Déeſſes.*

La rencontre eſt heureuſe; c'eſt-à-dire, que dans cette Princeſſe, ſur qui le Ciel a verſé tous ſes dons, chacune de vous ne voyoit, ne conſidéroit que celui qui la flattoit : pour moi j'y voyois tout; & l'on ne dira pas que je ne la regardois qu'à travers mon bandeau. (*A Vénus.*) Vous aviez commencé une fête; joignons-nous-y tous; & que le Ciel & la Terre applaudiſſent aux auguſtes liens que l'Hymen & l'Amour vont former.

De deſſous le Théâtre s'éleve une pyramide, au haut de laquelle ſont les armes de M. le Dauphin & de Madame la Dauphine. La baſe de cette pyramide forme un autel où ſont groupés la France & le Génie de la France. Les Graces, après avoir danſé avec les Beaux-Arts, les attachent, avec leurs guirlandes, au Génie de la France.

PREMIER AIR.

UNE DES GRACES.

Amour, que tes plus tendres feux
Rendent heureux

Deux cœurs pour qui le Ciel épuisa ses largesses !
Comble-les, à jamais,
De tes douceurs enchanteresses :
Si les Dieux, dans l'époux, ont imprimé leurs traits,
L'épouse réunit tous les dons des Déesses.

Pas de deux dansé par l'Hymen & l'Amour.

SECOND AIR.

UN DES PLAISIRS.

Quels destins plus beaux & plus grands !
La Gloire & les Plaisirs s'empressent sur leurs traces :
Tout leur promet les plus heureux moments :
Ce sont les Vertus & les Graces
Qui garantissent leurs serments.

Tous les Acteurs s'unissent, & terminent ce divertissement par une danse générale.

FIN.

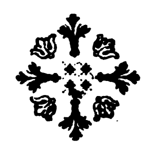
ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de M. le DAUPHIN.

Répréſenté, pour la premiere fois, au Théâtre Italien, le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe sait qu'en 1752, Monsieur le DAUPHIN étant attaqué de la petite-vérole, Madame la DAUPHINE voulut absolument rester auprès de lui. Quand nos allarmes furent cessées, j'essayai de tracer le tableau des sentiments de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie; celle d'Admette & d'Alceste me parut des plus heureuses. Aucun de mes Ouvrages ne peut m'être aussi cher que celui-ci; le Roi, quand j'eus l'honneur de le lui présenter, me marqua qu'il avoit été informé du succès, & que le rôle d'Alceste avoit fait répandre bien des larmes.





A ALCESTE,

REINE DE THESSALIE.

AUX CHAMPS ÉLISÉES.

MADAME,

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler d'une Princesse qui vient

de faire, pour son mari, tout ce que vous fîtes pour le vôtre; mais comme les Morts, obligés de vivre ensemble, ne se parlent peut-être pas avec la franchise qu'un Vivant peut risquer avec un Mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on pense ici. On prétend que si les circonstances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout est à l'avantage de notre Princesse; qu'elle est plus jeune que vous ne l'étiez; que du côté des graces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égara du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France est plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Thessalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéressa si particuliérement à vous, qu'il descendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher sa proie: nous leur répondrons que c'est le Ciel même qui s'est intéressé à notre Princesse, & que s'il n'eût pas veillé sur ses jours, il y a toute apparence qu'elle seroit allée vous tenir compagnie. Vous serez sans

doute ſurpriſe que je me ſois aviſé de vous écrire ; mais de quoi ne s'aviſe pas un homme oiſif, & qui n'a guere plus d'affaires qu'un Mort ? Je ſuis avec toute la vénération poſſible,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SAINT-FOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.
LE GÉNIE *tutélaire de la Thessalie.*
ALCESTE.
UN THESSALIEN.
L'AMOUR.

ACTEURS DANSANTS.

L'Envie & quatre Furies.
Thessaliens & Thessaliennes de différentes conditions. Les Ris, les Jeux, &c.

La Scene est à Iolcos en Thessalie.



ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence de M. le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.

JE suis d'une satisfaction, d'une joie....

LE GÉNIE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande vilaine créature qui me déteste. Non, je ne crois pas m'être jamais si bien divertie ; je l'ai persiflée, excédée, désespérée....

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaisir de femme ! eh, quelle est-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille est élancée ; elle a le cou long & sec, la peau livide, le regard louche, les joues creuses, le nez serré, & la bouche plate ; ses cheveux ressemblent à des serpents ; une petite coëffe blanche, nouée avec un ruban couleur de rose sous son menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achevent de lui composer une figure très-bien assortie à son caractere : la reconnoissez-vous ?

LE GÉNIE.

Parbleu, c'est l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle-même. Sa voiture étoit traînée par six chauve-souris ; deux singes lui servoient de pages ; & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chasser il y a long-temps de ses Etats.

LE GÉNIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle sembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ses yeux que des objets désespérants ?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter ; mais, comme il n'étoit pas possible que je ne l'eusse apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & m'a balbutié dou-

cereusement & avec des yeux que la lumiere fait toujours clignoter, je ne sais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton léger; & tout de suite, pour commencer son tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces superbes dômes, ces magnifiques palais, ces vastes jardins aux bords de ce fleuve, forment un aspect, un coup-d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette ville est la capitale des Nations ? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient sans cesse les amusements & les plaisirs. N'êtes-vous pas sur-tout frappée de cet air d'enjouement & de gaieté qui regne sur tous les visages ? De cette joie vive qui semble distinguer ce peuple, & qui prend sans doute sa source dans la douceur & la bonté de son caractere ? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faisois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit son cœur; j'agitois, j'enfonçois le poignard, en la regardant malignement; & mon ame savouroit à longs traits le dépit & l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haïssent, elles se haïssent bien !

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien haïr cette Mégere ?

LE GÉNIE.

Je crains quelqu'événement funeste.

LA GLOIRE.

Quel événement? N'a-t-elle pas vu que tous ses efforts contre la Thessalie, dont vous êtes le Génie tutélaire, ont toujours été impuissants? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les nations voisines, que les Thessaliens assoupis dans la mollesse, offrent une conquête aisée? Ces nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple, qui paroît si superficiel, si frivole, qui semble ne s'occuper que de ris, de jeux & du soin de plaire, vole, dès que je l'appelle, s'élance au milieu des dangers, & que couvert de sang & de poussiere, il est aussi fier en affrontant la mort, qu'il est doux, généreux & bienfaisant après la victoire?

LE GÉNIE.

Gloire adorable, que je vous embrasse! Ce n'est pas pour l'éloge; il est dû; mais c'est qu'il est parti du fond du cœur. Je vois que vous nous aimez véritablement; & vous avez bien raison; vous n'êtes jamais si charmante que parmi nous. Sourcilleuse, hautaine, & comme empoisonnée dans votre grandeur, chez les autres nations, vous y affectez la morgue & la gravité: ici, vous êtes simple, unie, vive, badine; on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh! ne l'ai-je pas toujours été?

LE GÉNIE.

Eh bien! ma chere Compatriote, trouvez bon que je vous dise que l'Envie ne venant pas sans doute ici sans quelques mauvais desseins, vous n'auriez pas dû, par vos discours, exciter encore sa rage contre Admette & contre Alceste qu'elle sait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'est plus aisé à raccommoder; je lui donnerai ce soir un grand souper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y rassemblerai.

LE GÉNIE.

Oh! cessez donc un instant de plaisanter.

LA GLOIRE.

A sa droite, elle aura cette grosse *Céphise*, toujours si bien fournie d'anecdotes contre son sexe, aussi connue par sa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de Cour, que par ses noirceurs continuelles & ses tracaceries; à qui l'on croit de l'esprit, & qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus sottes un long usage de galanterie, d'intrigues & de petits soupers. A sa gauche, je placerai ce fade & hideux *Straton*, qui, toujours malade à l'armée, faisoit les campagnes sans servir; bas à la Cour, frondeur à la Ville, répétant sans cesse, que du temps du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne sont pas écoutés. A ces deux personnages je join-

drai *Licas*, ce petit Sénateur ſi laid, ſi maigre, ſi opiniâtre, ſi dénigrant, ſi hautain, qui crache loin, qui voit de près ; cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui, de laſſitude, on ſemble avoir laiſſé la permiſſion d'être inſolent. Enfin, le faſtidieux *Soſtrate*, qui a la taille ſi allongée & les lumieres ſi courtes, l'action ſi vive & l'eſprit ſi froid ; qui ſe pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillements des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année ; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'eſt fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit compoſer quatre convives bien amuſants.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me ſaura ſans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit enſemble ſans s'eſtimer, même ſans s'amuſer ; qu'à ces petits ſoupers ſi vantés, la joie n'eſt qu'extérieure, & la converſation qu'un tiſſu de plaiſanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots, & de grands éclats de rire triſtes & forcés ; qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraie magnificence ; que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la nature, que les Acteurs par leur démarche empeſée, leurs cris, leurs grima-

ces, & leurs contorſions; que les jeunes gens vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agréments, bruyants ſans gaieté, ricanneurs ſans ſujet, méchants par air, railleurs ſans eſprit, peu ſenſibles aux qualités du cœur, ne meſurent leur conſidération que ſur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront....

LE GÉNIE.

Oh, Madame! ces quatre plats cenſeurs ajouteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour ſi naturel pour la patrie, & qu'on ne cherche à déprimer ſa nation, que par le dépit de ſentir en ſoi-même qu'on y eſt, & qu'on doit y être mépriſé; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils ſe plaiſent à relever, ne ſont que paſſagers, & n'alterent point le fond du caractere général. Mais tandis que je m'amuſe ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins; je vais l'obſerver, & tâcher de faire échouer ſes mauvais deſſeins.

LA GLOIRE.

Pour moi, qui ne m'allarme pas ſi aiſément, je vais me divertir à voir danſer cette troupe de jeunes Amants, dont j'entends les concerts.



SCENE II.

Une troupe de Thessaliens & de Thessaliennes forment des danses. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chasse. Elle lance un dard; & dans l'instant il s'éleve une vapeur épaisse qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ses Furies se retirent, après avoir marqué par une danse caractérisée, les divers mouvements qui les agitent.

LA GLOIRE, *seule.*

CES Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Mégere a lancé, ses regards où brilloit une joie perfide & cruelle, & qui sembloient me braver, tout m'annonce que sa rage, contre ce peuple, vient de se signaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémissements...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX justes! Dieux tout-puissants, prenez-nous plutôt pour victimes!

LA GLOIRE.

Où courez-vous? Quel trouble vous agite?

LE THESSALIEN.

Ah! Madame, Admette...

LA GLOIRE.

Eh bien?

LE THESSALIEN.

Il touche à ſon dernier moment! Cette vapeur empeſtée, qui s'eſt tout-à-coup répandue autour du Palais, a porté dans ſon ſein le poiſon le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie! Elle vous a vus, généreux Theſſaliens, enviſager ſans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre ſanglante; ſa rage ingénieuſe a ſu choiſir l'endroit ſenſible: c'eſt dans votre amour pour vos Rois, c'eſt au fond de vos cœurs, qu'elle puiſe aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit conſacré ſes jours; que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter pour les conſerver! Non, je ne ſaurois croire que les Dieux veuillent borner ſi près de leur courſe de ſi belles deſtinées.

Elle ſort.



SCENE IV.

LE THESSALIEN, *seul.*

QUELS instants!... ô mon Prince! ô mon Maître!.. Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'ose tourner les yeux vers ce triste Palais. Famille auguste! Tendre mere! & vous, épouse si chérie, malheureuse Alceste, quelles doivent être vos allarmes!... Mais, que vois-je!.. ô Ciel! c'est elle! Elle vient... Quel spectacle touchant!

SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE, *au* GÉNIE *qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obscurcissent le fond du Théâtre.*

VOus m'arrêtez! Vous me fermez le passage! Vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embrasser, de le secourir!

LE GÉNIE.

Votre présence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre époux, & ne lui seroit

d'aucune utilité. J'ai rassemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'art de dissiper le venin qui menace ses jours; reposez vous sur leur expérience, & ne cherchez point, en exposant votre vie...

ALCESTE.

Eh! si je le perds, que m'importe la vie! Quoi? mon époux est prêt à périr & je l'abandonnerois! Je ne lui donnerois pas tous mes soins! Je ne l'arroserois pas de mes larmes! Je n'aurois pas du moins la consolation de lui faire voir que la mort ne peut nous séparer! Cessez de me retenir...

LE GÉNIE.

Songez, Madame, que pour ménager si peu votre vie, elle est trop chere à l'auguste famille de votre époux, trop précieuse à ce peuple qui vous adore; que vous devez la conserver pour veiller sur l'enfance de votre fils, pour lui inspirer vos vertus; songez que les Dieux veulent une résignation entiere à leurs décrets, quelque rigoureux qu'ils puissent être, & que votre désespoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser des transports d'une épouse éperdue? N'est-ce pas les respecter & leur obéir, que de suivre les loix de son devoir & d'une tendresse légitime? Est-il aucune considération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet, à qui le Ciel & l'Hymen m'ont unie? Est-il aucun

péril qui puiſſe me dégager des ſoins que je lui dois? Hélas*! ſa vie eſt tout pour ſon Fils, pour ſon peuple, pour l'univers, & la mienne n'eſt rien! Que ſais-je? Peut-être n'eſt-ce pas ſon ſang, mais le mien que demandent les Dieux? Peut-être le venin paſſant dans mon cœur, s'éloignera du ſien? Je ſauverai ſes jours en lui ſacrifiant les miens; je mourrai; mais il vivra. Venez, ſecondez ma gloire, mon devoir, mon amour...

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALGESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR, *ſous la figure d'un Mage.*

LE GÉNIE, *à Alceſte.*

CE ſeroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs, vous voyez que ces nuages augmentent, s'étendent & deviennent à chaque inſtant plus épais. Comment ne pas s'égarer? & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténebres?

ALCESTE.

Ah! je le vois; je n'en puis douter; mon époux n'eſt plus; vous ne me parlez ainſi, vous ne me retenez, que pour me cacher quelque temps toute l'horreur de mon ſort, &

---

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

tâcher de m'y préparer. Ai-je pu m'y laisser tromper ?... cher Prince !... ô Ciel !.. je succombe....

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore ; il faut céder à vos larmes ; venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embrasserai mon époux, j'adoucirai ses maux, je partagerai ses peines ; & s'il faut que je périsse dans de si chers & de si justes soins, du moins jusqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendresse.

LE GÉNIE.

Où courez-vous, malheureuse Princesse ?

L'AMOUR, *sous la forme d'un Mage.*

Elle suit la Gloire ; & les Dieux sont trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah ! les Dieux l'envieront à la terre.

La Gloire, l'Amour & Alceste, entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE VII ET DERNIERE.

LE GÉNIE *seul.*

AVEC quelle fermeté, quel courage, elle brave la mort, dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs ! Qu'un cœur si ma-

gnanime eſt reſpectable ! Qu'il eſt digne du ſang qui l'a formé !

On entend une douce ſymphonie.

Mais, quels doux accents ſuccedent aux cris de la douleur ? ... Une lumiere vive & brillante perce à travers ces nuages ... Elle les écarte ...

L'Amour, toujours ſous la forme d'un Mage, revient ſur la Scene; & à meſure que les nuages s'écartent, on voit Admette & Alceſte qui ſe donnent la main; la Gloire poſe ſa couronne ſur la tête d'Alceſte.

LE GÉNIE

Ne vois-je pas Admette ? Quel Dieu, quelle main puiſſante a ranimé ſes jours ? .. Alceſte tient le flambeau de l'Amour ... Ah ! c'eſt ce divin flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de diſſiper cette vapeur empeſtée !

L'AMOUR, *ôtant ſon déguiſement.*

Oui, & ce miracle eſt le prix que devoient les Dieux à une tendreſſe ſi pure & ſi magnanime. Jeux & Ris, revenez; raſſemblez vous.

Que les gémiſſements,
Que les craintes finiſſent;
Que ces lieux retentiſſent
De vos plus doux accents.

CHŒUR.

Que les gémiſſements, &c.

GRAND AIR.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour,
L'intéressant tableau du plus parfait amour.
François, d'un si rare modele,
Vous avez parmi vous une image fidele.

Seche tes pleurs, heureuse France;
A la plus flatteuse espérance
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finissent;
Que tes Peuples s'unissent
Pour chanter leur bonheur.

Auguste sang qui nous donnez des loix,
Régnez à jamais sur la France :
Notre amour constant pour nos Rois,
Fait leur grandeur & notre récompense.
Auguste Sang qui nous donnez des loix,
Régnez à jamais sur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'unissent ensemble pour marquer leur joie par leurs danses & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaise & la timide Annette
Passoient ensemble tout le jour.
Un seul instant fut les instruire;

L'un prend la main, l'autre ſoupire:
Leur cœur s'éclaire au flambeau de l'Amour.

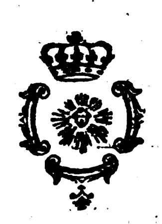
❧

Aminte, ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au flambeau des Amours.

❧

Mon voiſin & ſa ménagere,
Sur la cauſe la plus légere,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage;
Les chagrins, les ſoins du ménage,
Tout ſe diſſipe au flambeau de l'Amour.

FIN.



LES

VEUVES TURQUES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée en Société, le 12 Mai 1742; & par les Comédiens Italiens, le 22 Août 1747.

A SON EXCELLENCE,

ZAÏD EFFENDI,

AMBASSADEUR

DE LA PORTE OTTOMANE.

VOTRE EXCELLENCE parut s'amuser à la représentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain ; je la priai d'agréer que je lui en fisse un hommage public. Je n'oublierai jamais les prévenances & l'ami-

tié dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Constantinople ; je serai toute ma vie, avec un très-inviolable & respectueux attachement,

DE VOTRE EXCELLENCE,

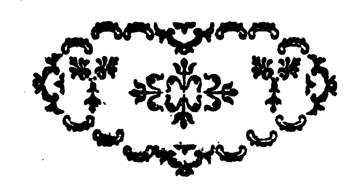
Le très-humble & très-obéissant serviteur,
SAINT-FOIX.

ZAÏD EFFENDI, Ambaſſadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris, à la fin de l'année 1740, accompagné de ſon Fils & de ſon Gendre. Il y demeura près de ſix mois, & ſe fit généralement aimer. Madame la Ducheſſe de *** voulut lui donner une petite fête; elle m'en parla, en me marquant qu'elle ſouhaiteroit de faire repréſenter devant lui une Comédie qui fût abſolument dans les mœurs Turques. J'arrangerai celle-ci ſur un canevas que j'avois tracé par haſard quelques années auparavant. Sa Hauteſſe même eût été enchantée de Fatime & de Zaïde; ces deux rôles furent joués avec toute la fineſſe & toutes les graces poſſibles, par Meſdames de ***

& d'***. La Piece fut trouvée *délicieuse*, comme toutes celles que l'on repréſente en Société. L'Ambaſſadeur me la demanda ; je le priai de me permettre de la lui dédier. Quelques jours avant ſon départ, je ſus que ſon Fils, qui commençoit à entendre aſſez bien notre langue, s'étoit amuſé à la traduire dans la ſienne. Nos meilleures Pieces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois ; mais il n'eſt, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci, de recevoir un pareil honneur en Turc ; & peut-être a-t-elle déja été repréſentée pluſieurs fois dans le Serrail du Capitan Bacha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand-Seigneur même. Quelle gloire ! J'en ſuis tout ébloui.

Il n'eſt pas poſſible, me dira-t-on

peut-être, qu'Osmin aime aussi vivement deux femmes à la fois; mais on conviendra, je crois, qu'il est très-possible qu'il les desire.



ACTEURS.

OSMIN.
FATIME.
ZAIDE.
SALOMÉ.
UN CADI, & *sa suite.*
FEMMES DE FATIME ET DE ZAÏDE.

La Scene est à Constantinople, dans un sallon qui sépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.



LES VEUVES TURQUES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, SALOMÉ.

OSMIN.

IL y a plus d'une heure que je t'attends.

SALOMÉ.

Je n'ai pu venir plutôt ; j'ai tant d'affaires!

OSMIN.

Je ſais combien tu es à la mode, & que tout ce qu'il y a de perſonnes conſidérables dans Conſtantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

SALOMÉ.

Ma foi, ſi vous croyez que cela me flatte beaucoup, vous vous trompez. La plupart de ces perſonnes ſi conſidérables, ſi puiſſantes, & qui ont tant de bruit dans le public,

ſont ſi petites, ſi petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne ſois qu'une pauvre Juive, une ſimple revendeuſe à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je ſuis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme ſi grave, ma tenue ce matin trois heures au moins dans ſon cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médiſances, de contes, d'hiſtoriettes, de minucies, de bagatelles?... *Je ne comprends rien au nouvel Amant qu'une telle s'eſt donné?... Le plaiſant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, eſt-il vrai?... Perſonne encore n'a pris la petite Danſeuſe?...* & cent autres queſtions qu'il ma faites, toutes auſſi frivoles, que le rire continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de ſi belles matieres, deux grands eſclaves répondoient, d'un ton bruſque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la ſalle d'audience, *Monſeigneur travaille*; en effet, un moment après m'avoir congédiée, lorſque Monſeigneur s'eſt rendu viſible, ſa morgue, ſon front chargé de ſoucis & le ſombre embarras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il ſortoit de travailler ſur des affaires bien importantes, bien épineuſes.

OSMIN.

Il me ſemble que tu aurois pu te diſpenſer de venir me faire un portrait ſi ridicule

d'une personne à qui tu sais que je dois m'intéresser ?

SALOMÉ.

Oh ! ma foi, l'original m'avoit trop frappée. D'ailleurs, comme vous parviendrez peut-être un jour au même poste, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien-aise....

OSMIN.

Et moi je serois fort aise que, sans égayer plus long-temps ta langue médisante, tu voulusses bien enfin me rendre compte de la commission que je t'avois donnée, de le pressentir adroitement sur mon mariage avec sa sœur.

SALOMÉ.

Je lui en ai parlé.

OSMIN.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il vous considere, vous estime ; & si elle veut se remarier & vous épouser, cette alliance lui sera fort agréable.

OSMIN.

Ainsi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime ?

SALOMÉ.

D'elle uniquement.

OSMIN.

Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux ?

SALOMÉ.

Je crois que vous ne lui êtes point indiffé-

rent ; mais elle a toujours des ſi, des mais, des ſelon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point....

OSMIN.

On ouvre... C'eſt elle... Ah ! de grace, ma chere Salomé, avant que je paroiſſe, parle-lui encore, & tâche de la faire s'expliquer ſur mon amour.

(*il s'éloigne.*)

SALOMÉ.

Voyons.

SCENE II.

FATIME, SALOMÉ.

SALOMÉ.

ON m'attend ce matin dans vingt maiſons ; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des vôtres. Je me ſuis reſſouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Aſſan eſt mort. Le temps de votre deuil eſt expiré ; vous pouvez à préſent vous remarier. Avez-vous penſé à ce que je vous ai dit d'Oſmin ? Les entrevues que je vous ai ménagées à l'une & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminée ?

FATIME.

Mais....

SALMÉ.

Il vous adore.

FATIME.

Je le crois.

SALOMÉ.

Sa perſonne eſt aimable.

FATIME.

Certainement.

SALOMÉ.

Son humeur eſt douce.

FATIME.

Il eſt vrai.

SALOMÉ.

Votre frere le Gouverneur agréera cette alliance.

FATIME.

J'en ſuis perſuadée.

SALOMÉ, *la contrefaiſant.*

Mais.... Je le crois... Certainement... Il eſt vrai... J'en ſuis perſuadée... Vous me répondez avec bien de la froideur?

FATIME.

Moi? Non.

SALOMÉ.

En un mot, Oſmin vous plaît-il?

FATIME.

Oui, te dis-je.

SALOMÉ.

Vous l'épouſerez donc?

FATIME.

Je ne dis pas cela.

SALOMÉ.

Quoi, vous ne l'épouserez pas?

FATIME.

Ce n'est pas cela que je veux dire.

SALOMÉ, *la contrefaisant encore.*

Je ne dis pas cela... Ce n'est pas ce que je veux dire... Que de façons! que diantre voulez-vous donc dire enfin?

FATIME, *d'un ton sec.*

Rien.

SALOMÉ.

Rien? Voilà bien les femmes! elles parlent; qu'ont-elles dit? Rien... (*Allant chercher Osmin.*) Oh! Seigneur Osmin, paroissez. Je vous annonce que vous plaisez à cette belle Veuve; parlez, pressez, priez; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuser avec une diseuse de rien. (*Bas à Osmin, en s'en allant.*) Je reviendrai dans un moment vous seconder.

SCENE III.

FATIME, OSMIN.

OSMIN.

CE qu'elle me dit est-il bien vrai? Serois-je assez heureux?...

FATIME.

Oui, Osmin, je vous aime, & je vais enfin m'expliquer avec vous.

Osmin, *voulant se jetter à ses genoux.*
Charmante Fatime!...

Fatime.

Levez-vous, & m'écoutez. Assan, en mourant, a laissé deux veuves, Zaïde & moi.

Osmin.

Je le sais.

Fatime.

Zaïde, par toutes les petites ruses d'une coquette, avoit trouvé le secret de l'emporter dans le cœur de notre mari; & fiere d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à ses charmes, l'orgueilleuse me traitoit avec un dédain!... Ses tons, ses airs, toutes ses manieres, ses politesses même étoient outrageantes!... Osmin, je ne puis être contente, si je ne la vois humiliée; & c'est de votre amour que j'attends ma vengeance.

Osmin.

Ah! je voudrois que ce pût être pour elle un tourment cruel, de vous savoir mille fois plus aimée de moi, qu'elle ne le fut jamais d'Assan; je vous jure que chaque instant de ma vie renouvelleroit son désespoir, & que toujours prêt de faire éclater mes transports & ma félicité à tous les yeux...

Fatime.

Il me suffira que les siens en soient témoins, & qu'en l'épousant...

Osmin.

En l'épousant? moi l'épouser!

FATIME.

Oui, vous.

OSMIN.

Zaïde?

FATIME.

Elle-même; & vous n'obtiendrez ma main, qu'en obtenant la sienne.

OSMIN.

Vous plaisantez?

FATIME.

Je ne plaisante point; je veux qu'elle devienne encore ma rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait essuyer avec Assan.

OSMIN.

Je demeure interdit. Quoi? Madame, lorsque vous pouvez jouir de la tendresse d'un époux qui vous adorera....

FATIME.

Je jouirai en même-temps de ma haine contre elle, de son dépit & de ses chagrins: double plaisir qu'elle goûtoit à longs traits du temps d'Assan, & que je veux goûter à mon tour. Osmin, les hommes sortent, se promenent, se voyent les uns les autres; dissipés par des charges & des emplois, ils ont mille ressources pour échapper à l'ennui: mais comment les femmes se sauveroient-elles des dégoûts d'une solitude & d'une oisiveté languissante, si elles ne se ménageoient pas des passions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles sont toujours renfermées?

La haine contre une rivale, soutient l'amour pour un mari; cette haine, comme la tendresse, a ses mouvements, son intrigue, ses douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on se peint, on s'exagere son embarras; on s'entretient de ses inquiétudes; on tâche de les augmenter; on en parle, on en rit; cela amuse; les jours passent insensiblement: l'esprit occupé par les tracasseries du serrail, sent moins la contrainte d'y vivre, & s'accoutume enfin, peu-à-peu, à ne plus courir après de vaines chimeres d'indépendance & de liberté.

OSMIN.

Mais, Madame, je suppose que je voulusse épouser *Zaïde*; comment pouvoir l'engager à me donner la main?

FATIME.

Cherchez seulement les occasions de la voir; parlez-lui; & comptez qu'elle est trop coquette, pour ne pas tâcher de m'enlever un amant, & trop vaine pour ne pas douter un instant que son triomphe ne suive de près ses premiers regards.

OSMIN.

Ah! belle Fatime, si j'avois véritablement touché votre cœur, vous ne seriez plus piquée contre elle!

FATIME.

Vous n'ignorez pas que, depuis la mort d'Assan, on m'a proposé des partis assez brillants; je n'ai écouté que vous seul: voilà ma réponse aux reproches que vous me faites de

ne vous point aimer. D'ailleurs, vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot considérable : si ces dons vous flattent, c'est à vous à ne rien épargner pour vous en assurer la possession; je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

OSMIN, *seul.*

QUELLE femme! pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre! Fatime est belle; elle est riche; je l'aime; elle peut faire ma fortune. Quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur!

SCENE V.

OSMIN, SALOMÉ.

SALOMÉ.

EH bien, votre mariage est-il arrêté?

OSMIN.

Arrêté? il est plus éloigné que jamais.

SALOMÉ.

Comment donc?

OSMIN.

Fatime, en se mariant, veut aussi pourvoir Zaïde.

SALOMÉ.

Zaïde! Eh de quoi se mêle-t-elle?

OSMIN.

Mais, devine quel est l'heureux époux qu'elle veut lui donner.

SALOMÉ.

Eh qui? car je ne me pique point de deviner.

OSMIN.

Moi.

SALOMÉ.

Vous?

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

SALOMÉ.

Elle est folle! Ne s'est-elle pas déja assez mal trouvée d'avoir eu Zaïde pour rivale?

OSMIN.

Eh! c'est parce qu'elle s'en est mal trouvée; c'est un trait de vengeance & de vanité: elle voudroit voir son ennemie méprisée & humiliée à son tour.

SALOMÉ.

J'entends cela.

OSMIN.

Et tu vois qu'à présent tout est rompu.

SALOMÉ.

Je vois qu'en vérité Fatime est trop ridicule. Comment! après tous les soins que je

me ſuis donnés!... Mais, je penſe.... Seigneur Oſmin... ma foi, vous ne perdriez pas au change : écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde ; elle m'a parlé la premiere de votre mariage : j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en perſonne piquée, & qu'elle retomboit de temps en temps dans une rêverie dont elle ne ſortoit qu'avec une gaieté affectée. Je lui ai demandé, par maniere de converſation, ſi vous étiez connu d'elle ; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarraſſé ; je l'ai vu pluſieurs fois ſous les fenêtres de ſa divine. Je ne me trompe guere en femmes ; je parierois que Zaïde eſt jalouſe du bonheur de ſa compagne.... Je l'apperçois. Il faut que vous faſſiez connoiſſance. Peut-être vous cherche-t-elle ? Que ſait-on ?

SCENE VI.

OSMIN, SALOMÉ, ZAIDE.

SALOMÉ, *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir rentrer.*

AH, Madame ! un moment.

ZAÏDE.

Qu'eſt-ce ?

SALOMÉ.

Arrêtez, je vous prie.

ZAÏDE.

Que veux-tu ?

OSMIN, *à part, regardant Zaïde.*

Qu'elle eſt belle !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Le Seigneur Oſmin épouſe une des veuves d'Aſſan ; je veux qu'il connoiſſe auſſi l'autre, pour juger....

ZAÏDE.

Que tu es folle !

OSMIN.

Quelle taille ! Quels yeux ! Que de charmes !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Comme il vous regarde ! (*A Oſmin.*) Eh bien, qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je ſuis hors de moi ! Je ſuis enchanté !

SALOMÉ.

Le portrait que je vous en avois fait, étoit-il flatté ?

OSMIN.

Qu'Aſſan étoit heureux !

ZAÏDE, *à Oſmin.*

Vous ne le ſerez pas moins que lui ; vous allez poſſéder l'incomparable Fatime.

OSMIN.

Ah, Madame !

ZAÏDE.

N'épouſez-vous pas ce ſoir ?

OSMIN, *d'un ton froid.*

Ce ſoir ? Je ne ſais.

ZAÏDE, *souriant.*

Vous ne ſavez? En vérité, je n'en ſais rien auſſi.

OSMIN.

Mon bonheur ne dépend à préſent que de vous.

ZAÏDE.

De moi? Vous croyez parler à Fatime.

OSMIN.

Je parle à l'adorable Zaïde.

ZAÏDE.

Je ſuis bonne, & n'aime pas à brouiller les amants; je vous avertis que votre maîtreſſe, naturellement curieuſe & jalouſe, peut de ſon appartement entendre tout ce que vous me dites.

OSMIN.

Je ne cherche point à m'en cacher.

ZAÏDE.

Vos diſcours lui paroîtroient fort extraordinaires.

OSMIN.

Qu'ils ſont naturels dès qu'on vous voit!

ZAÏDE.

Vous êtes galant.

OSMIN.

Je ſuis ſincere.

ZAÏDE, *riant.*

Sincere? Si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur eſt donc fort aiſée.

OSMIN.

Sans doute, Madame, quand on a vos

charmes ; mais ne croyez pas que ce ne ſoit que de ce moment-ci que je vous aime.

ZAÏDE.

Je ne ſache pas cependant que vous m'euſſiez jamais vue.

OSMIN.

Il eſt vrai que vous étiez inconnue à mes yeux ; mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, enflammoit depuis long-temps mon cœur. Vous avez dû me remarquer cent fois, la vue attachée ſur vos fenêtres. Deſtiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaiſſes jalouſies qui vous déroboient à mes regards ; je me formois de vous la plus charmante idée : votre préſence vient de la remplir, & de m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

ZAÏDE.

Oſmin, vous avez de l'eſprit.

OSMIN.

Oui, Madame, ſi l'amour en donne.

ZAÏDE.

Mais pouvez-vous penſer que j'aye aſſez de vanité pour croire ce que vous me dites ?

OSMIN.

Je penſe que quand on déplaît, on ne perſuade pas aiſément.

ZAÏDE.

Vous ne me déplaiſez point ; quelle folie ! Pourquoi me déplairiez-vous ?

SCENE VII.

ZAIDE, OSMIN, SALOMÉ, UNE ESCLAVE *de Fatime.*

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR Osmin, ma maîtresse vous croyoit sorti.

OSMIN.

Tu vois que je ne le suis pas.

L'ESCLAVE.

J'allois vous chercher de sa part.

OSMIN.

Cela suffit.

L'ESCLAVE.

Venez-vous lui parler?

OSMIN.

J'irai.

L'ESCLAVE, *en s'en allant.*

Je vais lui dire que vous êtes ici.

OSMIN.

Comme tu voudras.

ZAÏDE, *à Osmin*

Et comme je ne veux point: si vous ne suivez cette Esclave, je rentre.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Belle Zaïde....

ZAÏDE.

Je rentre, vous dis-je.

OSMIN.

Daignez m'écouter un moment.

ZAÏDE, *voulant rentrer.*

Quand je le voudrois, en aurois-je le temps? Fatime viendroit.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Eh bien, pour vous obéir, je vais, je vais la trouver; mais demeurez, de grace.... je reviens aussi-tôt.... Madame, j'ai mille choses à vous dire.... Ma chere Salomé, tâche de l'arrêter, & parle-lui pour moi.

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Allez; l'affaire est en bon train.

Il sort.

SCENE VIII.

ZAIDE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

AH! pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement!

ZAÏDE.

Oh! crois-tu que ma vue en un moment?...

SALOMÉ.

L'a frappé comme un trait de flamme; je m'en suis apperçue au premier coup d'œil.

ZAÏDE.

Il est bien fait du moins.

SALOMÉ.

Je crois que Fatime le trouvera bien froid à présent.

ZAÏDE.

Je n'en serois pas fâchée; car je la hais bien.

SALOMÉ.

Il est vrai qu'elle se donnoit des airs en parlant de vous....

ZAÏDE.

Eh ! que disoit-elle ?

SALOMÉ.

Il ne faut pas toujours prendre garde....

ZAÏDE.

Mais, que disoit elle?

SALOMÉ.

Une compagne jalouse lâche bien des propos....

ZAÏDE.

Je veux les savoir.

SALOMÉ.

Elle faisoit, par exemple, sonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé avant vous un nouveau mari. Peut-être qu'à présent, si vous vous le mettiez bien dans la tête, vous passeriez devant elle.

ZAÏDE, *d'un air de confiance.*

Peut-être.

SALOMÉ.

Il n'y aura que Fatime qui ne se le persuadera pas.

ZAÏDE.

ZAÏDE.

Il feroit plaifant de l'en convaincre.

SALOMÉ.

Quand elle aura époufé Ofmin, il me femble l'entendre parler, jafer, fe vanter, vous rabaiffer....

ZAÏDE.

La fotte !

SALOMÉ.

Elle aura beau dire ; vous n'en ferez pas moins belle.

ZAÏDE.

Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleufe ?

SALOMÉ.

Pardi, elle enrageroit bien, fi vous lui enleviez fon amant.

ZAÏDE.

Je le crois.

SALOMÉ.

Mais....

ZAÏDE.

Mais, quoi ?

SALOMÉ.

Je penfe....

ZAÏDE.

Que penfes-tu ?

SALOMÉ.

Que ce feroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir....

ZAÏDE.

Moi ! j'aurois l'ame bonne pour une rivale insolente !

SALOMÉ.

Elle l'est, & un peu trop. Que sera-ce encore, quand elle se verra l'épouse d'un homme qui a autant de mérite qu'Osmin ? Savez-vous que dans les commencements, lorsqu'on le voyoit sans cesse passer & repasser sous les fenêtres de cette maison, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adressoient ses vœux ?

ZAÏDE.

Je t'avoue que je l'ai cru aussi pendant quelques jours.

SALOMÉ.

Ah ! belle Zaïde, on ne croit guere ces choses-là sans les desirer !

ZAÏDE.

Je ne te dissimulerai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

SALOMÉ.

Eh ! pourquoi donc ne me l'avoir pas dit plutôt ?

ZAÏDE.

Ose-t-on s'expliquer, que l'on ne soit un peu pressée ?...

SALOMÉ.

Ose-t-on s'expliquer ! Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre sexe est si souvent la dupe ? Ainsi, sans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en passant, & que votre bon génie m'a sans doute inspiré, vous n'au-

riez donc jamais été connue d'Ofmin ? & le ſeul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été perdu pour vous ?

ZAÏDE.

Crois-tu qu'il ne le ſoit pas ? ſon mariage eſt arrêté avec Fatime ?

SALOMÉ.

Je ſais que les choſes ſont bien avancées; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vue ; & je ne doute point qu'un ſeul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à ſes premiers engagements. Il ne tardera pas à ſortir ; je vais vous laiſſer ſeuls.

ZAÏDE.

Au contraire, il ſeroit plus convenable que tu l'attendiſſes ici...

SALOMÉ.

Pour ſonder ſes ſentiments? Lui laiſſer entrevoir les vôtres?...

ZAÏDE.

Adroitement du moins, & ſans me compromettre.

SALOMÉ.

On auroit le Cadi à point nommé... J'entends Oſmin... Allez, rentrez dans votre appartement, & laiſſez moi faire.

ZAÏDE.

A propos, je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné; prends ce diamant.

(*Elle ſort.*)

SALOMÉ, *considérant le diamant.*

Qu'il est brillant! Cette femme-là a de bonnes réflexions.

SCENE IX.

SALOMÉ, OSMIN.

OSMIN.

TE voilà seule? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment? Tu n'as pu l'arrêter?

SALOMÉ.

Vous êtes le plus heureux mortel...

OSMIN.

Comment? Qu'as-tu fait?

SALOMÉ.

Des merveilles; il ne dépend que de vous de l'épouser.

OSMIN, *l'embrassant.*

Zaïde? J'épouserois!.. Je posséderois Zaïde!.. la charmante Zaïde! Ma chere Salomé, elle m'a enchanté du premier regard. A travers un air modeste & réservé, on démêle dans sa physionomie, je ne sais quoi de fin, de badin & d'enjoué, qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

SALOMÉ.

Et Fatime?

OSMIN.

Fatime eſt une brune qui a tout l'éclat des blondes. *Zaïde*, Fatime, Fatime, *Zaïde*, aimables rivales, que je vais paſſer d'heureux jours avec vous !

SALOMÉ.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ? Zaïde compte que vous l'épouſerez ſeule, & que vous lui ſacrifierez Fatime.

OSMIN.

Moi, ſacrifier Fatime ! Ma foi, *Zaïde* eſt belle ; mais Fatime ne lui cede en rien.

SALOMÉ.

Ainſi, fidele à Fatime, vous abandonnerez *Zaïde* ?

OSMIN.

Qu'appelles-tu, abandonner *Zaïde* ? Je ne veux abandonner perſonne ; il faut que je les aye toutes les deux.

SALOMÉ.

Le projet eſt beau, & digne d'un grand cœur ; mais l'exécution m'en paroît difficile ; car, je vous le répete, *Zaïde* veut bien vous épouſer, & je puis même aller chercher tout-à-l'heure le Cadi ; mais en vous épouſant, elle exigera, avant toutes choſes, que vous renonciez à Fatime ; au-lieu que Fatime ne veut vous donner la main, qu'à condition que vous obtiendrez en même-temps celle de ſa rivale.

OSMIN.

Ma chere Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

SALOMÉ.

Et comment?

OSMIN.

Comment? Comment? Quoi, n'imagines-pas-tu rien?

SALOMÉ.

Que voulez-vous que j'imagine?

OSMIN.

Je t'ai promis deux cents sequins; je t'en donnerai quatre cents.

SALOMÉ.

Quatre cents? Quel homme! & qu'il est adroit! Ne me voilà-il pas justement dans sa situation? J'étois contente de deux cents sequins; à présent, je sens que je ne le serai pas, si je n'ai les quatre cents. Voyons, cherchons donc les moyens....

OSMIN.

Je pense qu'en piquant l'amour-propre & la vanité de Zaïde....

SALOMÉ.

Oui, il sera bon d'agacer sa vanité; mais je crois qu'elle ne se rendra qu'à quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine.... Mais la voici qui vient sans doute savoir votre réponse; tandis que l'amour va vous la dicter, je cours chez le Cadi, & j'espere que certaine idée que je n'ai pas le temps de vous expliquer, pourra réussir.

SCENE X.

OSMIN, ZAIDE.

OSMIN.

HA! Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoiſſance & tout l'amour dont mon cœur eſt pénétré!...

ZAÏDE.

Salomé vous a donc déja parlé?

OSMIN.

Vous le voyez à mes tranſports; & l'eſpoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre bouche, va mettre le comble à mon raviſſement.

ZAÏDE.

Mais, Oſmin, ne ſuis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur? Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoiſſiez pas.

OSMIN.

Pous vous adorer, faut-il d'autre inſtant que celui de vous voir?

ZAÏDE.

Vous paroiſſiez ſi attaché à Fatime?

OSMIN.

Vous l'avez déja eue pour rivale; & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ſes char-

mes. Son frere est mon ami; il me fit penser à elle....

SCENE XI.

OSMIN, ZAIDE, FATIME.

ZAÏDE, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*

QUOI, Madame, vous nous écoutiez?

FATIME.

Non, Madame, j'arrive; mais sans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoissant si bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

ZAÏDE.

Oui, Madame.

FATIME.

Il vous a bientôt persuadé son amour; & vous n'avez pas perdu de temps à y répondre?

ZAÏDE.

Il est vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de temps perdu, que celui que vous avez employé à tâcher de vous l'acquérir. On est allé chercher le Cadi; il ne dépendra que de vous d'honorer notre mariage de votre présence.

FATIME.

Je compte bien y être, & que le mien se sera en même-temps.

ZAÏDE.

Le vôtre, Madame? Mais, en vérité, on ne doit point se faire un scrupule de vous enlever un amant, puisque vous en avez toujours quelqu'un de reste pour vous consoler.

FATIME.

J'espere que vous ne m'enleverez rien, Madame.

SCENE XII.

OSMIN, FATIME, ZAIDE, LE CADI, SALOMÉ.

Suite du Cadi. Femmes de Zaïde & de Fatime.

LE CADI, *tenant un bouquet à la main.*

VOILA deux fort jolies veuves! Assan étoit de bon goût! Eh bien! pour laquelle est-on venu me chercher?

ZAÏDE.

Pour moi.

FATIME.

Et pour moi.

ZAÏDE.

C'eſt moi qu'Oſmin épouſe.

FATIME.

Et moi auſſi.

ZAÏDE, *la regardant avec dédain.*

Vous?

FATIME, *du même air.*

Oui, moi. J'ai déja connu la ſupériorité de vos charmes; je veux encore m'y expoſer.

ZAÏDE.

Je n'aime pas à me compromettre ſi ſouvent. Oſmin, m'épouſez-vous?

OSMIN.

Puis-je être heureux ſans vous?

ZAÏDE.

Mais, vous n'épouſerez que moi?

OSMIN.

Belle Zaïde, vous ſavez que j'étois engagé à Fatime....

ZAÏDE.

Quoi? Oſmin, vous balancez entr'elle & moi?

SALOMÉ, *bas à Zaïde.*

Il ne balance point; mais il craint ſon frere le Gouverneur, homme puiſſant & vindicatif. Après les engagements qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre ſon parti?

ZAÏDE, *voulant ſortir.*

Eh, laiſſe-moi!

SALOMÉ, *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du Théâtre.*

Je ne vous laisserai point sortir ; ce seroit vous trahir.

ZAÏDE.

Voilà donc les fruits de ta belle entremise !

SALOMÉ.

Ma belle entremise ? Ma foi, si vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous ; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez ? Quoi ? vous voulez qu'elle puisse se vanter d'avoir eu la préférence ?

ZAÏDE.

Que je suis piquée !

SALOMÉ.

Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne serviroient qu'à votre Rivale ?

ZAÏDE.

Ah, Ciel !

SALOMÉ.

Cette aventure seroit dès ce soir l'entretien de tous les plaisants de la ville : que l'on en riroit !

ZAÏDE.

A quoi me suis-je exposée !

SALOMÉ.

Et c'est elle qui s'expose à être encore humiliée & délaissée, comme elle l'étoit par votre premier mari.

ZAÏDE.

Non, car Osmin l'aime.

SALOMÉ, *hauſſant les épaules.*

Il l'aime... Il l'aime... Ecoutez; ſi vous avez véritablement de l'inclination pour lui...

ZAÏDE.

Ah ! je ſens qu'il m'eſt plus cher encore que je ne croyois.

SALOMÉ.

Epouſez- le donc, & je vous promets que ce ſoir les Ris, les Jeux & les Amours régneront dans votre appartement; tandis que Fatime, toujours veuve, quoique remariée, n'aura dans le ſien que la compagnie de ſes femmes & de quelques vieilles parentes. Serez-vous ſatisfaite ? Sera-t-elle humiliée ?

ZAÏDE.

Tu me tromperois ?

SALOMÉ.

Je vais vous amener mon garant.

(*Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Oſmin, qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle lui dit bas.*)

Zaïde ſe rend; promettez-lui ſeulement que ce ſoir, par la préférence la plus marquée que vous puiſſiez lui donner ſur ſa Rivale, un jour de noces, elle connoîtra qu'elle eſt, & qu'elle ſera toujours la favorite.

OSMIN, *bas à Salomé.*

Mais, Fatime ?

SALOMÉ, *bas à Oſmin.*

Promettez toujours, & ne vous inquiétez pas.

(*Au Cadi, tandis qu'Osmin parle à Zaïde.*)

Eh bien ! Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

LE CADI.

Est-on d'accord ?

SALOMÉ.

Sans doute.

LE CADI, *s'avançant vers Osmin.*

J'en suis-bien aise. Heureux Osmin, recevez donc le bouquet de noces. Ma foi, plus je les considere l'une & l'autre, plus je serois embarrassé ce soir à laquelle le donner.

SALOMÉ, *à part, tandis que l'on fait certaines cérémonies, & que l'on présente à Osmin la coupe nuptiale.*

Il faut à présent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, sans trop révolter Fatime... Je pense... Non... Mais... Cette coupe... Sans doute... Oui... cette idée me rit... risquons-la... il a bu... voyons.

(*Emmenant Fatime d'un air mysterieux, à un coin du Théâtre*)

Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

FATIME.

Comment ?

SALOMÉ.

Vous allez rire.

FATIME.

Qu'as-tu fait ?

SALOMÉ.

Elle sera bien attrapée !

FATIME.

Oh ! tu m'impatientes ; explique-toi donc.

SALOMÉ, *lui montrant un petit flacon.*

Votre frere le Gouverneur, échauffé par tous les ſoins & le travail qu'exige ſon emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'eſt un remede ſouverain pour calmer les ſens & procurer le plus profond ſommeil....

FATIME.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il faut qu'en un moment, devant Zaïde, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous diſiez à Oſmin que, pour aujourd'hui, vous cédez à cette divine beauté tous les honneurs de la fête ; que vous voulez qu'il lui préſente le bouquet de noces, & qu'il aille ſouper avec elle.

FATIME, *vivement.*

Je veux qu'il ſoupe avec moi.

SALOMÉ.

Écoutez juſqu'à la fin. Vous ſavez que Zaïde ſe pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit ſouper : à peine ſeront-ils à table, à peine aura-t-elle commencé à donner carriere à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par haſard des ſaillies aſſez plaiſantes, qu'Oſmin bâillera, s'aſſoupira, dormira, & ne s'éveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui

présenter, j'ai versé trois ou quatre gouttes....

FATIME.

Eh ! de quoi te mêles tu ?

SALOMÉ.

Comment ? J'ai cru vous obliger.

FATIME.

M'obliger ? m'obliger ?

SALOMÉ.

Sans doute; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ses femmes derriere elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaissant vos charmes, vantant les siens, tâchant de les faire admirer & sentir au pauvre Osmin qui ne leur répondra qu'avec de longs bâillements....

FATIME.

Mais, Juive maudite....

SALOMÉ.

Zaïde est fiere; elle sera piquée à n'en jamais revenir; elle voudra le mépriser à son tour; ce sera une source de zizanie entre eux... Mais, prenez, prenez garde; je vois qu'elle s'approche pour nous écouter.

FATIME, *à part, & s'éloignant.*

Oh ! sa hardiesse à vouloir justifier & me faire goûter un pareil trait, me confond.

ZAÏDE, *s'approchant de Salomé.*

Il me semble qu'elle te gronde?

SALOMÉ, *à Zaïde.*

A peu près. Je viens de lui annoncer ce qu'Osmin vous a promis; elle est outrée.

ZAÏDE, *avec un transport de joie.*

En vérité ?

SALOMÉ.

En vérité. On le feroit à moins un jour de noces ; mais devineriez-vous le parti qu'a tout de suite pris son orgueil ? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Osmin, & que la préférence qu'il vous donne ce soir, ne paroisse qu'un arrangement fait à sa priere.

ZAÏDE.

Quoi ! elle le priera de... Ah ! cela est fort plaisant !

SALOMÉ.

Fort plaisant !

LE CADI, *apportant le contrat.*

Voilà le contrat ; il ne reste plus qu'à le signer.

(*Osmin & Zaïde signent.*)

SALOMÉ, *faisant avancer Fatime pour signer.*

Soyez donc gaie.

FATIME.

Scélérate !

SALOMÉ.

Allez-vous babiller ?

FATIME.

Avec tes secrets, si tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.

(*Elle signe.*)

LE CADI, *en s'en allant avec sa suite, après que les contrats sont signés.*

Acham haër la.

SCENE XIII ET DERNIERE.

OSMIN, ZAIDE, FATIME, SALOMÉ.

Femmes de Zaïde & de Fatime.

SALOMÉ, *regardant Osmin.*

VOUS êtes au comble de vos vœux ; cependant je vous vois inquiet ; vous les regardez tour-à-tour ; l'heure approche ; & vous craignez sans doute de mécontenter l'une ou l'autre ; eh bien ! je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

FATIME, *à part.*

Perfide !

SALOMÉ, *prenant le bouquet de noces que tient Osmin, & le donnant à Zaïde.*

Elle consent que, pour aujourd'hui, ce bouquet passe entre les mains de Zaïde.

FATIME, *à part.*

La méchante femme ! Mais que faire ? Contraignons-nous.

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Par cette prévenance, elle est bien-aise de vous marquer combien elle souhaite que vous soyez amies.

ZAÏDE, *d'un ton railleur.*

Eh ! qui n'aimeroit pas Madame !

SALOMÉ.

Allons, embraſſez-vous.

ZAÏDE.

De tout mon cœur.

(*Elles s'embraſſent.*)

SALOMÉ.

Embraſſez-les auſſi, Seigneur Oſmin.

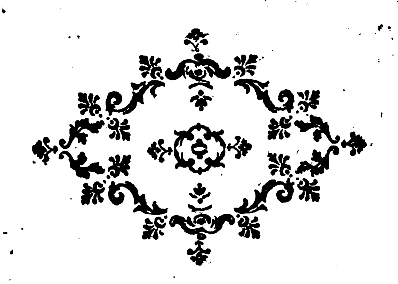
OSMIN, *en les embraſſant.*

Que je ſuis heureux!

SALOMÉ, *à Oſmin & à Zaïde.*

Allez à préſent vous mettre à table. (*Au Parterre.*) Quoi que j'aye dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas; & je vous ſouhaite à tous une auſſi bonne nuit.

FIN.



LES

PARFAITS AMANTS,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

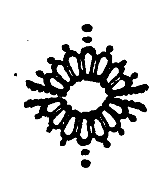
COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

AVEC QUATRE INTERMEDES;

Repréſentée, pour la premiere fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

LE hasard m'avoit conduit dans le Magasin de la Comédie Italienne ; j'y vis des décorations qui me parurent singulieres ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas vu représenter ; j'imaginai d'en faire une sur ces décorations : je traçai ce canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaisantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des danses, du chant, des machines, enfin beaucoup de spectacle. Cette Piece, quoique toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne :* c'étoit assez annoncer son genre. Elle eut le même succès, que tant d'Opéra où l'on ne court pas pour les paroles. Peut-être trouvera-t-on, dans quelques Scenes, une critique des mœurs & un comique agréable ; & qu'au dénouement, la situation entre deux Amants qui se rencontrent & se croyent morts, est neuve & assez bien rendue.



ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, pere de Florisse.*

GALANTINE, *Fée, mere de Zermès.*

FLORISSE.

ZERMÈS.

MUTALIB, *Génie, frere de Zulphin & de Galantine.*

CORALINE.

UN GNOME.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

UN BERGER.



LES PARFAITS AMANTS,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une tour, au milieu de nuages suspendus, qui s'étendent du bas en-haut, & remplissent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB, *sous la figure d'un Sauvage, gardien de Florisse; il la regarde quelque temps; elle a les yeux baissés, soupire, & paroît plongée dans une profonde rêverie.*

MUTALIB.

Quel soupir! vous m'avez promis que si je vous laissois sortir, vous m'ouvririez votre cœur?

FLORISSE.

Que veux-tu que je te dise ?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose.... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un.....

FLORISSE.

Oh! tu vas me conter une histoire!

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours?

FLORISSE.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez seulement : je vous réponds que celle-ci vous intéressera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bien fait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ses triomphes; il mit tout en usage pour l'avoir, & il l'eut; mais

mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en soucia plus, & qu'il la sacrifia à une simple mortelle. La Fée, au désespoir de se voir abandonnée, complotta, cabala avec plusieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conseil souverain des Fées, & voici l'arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin...*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'est mon pere.

MUTALIB.

Sans doute, c'est votre pere ; & c'est aussi son histoire que je vous raconte : on n'instruit pas ordinairement les enfants de fredaines de leurs parents, à moins qu'on n'en ait de fortes raisons ; vous jugerez des miennes par la suite de mon récit ; revenons à l'arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, pesant, lourd, décrépit, à l'instant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'est vous, *pressée par son amour, en fera l'aveu à son amant.*

FLORISSE.

O Ciel !

MUTALIB.

Ce n'est pas le tout : votre pere a parmi les Fées une sœur du même caractere que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuse, bravant avec intrépidité toutes les bienséances : un Génie qu'elle trompoit, la surprit avec un mortel ; il représenta que puisque les Fées avoient cru devoir se venger des

perfidies du frere, il étoit juste qu'on punît aussi celles de la sœur : il fut dit que l'arrêt leur seroit commun.

FLORISSE.

Quel arrêt, grands Dieux!

MUTALIB.

Il est sûr que pour un petit-maître & pour une coquette, qui ne sont occupés que de leurs graces, de leurs ajustements, de leur jargon & de leur maintien, il est bien terrible de penser que tout-à-coup, dans un instant, ils tomberont de cet état qui leur paroît si délicieux, si brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'est pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce château; & la Fée, sa sœur, avoit pris la même précaution à l'égard de son fils; mais ce fils s'est échappé; c'est ce jeune homme qui s'arrêta hier si long-temps à vous considérer, tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut si aimable, & à qui vous avez sans doute rêvé toute la nuit... Mais, quoi? vous voilà toute en pleurs?

FLORISSE.

Que je suis malheureuse!

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir sur le danger....

FLORISSE.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid;

Il me tiendra toujours renfermée dans ce château ; j'y mourrai....

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas. Connoiſſez-moi, Floriſſe : j'ai pris la figure du ſauvage qui vous a gardée juſqu'à préſent ; je ſuis le Génie Mutalib, frere de votre pere ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens contre mon frere & ma ſœur, vous défendre vous & votre amant.

FLORISSE, *le careſſant.*

Ah ! mon cher oncle ! mon cher oncle !..

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere, livrés à tous les égarements du cœur & de l'eſprit, condamner des enfants innocents à une éternelle priſon... Mais j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils ſont au ſervice de votre pere : il ne faut pas qu'ils voyent que je vous laiſſe ſortir. Rentrez vîte, tandis que ſous cette figure qui me déguiſe à leurs yeux, je vais tâcher de ſavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obſtacles à ſurmonter, ma chere niece ; mais j'eſpere d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

JE te dis que j'en suis sûr. .

SCAPIN.

Et moi, je dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obstines mal-à-propos.

SCAPIN.

C'est toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib & l'embrassant.*

Eh! bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embrassant aussi.*

Ton serviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton ſerviteur.

ARLEQUIN, *careſſant la mouſtache de Mutalib.*

La voilà, cette mouſtache! la belle mouſtache! eh bien! Scapin, paries-tu encore?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite; il m'a ſoutenu que ta mouſtache étoit poſtiche.

SCAPIN.

Et je le ſoutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te ſoutiens qu'elle eſt naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'eſt pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'eſt pas? Quel entêté? Oh! cela me met dans une colere.... Tiens, regarde donc.

(*Il tire de toute ſa force, & traîne Mutalib par la mouſtache.*)

MUTALIB.

Ah! ah! ah! coquin! coquin!

ARLEQIN, *à Scapin.*

Diſputeras-tu encore?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi! tu n'as pas perdu?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant sa massue.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien! le pari est nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre! laisse-le tirer, ne fût-ce que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauds, si je laisse tomber ma massue...

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu sais que j'aurois gagné; tu me fais perdre cette argent-là, comme si tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faisant revenir.*

Où vas-tu donc?

MUTALIB.

A mon poste.

ARLEQUIN.

A ton poste, vilain Suisse? Demeure; nous avons à te parler. Le Génie notre maître a

sû qu'un jeune homme rôda hier long-temps autour du château.

MUTALIB.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoye te dire de veiller plus exactement que jamais sur Mademoiselle Florisse.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir ; j'assommerai ce jeune homme, s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal ! ne sais-tu pas que par l'arrêt prononcé contre notre Maître, il ne lui est pas permis d'employer la force, ni les secrets de son art, contre ceux qui tâcheront de se faire aimer de sa fille ?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenser magnifiquement, Scapin & moi, si nous pouvons, par quelque ruse, éloigner ce jeune homme... Scapin ?

SCAPIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiselle

Floriſſe; je me préſenterai comme ſi j'étois elle...

SCAPIN.

La peſte de l'animal ! Voyez, voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille !

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme...

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de ſoin une guenon comme toi.

ARLEQUIN

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*Montrant Mutalib.*) Il eſt bien butor, bien lourd, bien épais ; cependant je ſuis ſûr qu'il devine....

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes ; je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien ! animaux que vous êtes, écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme, que mon pere, par la puiſſance de ſon art, m'a ainſi enlaidie ; quand je dis enlaidie, c'eſt-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la fineſſe & de l'éclat de mon teint. (*prenant un ton de mignardiſe.*) Car enfin, après tout, ſans trop ſe flatter, ſous quelque déguiſement que l'on ſoit, on ne ſera jamais à faire peur ; & j'ai connu à Scapin vingt maîtreſſes avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaiſon pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque ſon bon goût.

SCAPIN.

Quoi? tu dis que tu m'as connu des maîtreſſes?

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardiſe.*

Oui, Mons Scapin, Mons Scapin, nulle comparaiſon; briſons, briſons là-deſſus. Si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenſer... J'apperçois quelqu'un; ſeroit-ce ce jeune homme?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il eſt bien fait; & le cœur d'une récluſe eſt toujours prompt a s'enflammer. Mademoiſelle Floriſſe l'a-t-elle vu?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se ſont-ils parlé?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN.

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiſer.



SCENE III.

MUTALIB, *au bout du Théâtre.* ZERMÈS, *au fond, considérant le Château.*

MUTALIB.

Il regarde s'il ne verra point paroître sa maîtresse. Ces pauvres amants sont menacés de grands malheurs. Je les protégerai de tout mon pouvoir. Mon cher neveu, tu auras besoin de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art; excitons des prestiges; faisons naître des monstres; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERMÈS, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce château?

MUTALIB, *fiérement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMÈS, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui, & le château, & levant sa massue.*

Ose en approcher.

ZERMÈS.

Ah! tu me menaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoît. Un énorme Géant se pré-*

ſente; Zermès combat ce Géant qui s'abyme, & eſt remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les ſourcils blancs. Cette figure s'abyme encore; il ſort une groſſe gerbe de feu; enſuite, de la fenêtre, s'allonge & ſe replie un grand ſerpent qui ſe change tout-à-coup en un oiſeau monſtrueux; Zermès frappe cet oiſeau; il s'envole, en jettant un cri lugubre; la porte du château s'ouvre; Arlequin & Scapin paroiſſent, déguiſés en femmes.)

SCENE IV.

ZERMÈS, ARLEQUIN & SCAPIN, *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant ſur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant: arrêtons-nous, ma Bonne:
Je ne me ſoutiens plus: ma force m'abandonne.

ZERMÈS.

Meſdames, vous ſortez de ce château; je vous prie de contenter ma curioſité, au ſujet d'une jeune perſonne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas !

ZERMÈS.

Lui feroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune perfonne, dont la vue parut vous intéreffer, & à qui vous n'avez inf-piré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah ! ma Bonne, ménage ma pudeur ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le temps d'obferver les bienféances.... Seigneur, la voilà.

ZERMÈS.

La voilà ? ce monftre !...

ARLEQUIN.

Ah ! je me meurs ! je me meurs !

SCAPIN.

Ma petite, ma chere petite....

ARLEQUIN.

Je fuis un monftre à fes yeux !

SCAPIN, *à Zermès.*

En vérité, Seigneur, cela n'eft pas bien.

ZERMÈS.

Quoi ? tu voudrois me perfuader....

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'eft que trop vrai. C'eft elle, & vous voyez en moi fa fidelle nourrice

ZERMÈS.

Seroit-il possible ! Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*A Arlequin.*) Quoi vous seriez cette personne adorable.....

ARLEQUIN.

Ah ! laissez-moi, laissez-moi.

ZERMÈS.

Arrêtez....

ARLEQUIN.

Je suis, dites-vous, un monstre....

ZERMÈS.

De grace....

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes si changée ; il est excusable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'est pas.

ZERMÈS.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci. Daignez m'éclaircir ce mystere ; & comptez que je suis prêt à sacrifier mille fois ma vie pour vous servir & vous venger.

ARLEQUIN, *soupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on est foible quand on aime ; Seigneur, si vos yeux ont pu me méconnoître, votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper. Apprenez mes malheurs : à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce château, sous la garde d'un vilain sauvage ; j'y ai passé mes plus ten-

dres années, sans sentir ma captivité ; ma Bonne, qui conte fort joliment, me faisoit de petites histoires ; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'esprit des jeunes personnes de qualité ; j'y avois des perroquets, des pantins, des singes, des petits chiens ; je faisois des nœuds. Mais enfin, l'âge amene les idées : je commençai à me regarder plus souvent à mon miroir ; je sentis, avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je sentis croître en moi un certain trouble, des desirs confus. Ma Bonne, qui est la modestie même, demeuroit quelquefois toute interdite des questions que je lui faisois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus. Je lui demandai si souvent quand nous sortirions de cette prison, qu'enfin elle m'apprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à l'instant que je prononcerois pour la premiere fois cet aveu toujours si embarrassant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coûtent tant à prononcer à une fille bien née, mais.... qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hasard conduisit vos pas au pied de ce château ; vous vous y arrêtâtes ; je ne me lassois point de vous regarder.

Epargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Je sens que la rougeur me couvre le visage.

ZERMÈS.

Ah! de grace, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon pere qui nous examinoit sans doute, démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur; & soit pour me punir, soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMÈS.

Le barbare! Un pere peut-il être assez inhumain!... charmante personne!...

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus : je suis moins vaine que tendre; mais quand je pense que je vais perdre aussi votre cœur; car... vous ne m'aimerez pas faite comme je suis?

SCAPIN.

Eh! pourquoi non, Madame? Monsieur paroît un galant homme; il voit que vous souffrez à cause de lui; cela doit l'attacher encore plus à vous. D'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMÈS, *à Scapin.*

Ah! dites-les moi promptement....

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chere, non, ne les dites pas.

ZERMÈS.

Quoi? Madame, douteriez-vous de mon courage? ou voulez-vous me laisser croire que vous réservez à un amant plus chéri,

la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes?

ARLEQUIN.

Ah! ne me faites pas cette injustice! Mais, je vous avoue que, quand je pense aux moyens qu'il faudroit que vous employassiez pour me désenchanter, le cœur me saigne.

SCAPIN.

Et à moi aussi; mais enfin, il n'en mourra pas. Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez; & là, pendant huit jours... vous voyez que le terme n'est pas long?...

ZERMÈS.

Eh bien, pendant huit jours?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptés. J'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même; mais, comme il faudra que vous soyez tout nud, la pudeur ne me permet pas....

FLORISSE, *qui s'est mise à la fenêtre.*

Scélérats! coquins! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se sont ainsi déguisés pour vous tromper.

ZERMÈS, *leur appliquant plusieurs coups de la ceinture avant qu'ils puissent se sauver.*

Ah! marauds!

ARLEQUIN.

Seigneur! Seigneur! prenez garde; je suis la vraie Florisse; celle qui est à la fenêtre, n'est qu'un fantôme.

ZERMÈS, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice?

SCAPIN.

Ah! ah! ah!

ZERMÈS, *les ayant poursuivis jusques dans la coulisse, revient sur le Théâtre.*

Les coquins! comme ils me jouoient! Voyons s'il se présentera encore quelque obstacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château.

Il s'avance pour entrer; la porte se hausse, se baisse, se met à droite, & à gauche; il s'accroche au balcon & entre.

SCENE V.

MUTALIB, *toujours sous la figure d'un Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE suis fort content & de l'intrépidité que mon neveu a montrée contre ces monstres que je n'avois produits que pour éprouver son courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci. On voit, à leurs gri-

maces & à leurs contorſions, que les épaules leur font mal. (*A Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau-ſexe?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabout? Morbleu! tu mériterois que nous te rendiſſions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiſelle Floriſſe de ſe mettre à la fenêtre? Tout alloit bien juſques-là. Tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le ſers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprends que je n'ai point de maître; que je ne ſers que la juſtice & l'équité, & que je ſuis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur... pardonnez... l'ignorance... qui nous faiſoit ignorer... que vous étiez... ſous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, ſi j'avois ſu que c'étoit vous, je n'aurois pas été aſſez impertinent pour vous tirer la mouſtache.

MUTALIB.

Je ne ſuis fâché que de vous voir tâcher de ſeconder l'injuſtice d'un pere & d'une mere aſſez barbares, pour avoir voulu tenir toujours leurs enfants dans une étroite priſon.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne sont pas bons, il faut bien que les valets soient méchants.

MUTALIB.

Et si vous aviez un bon Maître, qui vous mettroit un jour à votre aise, seriez-vous honnêtes gens?

ARLEQUIN.

Oh! oui : je crois que je serois honnête homme, si j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien! je vous promets de vous récompenser au-delà de vos espérances; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur; aussi-bien votre frere, malgré toutes ses belles promesses, n'a jamais rien fait pour nous; au-lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous serez contents, si je le suis de vous... Mais ces nuages commencent à se dissiper... Ces murs s'ébranlent...

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'est-ce que cela annonce?

MUTALIB.

Cette tour s'écroulera; les différentes personnes que mon frere y tient enchantées, re-

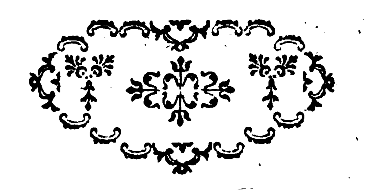
prendront leur figure naturelle, à l'inſtant que ma niece avouera à ſon Amant qu'il eſt aimé. Apparemment que la pudeur & la crainte diſputent encore dans ſon cœur le terrein à l'amour.

ARLEQUIN.

Oh! l'Amour ne tardera pas à l'emporter... Voyez, voyez... Ma foi, la pudeur ne bat plus que d'une aîle.... La tour s'en va au diable... L'y voilà.

Les nuages achevent de ſe diſſiper; la tour s'écroule; on voit Zermès aux genoux de Floriſſe, lui baiſant la main; les différentes perſonnes qui étoient enchantées dans les jardins de ce château, s'aſſemblent & forment des danſes.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre repréſente des jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *ſous ſa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien? avez-vous vu votre frere & votre ſœur?

MUTALIB.

Inviſible à leurs yeux, j'ai eu le plaiſir de les contempler tout à mon aiſe.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien changés? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépits?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié?

MUTALIB.

Tiens, j'ai le cœur bon; & ſi ma ſœur avoit été ſimplement de ces femmes galantes, dont l'ame tendre a beſoin d'être toujours occupée, je la plaindrois : mais une coquette,

foible ſans être ſenſible ; toujours en intrigue, ſans avoir peut-être jamais aimé ; fourbe, fauſſe, envieuſe, déchirant ſes amis, dénigrant ſes amants, dans le temps même qu'ils l'avoient ; étalant par-tout un maintien indécent ; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ſes paroles pour ſe donner des airs de mignardiſe & de nonchalance : ah, fi ! fi ! je n'en ai pas plus de pitié que de ſon frere, qui a été le beau modele ſur lequel ſe ſont formés tous ces petits fats, dont on eſt & dont on ſera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'eſt une importune & maudite race !

MUTALIB.

Lorſqu'il entra dans le monde, ſentant la néceſſité de plaire aux femmes pour ſe mettre à la mode, il déguiſa d'abord ſon caractère impérieux ; il parut doux, poli : cinq ou ſix Fées qui commençoient à être ſur le retour, poſtulerent ſon éducation. A peine deux ou trois aventures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne ſe contraignit plus. Toute l'impertinence de ſon caractere ſe développa ; marchant dédaigneuſement, ſe pavanant, compoſant ſes graces, affectant l'air malin, le ton ricaneur, parlant toujours, n'écoutant jamais, décidant ſans ceſſe : croirois-tu que ſon audacieuſe fatuité en impoſa, lui réuſſit ? Ses travers & ſes ridicules furent regardés comme des grâces & des agréments ; ſon jar-

gon entortillé passa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce héros charmant. Hautain, insolent, sans égards, sans ménagement pour les femmes, il en étoit couru; il étoit né, disoit-il, pour les subjuguer; mais, ma foi, il n'en subjuguera plus. Il ne tardera pas sans doute à venir dans ces lieux pour se venger de sa fille...

ARLEQUIN.

De sa fille? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle?

MUTALIB.

Il est sûr que par l'arrêt prononcé contre mon frere & ma sœur, il ne leur est pas permis d'user de violence pour séparer leurs enfants; mais la malignité a tant de ressources! Elle inspire tant de ruses, de stratagêmes! J'ai conseillé à mon neveu de se tenir caché pendant le reste du jour; j'ai aussi quelques avis à donner à ma niece : tandis que je vais lui parler, attends-moi ici; examine bien tout ce qui se passera.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Génie est bon homme; mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination

contre son frere & sa sœur; cependant toujours de façon à ne me pas exposer. Si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le sont pas.... Mais que vois-je?.. Seroit-il possible?..

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est toi? Eh! d'où viens-tu, ma chere enfant?

CORALINE.

J'étois au nombre des personnes que le Génie tenoit enchantées dans ces jardins. Il y a quelque temps qu'il vint voir sa fille; je lui reprochai la prison où il la tenoit renfermée; il se fâcha contre moi...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée! La chere Coraline, disois-je! du moins si j'en avois auparavant fait ma femme! Hélas, peut-être est-elle morte fille!

CORALINE.

Qu'appelles-tu, peut-être?

SCENE

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN *au fond du Théâtre.*

Arlequin, *voulant la caresser.*

Mais, n'est-ce point ton ombre?

Coraline.

Finis.

Arlequin, *continuant de la caresser.*

Ma chere enfant, laisse-moi m'assurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un soufflet.*) Oh! parbleu, tu es bien vivante. Dis-moi si je me trompe; je m'imagine qu'être enchantée, c'est comme si l'on dormoit: faisois-tu de jolis songes?

Coraline.

Je ne pensois à rien.

Arlequin.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles: Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épousois?

Coraline.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin, à qui je suis promise.

Arlequin.

En vérité, une personne qui a eu l'hon-

neur d'être enchantée comme une Princeſſe, peut-elle encore penſer à un Scapin?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelles-tu, un Scapin?

ARLEQUIN.

Ah! te voilà, mon ami?

SCAPIN.

Un Scapin?

ARLEQUIN.

Sans doute, un Scapin, un Scapin? N'es-tu pas un Scapin? Si tu ne l'étois pas, qui diable voudroit l'être?

SCAPIN.

Ecoute; j'ai retrouvé Coraline...

ARLEQUIN.

Et moi auſſi, comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle enſemble.

ARLEQUIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Qu'appellez-vous donc, de querelle enſemble, Mons Scapin, Mons Scapin?

SCAPIN.

Elle eſt preſque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le feroit tout-à-fait?

SCAPIN.

Tu ſais que je ne ſuis pas patient?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline...

ARLEQUIN.

Eh bien?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton...

ARLEQUIN.

Un bâton? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups...

ARLEQUIN, *toujours fiérement.*

Toi?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *se radouciſſant.*

Eh bien, tant mieux; je les recevrai; enſuite j'irai retrouver Coraline: charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de bâton; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis ceſſer de vous aimer; voilà le bâton, frappez vous-même. Caroline eſt bonne, pitoyable, compatiſſante; le bâton lui tombera des mains; elle me regardera, elle ſoupirera....

SCAPIN, *avec rage.*

Ah! le coquin!

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monſieur Scapin; c'eſt ainſi qu'on penſe quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÈS.

ZERMÈS.

MON cher Arlequin! mon cher Scapin! mon oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous; je voudrois lui parler; où est-il?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici; il ne tardera pas à revenir; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERMÈS.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMÈS.

Je ne puis vivre sans voir ma chere Florisse! Coraline, où est-elle?

ARLEQUIN.

En vérité, Monsieur, par votre amoureuse impatience, vous vous exposez à vous perdre, à la perdre elle-même, & à nous perdre tous.

SCENE VI.

ZERMÈS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils!

ARLEQUIN, *à Zermès.*

Si votre mere venoit, si elle vous trouvoit, irritée comme elle l'est, vous passeriez, je crois, fort mal votre temps.

ZERMÈS.

Eh! pourquoi est-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes, une marâtre?..

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce fils respectueux!

SCAPIN, *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre. Devenue laide & hideuse, elle se tiendra cachée, & n'osera se montrer.

LA FÉE, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuse?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur; Arlequin reste un moment tout tremblant, & s'échappe ensuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame... Excusez... C'est qu'on m'a-

voit dit... Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute aussi jeune, toute aussi fraîche, toute aussi belle...

Il veut s'enfuir; elle le poursuit jusqu'à l'entrée de la coulisse, & le frappe de sa baguette; il paroît en buste sur un piédestal. Elle poursuit aussi son fils, & revient ensuite sur le Théâtre.

SCENE VII.

LA FÉE, *seule.*

CE n'est qu'un commencement de vengeance; ce n'est qu'un foible essai des fureurs dont mon ame est agitée. Malheureuse! quel changement affreux! En quel état me vois-je réduite!... J'attends Zulphin; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux, pour consulter ensemble s'il n'y a point de remede à nos maux... Peut-être est-il dans ce bois? Voyons: les endroits les plus solitaires & les plus sombres ne sauroient désormais l'être assez pour nous deux!

Elle sort.



SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN, *en buste, au bord de la coulisse.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne Mégere! Mais aussi quelle imprudence à son fils de se montrer! Son impatient amour l'a emporté sur mes conseils; il a voulu revoir sa maîtresse...

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN, *en buste au bord de la coulisse.*

ARLEQUIN, *arrivant en faisant de grands éclats de rire.*

HA! ah! ah!

MUTALIB.

Je crois que tu ris?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sais-tu ce qui est arrivé à mon neveu?

ARLEQUIN.

Comment, si je le sais? C'est ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux! tu mériterois...

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre, je n'étois qu'à dix pas, lorsque sa mere l'a poursuivi, & le touchant de sa baguette, l'a métamorphosé; c'est à présent le plus beau matou!... Mais en perdant sa figure, il n'a pas perdu son amour; il a couru tout de suite dans le jardin où Mademoiselle Florisse se promenoit; il s'est placé devant elle : elle a toujours aimé les chats; & il la regardoit si tendrement, qu'elle s'est baissée pour le flatter de la main. Il a haussé le dos avec un miaulis si doux, si tendre, si délicat, qu'elle l'a pris sur ses genoux avec une espece de transport. Il a le corps noir, le tour du cou & le petit bout de la queue blancs, de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, la bouche petite, agréable & façonnée. Vous pouvez vous vanter d'avoir, dans ce neveu-là, une des plus jolies bêtes qu'on puisse voir.

MUTALIB.

As-tu dit à ma niece que c'étoit son amant?

ARLEQUIN.

Non : j'ai pensé que si elle le savoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agréments, dont le pauvre minet sera bien-aise de pro-

ſter, juſqu'à ce que vous lui rendiez ſa figure.

MUTALIB.

Cela n'eſt pas en mon pouvoir; mais je ſuis ſûr que ma ſœur ne tardera pas à la lui rendre; elle s'eſt laiſſée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'uſer de violence contre ſon fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la couliſſe.*

Que diable!.. Me trompé-je?.. Non, ma foi.... C'eſt la tête de Scapin!

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma ſœur.

ARLEQUIN.

Comment! le voilà en buſte comme un Empereur Romain! Cette métamorphoſe eſt trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin, & la fait aller comme celle d'une pagode.*

Je ne puis pas rompre entiérement l'enchantement de ce pauvre garçon; mais je puis du moins lui rendre l'uſage du ſentiment & de la parole.

Il le touche de ſa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorſions, & s'avançant ſur le Théâtre.*

Ah! Seigneur Mutalib! ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'eſt impoſſible à préſent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi! je reſterai comme je ſuis?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu! ſauf le reſpect que je vous dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valoit mieux le laiſſer tout-à-fait ſtatue, & ne lui pas rendre le ſentiment. S'il a faim à préſent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & ſe nourrir?

MUTALIB.

Pour manger & ſe nourrir? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi; mais dans le fond tu as raiſon. (*Il tire un petit bâton de ſa poche.*) Prends ce petit bâton de ſympathie; toutes les fois qu'en buvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en diſant: *Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi*, ce ſera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaiſera ſa faim, ſa ſoif? Il aura le même plaiſir?

MUTALIB.

Oui, & ſi tu en doutes, tu peux l'éprouver. (*Mutalib frappe du pied & fait ſortir de deſſous le Théâtre un panier où il y*

a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des serviettes, &c.) Je vais dans ce bois observer jusqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma sœur. Ils s'y sont donné rendez-vous pour consulter ensemble s'il n'y auroit point quelque remede à leur malheureuse situation.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE suis bien à plaindre, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Mais, non, puisqu'avec ce petit bâton de sympathie, je puis pourvoir à tous tes besoins. Voyons; as-tu appétit?

SCAPIN.

Tu sais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon! (*Il lui attache une serviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau, & mange.*) C'est pour Scapin que je mange... Trouves-tu cela bon?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui essuyant la bouche avec la serviette.*

Cela est fort singulier! fort singulier! J'aurois cru l'avoir mangé. (*Il verse du vin dans un verre.*) C'est pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Et ce vin? qu'en dis-tu?

SCAPIN.

Excellent! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers. (*Il verse & boit.*) Tu vois que je suis poli; je t'ai servi le premier; mais Mons Scapin, vous souvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton...

SCAPIN.

Oh! ne parlons point de cela, mon ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre estomac est à présent à ma discrétion. Insulter de la sorte un homme comme moi! cela mérite punition; & je vous condamne au pain & à l'eau pendans huit jours.

SCAPIN.

Quoi? Arlequin, tu serois capable...

ARLEQUIN, *verse de l'eau dans un grand verre, & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Cette eau est elle fraîche?.. Et

ce pain trempé? Tu es naturellement ivrogne, gourmand; un peu de diete ne te fera point de mal. A présent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'assied à terre, boit & mange avec un grand appétit.

SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse avec cette cruauté, à l'égard d'un ancien ami! Si j'étois à ta place, & que tu fusses à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi; je ne boirois que pour t'enivrer: tu devrois mourir de honte!

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié; bois un coup à ma santé. C'est pour Scapin que je bois.

Il verse du vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé, mon ami.

ARLEQUIN.

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH! mon cher Scapin, qu'est-ce que Mutalib vient de m'apprendre! seroit-il possible! hélas, il n'est que trop vrai!

SCAPIN.

Tu vois, ma chere Coraline; je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin! mon cher mari!

SCAPIN.

Epargne-toi ces caresses, ma chere enfant; c'est comme si tu embrassois un marbre.

ARLEQUIN, *à Coraline.*

Cela est vrai, & c'est à moi à présent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il s'en ressente; je bois & je mange pour lui. Ne t'afflige point; tu n'y perdras pas; je veux aussi dès ce soir t'épouser pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je suis ton serviteur.

ARLEQUIN.

C'est moi qui suis le tien; je l'épouserai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'est pour Scapin, c'est pour Scapin que je vous baise.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Tu auras bien du plaisir, je t'en réponds.

SCAPIN.

Tu es trop serviable. Coraline, viens de mon côté; éloigne-toi de lui; ne souffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh! tu le prends sur ce ton-là? Eh bien! cela suffit: je ne suis pas obligé de me don-

ner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'assure que tu feras diete.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuser de ma triste situation ?..

ARLEQUIN.

C'est toi qui abuses de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion....

ARLEQUIN.

Et toi, fais diete ; nous verrons comment ton pauvre estomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare !..

ARLEQUIN.

Est-il possible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton estomac !

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH ! malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vîte. Mon frere & ma sœur esperent qu'en évoquant les Puissances infernales, ils trouveront quelque remede à leur situation ; ils

vont venir ici; ils ont choisi cet endroit pour y faire leurs sortileges & leurs exécrables conjurations.

On voit plusieurs éclairs, suivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je suis mort !

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline, aide-moi, & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

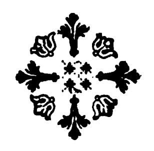
Les vents grondent; on entend des mugissements & des secousses souterreines; le Théâtre s'obscurcit entiérement & devient une caverne; deux globes de feu se précipitant du ceintre avec la plus grande vitesse, traversent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les coulisses opposées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en sortent, s'avancent tristement, & font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd, dont les mouvements deviennent peu-à-peu plus pressés. Tout-à-coup cette musi-

que s'interrompt, & ne forme plus, que de moment à autre, quelques accents lugubres & plaintifs. Différents Spectres paroissent & disparoissent à la lueur des éclairs; l'Orchestre recommence son accompagnement avec des mouvements plus vifs. Quatre démons sortent de dessous le Théâtre, & forment une danse; on entend encore le tonnerre; une vapeur épaisse s'éleve; & lorsqu'elle se dissipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles:*

Vous m'évoquez en vain du séjour ténébreux :
Rien ne sauroit changer votre arrêt rigoureux.

Elle s'abyme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur désespoir par leurs gestes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB; ARLEQUIN, *descen-cendant d'un nuage.*

ARLEQUIN.

Nous sommes venus bon train; combien avons-nous fait de chemin, à-peu-près?

MUTALIB.

Deux cents lieues.

ARLEQUIN.

Deux cents lieues! Il n'y a pas un quart-d'heure que nous sommes partis! Je me plairois beaucoup à voyager de la sorte; on n'est ni écorché, ni cahoté, ni obligé de rosser les postillons. Allons, dites-moi donc à présent ce que nous venons faire ici?

MUTALIB.

Je viens y consulter un Oracle fameux, & en même-temps m'opposer aux mauvais desseins de mon frere & de ma sœur. J'ai dit à Scapin d'observer au coin de ce bois : toi, reste ici, tandis....

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, si votre sœur vient de l'autre & me rencontre? Elle a bien voulu rendre à Scapin sa figure; mais elle lui a dit que si à l'avenir elle soupçonnoit que nous fussions lui & moi dans les intérêts de son fils, elle nous puniroit de façon, que nous nous en souviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prends cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruisseau, un animal, un homme, une femme, en un mot ce que bon te semblera. D'ailleurs, je ne serai pas long-temps à revenir.

Il sort.

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

QUE de filles qui, sans avoir cette bague, paroissent ce qu'elles ne sont plus depuis long-temps! Que de coquins qui, sans l'avoir au doigt, paroissent d'honnêtes gens!



SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER, *chante derriere le Théâtre.*

EN vain ma mere févere,
Veille fur ma Bergere....

ARLEQUIN.
J'entends chanter... Ah! c'eft un Berger.

LE BERGER, *arrivant fur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*
Il attend fa maîtreffe. Eprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'eft-ce que je veux paroître à fes yeux?... Un arbre?... Oui, un arbre; mais où le planterai-je?... Ici.
Il fe met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER, *continue de chanter.*

Efpoir délicieux,
De pofféder l'objet que j'aime,
Tu me fais, dans l'attente même,
Goûter mille moments heureux.

Enfin, ma chere Zerbinette, après tant de foins, de peines & de foupirs, j'obtiendrai la

récompenſe due à mon amour!... Aſſeyons-nous ſous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir. (*S'aſſeyant aux pieds d'Arlequin.*) J'irai au-devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait ſombre: quelquefois le trop grand jour effraye les amours... (*Arlequin ſe baiſſe & lui ſouffle aux oreilles.*) Il fait bien du vent dans cet endroit.. (*Il veut s'adoſſer; Arlequin ſe met à droite, à gauche, enſuite ſe recule de deux pas, en ſorte qu'il tombe à la renverſe; il ſe releve en regardant Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.*) Qu'eſt-ce donc? Il ſemble que cet arbre recule... En attendant ma chere Zerbinette, amuſons-nous à y graver ſon nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant ſon couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà? il graveroit ſur ma phyſionomie comme ſur une écorce? Allons, ma bague, changeons de figure. Sa maîtreſſe eſt Bergere; elle doit avoir des moutons. Paroiſſons le mouton favori de la belle.

Il va au fond du Théâtre, ſe met à quatre pattes, & commence à bêler.

LE BERGER.

Ah! je vois le mouton chéri de Zerbinette; tâchons de l'attraper. (*Arlequin, après bien des lazzis, ſe laiſſe prendre & ſe couche à terre; le Berger ſe couche à côté de lui & le careſſe.*) Petit mouton, tu appar-

tiens à la plus aimable Bergere du canton; elle badine avec toi; elle te caresse sans cesse; elle te donne mille baisers : si tu pouvois en sentir le prix, que tu serois heureux! (*Arlequin s'échappe, sort du Théâtre en bêlant, & le Berger le suit.*) Quoi? tu veux t'enfuir? Oh! je te rattraperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *seul.*

LA Fée m'a pardonné, & ma rendu ma figure : mais elle m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague je me suis rendu invisible. Le Berger est bien embarrassé à me chercher dans le fond du bois; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté.... Mais voilà Scapin; divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en bêlant; Scapin regarde d'un côté; il se met de l'autre, & aboye comme un gros chien; Scapin se retourne; il change de place & contrefait le chat; il se place derriere lui &

contrefait le chant du coq, du coucou, & ensuite le braiement de l'âne.

En voilà assez; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter?

SCAPIN.

Je suis entouré de bêtes, qui disparoissent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'aussi grosses que toi; que crains-tu?

SCAPIN.

Morbleu! mon ami, je tremble à chaque pas; il me semble à tout moment voir la Fée changer ma figure. Où est le Seigneur Mutalib?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir; c'est ici qu'il doit consulter sur le sort de son neveu & de sa niece, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Destin.

SCAPIN.

Qu'est-ce que ce livre du Destin?

ARLEQUIN.

C'est un fort bon livre, fort curieux, où sont inscrits les noms de tous les hommes, & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes?

ARLEQUIN.

Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom ſoit ſur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; les faquins, comme les honnêtes gens, tous y ſont... Scapin né tel jour... marié tel jour... cocu à telle heure ... fera mille fripponneries.... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens ; cela n'y eſt pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point ; cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraud !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures ; à la fin...

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

Qu'est ce donc ? Quoi ? je ne puis pas vous laiſſer un moment enſemble, que vous ne vous querelliez ?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je faſſe avec un animal qui m'interroge, à qui je réponds les choſes

choſes les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je ſerai cocu, pendu...

MUTALIB.

Finiſſons. Je ne m'étois pas trompé; mon frere a fait tranſporter ſa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle? Le pauvre animal s'ennuyeroit bien, s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'eſt plus queſtion de cette métamorphoſe de mon neveu; ma ſœur lui a rendu ſa figure. Quelle marâtre! quel pere dénaturé! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre. Prieres, raiſons, menaces, j'ai tout employé; je n'ai pu les fléchir; je n'ai pu obtenir qu'ils détruiſiſſent ce qu'ils ont imaginé pour ſe venger de leurs enfants.

ARLEQUIN.

Eh! qu'ont-ils imaginé?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaiſants; ils lui ont donné la figure de Zermès. La reſſemblance eſt ſi parfaite, que je n'ai jamais pu diſtinguer lequel eſt le véritable. J'ai cru qu'en les faiſant parler, je les reconnoîtrois aiſément; mais

l'enchantement est fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'usage de la parole. Ce n'est que par leurs gestes, leurs empressements, leurs regards & leurs soupirs, qu'ils peuvent exprimer leur amour à Florisse : je viens de les laisser à ses genoux. Juge de la cruelle situation de ma niece.

ARLEQUIN.

Point si cruelle! si j'avois une maîtresse que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal, que de m'en donner encore une autre qui lui ressembleroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent!...

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, tandis que son pere la tenoit enfermée dans un château, elle se désespéroit de n'avoir point d'amant; à présent il l'amene ici pour lui en donner deux; & elle se plaindroit encore? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne sait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choisir, dans le jour, un des deux pour époux.

ARLEQUIN.

Oh! cela est différent; diantre! si elle alloit se tromper au choix, & qu'elle se trouvât demain, en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela seroit fort désagréable!

On entend le chant d'un, de deux, & ensuite de trois oiseaux.

MUTALIB.

C'eſt ici que le fameux Oracle des oiſeaux rend ſes réponſes; je veux le conſulter. Divin interprete des deſtinées, je protege deux tendres amants; leurs parents les perſécutent; daigne m'éclaircir ſur le ſort que le Ciel réſerve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amants, dont le ſort t'inquiete,
Doivent ſe donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidele amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie;
C'eſt-là qu'à ſon Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau! quel oracle, grands Dieux!

ARLEQUIN.

Il eſt des plus triſtes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponſe au ſtratagême indigne dont mon frere & ma ſœur ſe ſervent pour tourmenter leur enfants, je ne prévois que trop que ma niece, croyant choiſir ſon amant, choiſira ſon rival; qu'au déſeſpoir de s'être trompée, elle ſe donnera la mort; que Zermès ne voudra pas lui ſurvivre, & que voilà la preuve qu'ils doivent ſe donner du tendre & fidele amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponſes des Oracles, des Bohé-

miens, des Devins, du Diable, il y avoit ſouvent un ſens caché qui ne frappe pas d'abord. A votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux amants eſt le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, eſt fait de façon que cela ne me paroît pas poſſible. Cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore conſulter une Fée de mes amies, & dont les conſeils m'ont été utiles en d'autres occaſions... J'apperçois ma niece; reſte auprès d'elle; & ſi elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermès & au Gnome.*

QUOI! vous vous obſtinez à me ſuivre? Ah! laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ARLEQUIN, *les examinant tour-à-tour.*

Que diable!.. En effet... plus je les conſidere... rien n'eſt plus reſſemblant.

FLORISSE.

Avoir mon amant devant mes yeux, & dou-

ter toujours si c'est lui ! Le trouver à chaque moment, & craindre sans cesse de me tromper ! Quel tourment !

ARLEQUIN, *tirant Florisse & Coraline à part.*

Mademoiselle, écoutez, écoutez-moi. N'est-il pas certain qu'un véritable amant, lorsqu'il reçoit la moindre faveur de sa maîtresse, doit ressentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'est que légérement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion se peint dans les yeux ?

FLORISSE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Eh bien ! au-lieu de vous affliger & de leur dire de vous laisser, il faut prendre un air gracieux, les accueillir....

FLORISSE.

Mais songe donc qu'il y en a un des deux à qui je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoissez pas : pour le connoître, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également ; risquer même des caresses, de petites faveurs ; examiner en même-temps leurs regards. Il n'est pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus ému, le plus saisi, le plus pénétré, ne soit votre véritable amant.

CORALINE.

Mademoiſelle, je crois qu'il a raiſon.

ARLEQUIN.

Comment, ſi j'ai raiſon? Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous-là; prenez une attitude tendre, nonchalante. (*Il va chercher les deux amants, & leur fait ſigne de ſe mettre aux genoux de Floriſſe.*) Examinez bien s'ils ſe jettent à vos genoux avec le même empreſſement, le même tranſport.... Regardez-les à préſent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez... Fort bien... Laiſſez-leur prendre à chacun une main... Vous paroiſſent-ils la baiſer avec la même ardeur?

FLORISSE.

Hélas, oui!

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre?

FLORISSE.

Hélas, non!

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non! Que diable! je ne ſais plus que vous dire.



SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux amants.*

J'AI à parler en particulier à ma niece; éloignez-vous; *(à Scapin & Arlequin.)* & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB.

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux amants.*

Son ton est bien rébarbatif! Il y a quelque mauvaise nouvelle.

MUTALIB.

Coraline tu peux rester. Ma chere Florisse, vous êtes encore bien plus à plaindre que je ne croyois. Votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un époux entre ces deux rivaux; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit...

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi?..

MUTALIB.

Votre amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous... Hélas... & il n'y reparoîtra jamais!

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois... Des soupirs... une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon sang se glace!

MUTALIB.

J'ai approché... j'ai vu l'infortuné Zermès baigné dans son sang...

FLORISSE.

Mon amant!..

MUTALIB.

Le désespoir de vous voir perdue pour lui, & bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter sur ses jours.

FLORISSE.

Il est mort!.. Dieux cruels!.. pere barbare!.. il est mort!..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé sa malheureuse destinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & se frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame! ah, Seigneur!

MUTALIB.

Ne crains rien : le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats. Je la rappellerai aisément à la vie, lorsqu'il en sera temps. La douleur que je viens de lui marquer, étoit feinte...

CORALINE.

Quoi! Zermès...

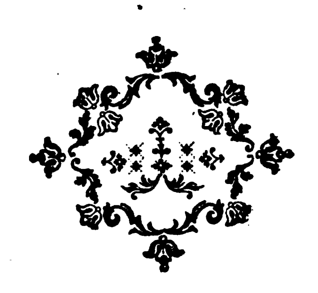
MUTALIB.

Zermès ne s'est point tué; mais mon art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta maîtresse, que je ne pouvois lui être d'aucun secours; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont fait prendre le parti violent de se soustraire à la tyrannie de son pere, en se donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funebres. Sa perte, selon toute apparence, sera assez indifférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici sous la figure de mon neveu; au-lieu que ce tendre amant se fera aisément reconnoître à toute la douleur & le désespoir où se livrera son ame... Esprits Aëriens qui m'êtes subordonnés, paroissez.

Quatre Silphes paroissent & emportent Flo-

risse au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres; à l'instant un tombeau s'éleve; d'autres Silphes commencent le deuil, jettent des fleurs sur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danse caractérisée.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

Le Théâtre est entiérement obscurci, & représente un tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

Je ne conçois pas votre idée; il me semble que le moyen que vous employez pour découvrir lequel des deux étoit le véritable amant, vous a réussi?

MUTALIB.

Je sais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Florisse, l'un n'a paru qu'étonné, au-lieu que l'autre, saisi de la plus vive douleur, est tombé sans sentiment.

CORALINE.

Eh bien! pouvez-vous douter que celui-là ne soit Zermès?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur?

Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra sa maîtresse vivante ? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel.

MUTALIB.

Ce n'est pas à moi, c'est à l'amour & à l'amour le plus parfait que puissent ressentir deux amants, à faire le dénouement de tout ceci : tel est l'arrêt du destin ; je ne dois qu'ouvrir ce tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de sa baguette.*) Florisse ne tardera pas à sortir de son assoupissement. Tu peux, si tu veux, rester ici ; mais garde-toi bien de parler, quelque chose que tu voyes ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, rester ici seule la nuit, au milieu de tous ces objets funebres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, suis-moi donc.

Ils sortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul, arrivant en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOILA Mademoiselle Florisse morte ; son amant fera peut-être aussi la sottise de se tuer ;

le Seigneur Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promeſſes de récompenſe qu'il m'a faites; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'eſt-ce qu'une morte a beſoin d'un beau collier ? Ce vol n'en eſt pas un; il ne fait tort à perſonne; au-lieu qu'il me mettra à mon aiſe pour le reſte de mes jours.... Allons, avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favoriſe mon deſſein; elle eſt des plus obſcures.... Orientons-nous.... Le tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne ſuis pas dans l'habitude de faire des viſites aux gens de l'autre monde; je me ſens un friſſonnement....

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tâtonnant; la frayeur les ſaiſit, & ils l'expriment par différentes poſtures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes....

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide....

Ils continuent leurs lazzis. Peu à peu la Lune se leve; & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se leve ; je vais être vu.

SCAPIN.

Il sera clair dans un moment ; je ne sais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu, & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi, Scapin ?

SCAPIN.

C'est toi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici ?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même ?

ARLEQUIN.

Coquin ! brigand ! scélérat ! je suis sûr que

tu venois pour voler le beau collier de Mademoiselle Florisse.

SCAPIN.

Maraud! frippon! vaurien! tu as trop bien deviné mon dessein, pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raison.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de se faire tort; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le tombeau au moment que Florisse en sort; la plus grande frayeur les saisit; ils s'enfuyent.

SCENE IV*.

FLORISSE, *seule.*

OU suis-je!... D'où viens-je!... Il me semble que je m'éveille après un long assou-

* Dans les Pieces à grand Spectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opéra, de la Comédie & de la Tragédie. La sombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amants qui sembloient être deux ombres, tout fut si bien représenté, que le Spectateur étoit saisi, & qu'il régnoit dans la Salle le plus grand silence pendant ces trois dernieres Scenes. D'ailleurs, l'idée de ces Scenes & la situation de ces deux Amants, parurent très-neuves; & j'ose dire qu'elles l'étoient.

pissement... Mais ce tombeau, ces vêtements, cette nuit profonde, ce silence, ces lieux déserts qui me sont inconnus !.. Me laisseroit-on ainsi, si je n'étois pas morte ?... N'ai-je pas plongé dans mon sein le même poignard, dont mon amant s'étoit frappé ?... Non, cher amant, non, je me sens trop tranquille pour être encore vivante ; je t'ai suivi dans l'asyle du trépas : nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares parents ; nous ne dépendons plus que des Dieux ; ils sont trop justes, pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'est Mutalib sans doute qui m'a élevé ce tombeau ; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas ! ne devoit-il pas nous donner le même ? Après avoir marqué tant d'empressement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort !.. Voyons, parcourons ces lieux.

Elle s'éloigne.

SCENE V.

ZERMÈS *seul.*

VOILA donc ce tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant que d'y verser tout mon sang, l'arroser quelques moments de mes larmes !.. Chere Florisse, est-ce donc-là

le rendez-vous que s'étoit donné notre amour! Eſt-ce donc-là que devoit aboutir notre eſpoir ! Qui m'eût dit ce matin, lorſqu'à vos genoux je vous preſſois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce ſoir m'unir à vous au pied de ce triſte monument ! Qui m'eût dit que ces traits, où brilloit tout l'éclat de la jeuneſſe, que ces yeux, dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort!... Vous n'êtes plus: & je reſpire encore!

SCENE VI ET DERNIERE.

ZERMÈS, FLORISSE, *paroiſſant au fond du Théâtre, & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENDS des plaintes & des gémiſſements.

ZERMÈS.

Vous n'êtes plus!... Puis-je prononcer ces mots, & ne pas expirer de douleur!

FLORISSE.

C'eſt lui-même!... C'eſt toi, cher amant...

ZERMÈS *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel!

FLORISSE.

Quoi tu me fuis! Tu te dérobes à mes embrassements!

ZERMÈS.

Je n'ai pas été le maître d'un premier saisissement; mais je vous aime trop, pour être plus long-temps effrayé.... Chere ombre, le Ciel m'est témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois aussi. Enfin, nous ne serons plus séparés. Les Dieux devoient cette récompense à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher amant, quelle douceur de t'avoir prouvé par ma mort, combien je t'étois attachée! Ah! peut-on survivre à ce qu'on aime!

ZERMÈS.

Si je vous ai survécu jusqu'à ce moment, c'est que d'abord on a retenu mon bras, & qu'ensuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'observoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire?

ZERMÈS.

Je vis encore, il est vrai; mais ne m'en faites pas un crime, puisque je n'ai pas été le maître de terminer plutôt mon sort.

FLORISSE.

Tu vis encore! Quoi, ce n'est pas à l'ombre de mon amant que je parle! Pourquoi Mutalib est-il venu m'annoncer qu'il t'avoit

trouvé baigné dans ton ſang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſitôt frappée ?

ZERMÈS.

Mutalib vous a fait un récit ſi peu véritable ! quel étoit ſon deſſein ? Il ſembloit nous aimer : nous trahiſſoit-il ? Etoit-il en ſecret un de nos perſécuteurs ? Hélas ! nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des perfides & des tyrans ! Connois du moins, chere ombre, que l'amour t'y avoit fait rencontrer le plus tendre des amants.

Il veut ſe frapper.

FLORISSE.

Arrête ; tout ceci me confond. Si l'état où je me vois, ſi ce tombeau ſemblent me dire que j'ai perdu la vie, les mouvements que je reſſens, la joie qui s'eſt gliſſée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inſpirer le coup dont tu voulois te frapper, ſemblent m'aſſurer auſſi que je vis encore : craindrois-je ce qui pourroit nous réunir ?....

ZERMÈS.

O ciel !... Vous vivriez !... Grands Dieux ! Chere Floriſſe ! je pourrois !...

Le Théâtre change & repréſente des jardins délicieux.

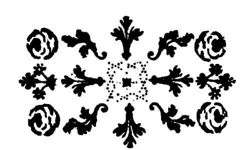
MUTALIB *ſortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux transports. Il falloit que tant d'offenſes,

de trahiſons & de perfidies que mon frere & ma ſœur avoient faites au véritable amour, fuſſent réparées par la pure & ſincere ardeur dont leurs enfants brûleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'arrêt du deſtin. Vous y avez ſatisfait ; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas ſurvivre. L'Oracle eſt accompli ; rien ne troublera déſormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je reſſens de pouvoir enfin unir de ſi parfaits amants.

Des Silphes & des Génies forment le divertiſſement.

Fin du quatrieme & dernier Acte.



LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET,

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 27. Juin 1753.



A MADEMOISELLE DE B***.

NE ſoyez point ſi fâchée, ma chere Henriette, contre les Mythologiſtes; ils n'ont dit que Prométhée avoit formé l'homme avant la femme, que parce qu'il eſt naturel de penſer qu'on ſe perfectionne en travaillant. Si l'on vous montroit deux ſtatues du même Artiſte, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la derniere? Hier, les yeux attachés ſur vous, & dans cet enchantement que vous ſeule pouvez m'inſpirer, je ſentis tout-à-coup un trait de lumiere qui pénétroit mon ame, & l'éclairoit ſur ces premiers temps du monde: en voici la véritable hiſtoire; je ne la ſavois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regarderent la terre; elle étoit bien belle alors; le déluge l'a bien changée! Ils penſerent à lui donner des habitants dignes d'elles; ils créerent des femmes. Chacune, ſelon ſon goût, ſe choiſit une habitation; & bientôt on les diſtingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prai-

ries & les jardins ; les Naïades se plaisoient aux bords des rivieres & des fontaines ; les Driades préféroient l'ombre & le silence des forêts. Les Dieux quittoient souvent l'Olympe : il est plus doux d'être aimé que d'être adoré ; & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureusement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe ; il ne put s'en faire aimer ; il étoit fier ; son amour se changea en haine contre toutes les femmes ; & sa jalousie naturelle contre les Dieux, se réveilla. Pour se venger, il forma l'homme, dont le caractere impérieux & tyrannique annonce assez son origine Titanne. Jupiter prévit tous les maux que ce nouvel être alloit causer sur la terre ; il punit Prométhée, & l'enchaîna sur le mont Caucase. Voilà, ma chere Henriette, l'histoire de ces premiers temps, & telle que nous l'aurions, si les femmes n'avoient pas négligé de l'écrire. Vous rêverez peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade ou une Naïade ; mais vous ne rêverez jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.





PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos Spectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de légéreté, de graces & d'élégance, qu'elles le ſont aujourd'hui; cependant elles ne nous affectent que très-foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un compoſé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en feroient partie, & feroient des Scenes auſſi expreſſives que ſi elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talents, eut le plus grand ſuccès; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.

ACTEURS.

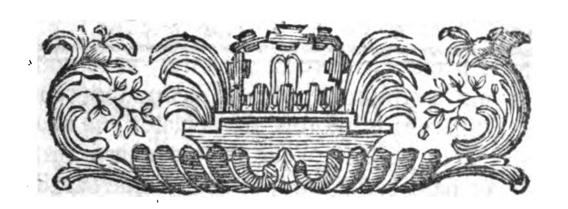
MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

Acteurs dansants de différents caracteres.

La Scene est sur la Terre.



LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre représente une forêt; on voit plusieurs statues au milieu d'un rond d'arbres. Prométhée descend du Ciel, un flambeau à la main; Mercure le suit.

MERCURE.

JE t'ai vu dérober le feu du ciel, & descendre sur la terre; je t'ai suivi; quel est ton dessein?

PROMÉTHÉE.

Tu le sauras.

MERCURE.

Je veux le savoir à l'instant; sinon je remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMÉTHÉE.

Je t'ai cru de mes amis?

MERCURE.

Si tu m'as cru de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire?

PROMÉTHÉE, *ironiquement.*

Mercure aime bien les confidences? Al-

lons, il faut satisfaire ta curiosité, & te conter mon aventure. Je suis devenu amoureux de Minerve; je n'osois me déclarer : je m'avisai hier, sachant qu'elle devoit venir se promener dans cette forêt, de prendre de l'argille, d'en détremper, & de former un grouppe où j'étois représenté travaillant à sa statue. De petits Amours m'entouroient; l'un avec son flambeau m'éclairoit sur mon ouvrage, tandis que les autres me présentoient les instruments qui m'étoient nécessaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vue de ce galant chef-d'œuvre?

PROMÉTHÉE.

Elle le considéra avec beaucoup d'attention; la joie brilloit dans ses regards; je me crus au comble de mes vœux; je me jettai à ses genoux.

MERCURE.

Eh bien?

PROMÉTHÉE.

Eh bien! Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins surprise qu'offensée de votre audace; je voudrai bien l'oublier, à condition qu'à la place de ces statues, que je vous ordonne de briser à l'instant, vous en ferez d'autres; vous les animerez du feu du ciel : les temps sont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'homme?

PROMÉTHÉE.

Oui, l'homme & la femme : c'eſt ainſi qu'elle m'a dit de nommer, lorſque je les aurai animées, ces ſtatues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais ſonge donc que ce ſeroit repeupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh! quel mal y aura-t-il qu'elle ſoit repeuplée?

MERCURE.

Quoi? lorſque Jupiter vient de détruire les Titans?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans qui ſe confioient ſur leur force, bravoient les Dieux, & même oſerent leur déclarer la guerre; mais des êtres auſſi foibles que le feront ceux-ci...

MERCURE.

On peut être foible & inſolent.

PROMÉTHÉE.

Oh! j'aſſurerois qu'à peine entendront-ils gronder ſon tonnerre, que nous les verrons tremblants, ſaiſis d'effroi, nous bâtir des temples, nous élever des autels...

MERCURE.

C'eſt-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte?

PROMÉTHÉE.

Et par amour, ayant la raiſon en partage.

MERCURE.

La raiſon ?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi ; borne-les à l'inſtinct ; ils en ſeront plus raiſonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaiſantes ; mais ſi je te prouvois que leur exiſtence nous ſera très-utile.

MERCURE.

Eh à quoi ?

PROMÉTHÉE.

Ecoute ; ſoit dit entre nous, on s'ennuye ſouvent dans l'Olympe.

MERCURE.

Oh ! ſouvent.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi nous ennuyons-nous ?

MERCURE.

Ma foi, je ne ſais ; car il me ſemble qu'étant des Dieux...

PROMÉTHÉE.

Nous ſommes des Dieux, il eſt vrai, mais ſoumis au Deſtin, qui ſe plaît, ſans doute, à nous faire ſentir que nous ne ſommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang ſuprême, on doit s'occuper du plaiſir de faire des heureux : or ces petits êtres répandus ſur la terre, nous en procureront à

chaque inſtant les occaſions. L'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractere, leur vertu, leur bonne foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autre, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux?

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur?

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puiſqu'ils n'exiſtent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils exiſteront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des ſtatues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te ſeras attiré la colere de Jupiter... Qu'eſt-ce que cette harmonie?

PROMÉTHÉE.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme céleſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les différentes parties de cette figure.... Vois comme elle commence à ſe mouvoir.... Elle ouvre les yeux.... Le feu divin y brille.... Ne

juges-tu pas à propos que nous nous rendions invisibles, & que nous ne paroissions qu'après avoir joui de sa surprise à la vue du ciel, de la terre, de ce ruisseau, de ces arbres, de cette verdure?

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette premiere statue, par ses attitudes & ses pas, marque sa surprise & son admiration, Prométhée, par ses gestes, marque combien il est satisfait de son ouvrage, & tâche de faire entrer Mercure dans sa joie. Il anime une seconde statue, qui est encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vue du ciel & de la terre, les mêmes mouvements de surprise que la premiere; ensuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embrassent & se donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

PROMÉTHÉE, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi? tu parois insensible à ce spectacle, à cette sympathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis!

Il anime une troisieme statue: c'est celle d'une femme; elle ne considere qu'un moment le ciel & la verdure; ses regards tombent, & s'arrêtent bientôt uniquement sur elle; elle examine, avec une secrete complaisance, sa taille, ses mains, ses bras... Elle va se mirer dans un bassin

que forme une chûte d'eau au bord de la couliſſe. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle: charmée à ſa vue, elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre, qui eſt reſté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque temps, s'approche. Elle lui fait les mêmes careſſes qu'au premier; la jalouſie naît entre eux; la coquetterie de la femme l'augmente; ils deviennent furieux & ſe menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, pourſuit l'autre hors de la vue du Spectateur, la femme continue de ſe mirer; ils reparoiſſent avec des maſſues; elle tâche de les adoucir. Après différents mouvements qui peignent également l'amour, la jalouſie, la coquetterie & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres? Tu ne parois pas content de tes enfants?

PROMÉTHÉE.

Mes enfants? Ah! je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de ſatisfaction?

PROMÉTHÉE.

Les autres? Quoi? tu me crois aſſez fou pour animer le reſte de ces ſtatues?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMÉTHÉE.

Eh! ne plaisante point, lorsque tu me vois dans l'embarras. Je crains que Jupiter, justement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je suis ton ami, & je vais te le prouver par un bon conseil. Pour te mettre à l'abri de sa colere, il faut tâcher d'intéresser les Déesses & quelques-uns des Dieux à la sottise que tu viens de faire.

PROMÉTHÉE.

Et comment veux-tu que je les y intéresse?

MERCURE.

Ecoute: avant que Jupiter, en lançant ses foudres, eût détruit tout ce qui respiroit sur la terre, tu sais qu'il n'y avoit pas une Déesse qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroissoit aimer à la folie, qu'elle caressoit sans cesse, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux si chéris ne sont plus; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déesses que tu as voulu les en dédommager, en leur consacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMÉTHÉE.

Ton idée me plaît assez, & pourroit, je crois, réussir.

MERCURE.

Je te réponds du ſuccès : je dois connoître la Cour céleſte, & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curioſité, la nouveauté, les goûts de caprice, & les fantaiſies de mode. Fournis-moi ſeulement des humains bien ridicules, & ne t'embarraſſe pas ; je leur promets des protecteurs. Voyons, examinons, choiſiſſons parmi ces ſtatues ; je devinerai aiſément à la phyſionomie, & ſans craindre de me tromper, quel ſera le caractere de chacune. Commençons par celle-ci qui eſt la plus proche, & dont le corps eſt aſſez noblement mal fait... Que dis-tu de cet air, de ces traits ?

PROMÉTHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne ſais qu'en dire, tant ils me paroiſſent équivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me ſemble que j'y démêle tout-à-la-fois de la préſomption & de l'affabilité, de la baſſeſſe & de la hauteur, de l'orgueil & de la ſoupleſſe, un ſourire perfide à travers un accueil careſſant... Faudra-t-il l'animer ?

MERCURE.

Sans doute, & la conſacrer à Janus à deux viſages.

PROMÉTHÉE.

J'entends ; ce ſera un homme de Cour.

Il s'approche d'une autre ſtatue.

Voilà une aſſez jolie tête ?

MERCURE.

Je t'aſſure que ce n'en ſera pas une bonne. Il faudra préſenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien aſſez gentil, qui aura du babil, & qui ſera très-propre à la toilette des femmes, ſoit pour entrer dans toutes les minucies de leurs ajuſtements, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMÉTHÉE.

A qui le deſtines-tu?

MERCURE.

Sa taille mince & flûtée, ſa tête qu'il tient ſi droite, ſes longs cheveux, & un certain petit air précieux, fémillant & minaudier, me décident... à Thémis; ce ſera un de ſes jeunes éleves.

Examinant une troiſieme ſtatue.

Oh! regarde cette figure!

PROMÉTHÉE.

Elle n'eſt pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large viſage, ces ſourcils épais, cet air bruſque & trivial, cette taille courte, ces groſſes jambes & ces petits bras... Le beau préſent à faire!

PROMÉTHÉE.

A qui?

MERCURE.

A Plutus.

PROMÉTHÉE.

Tu es heureux en dédicaces; mais je crains

que la flamme céleste n'ait de la peine à pénétrer dans cette masse-là.

MERCURE.

Qu'importe ? il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois statues ; l'homme de Cour danse d'un air fastueux, & l'éleve de Thémis, en minaudant. Au son de l'or que le favori de Plutus, qui s'est animé lentement, remue dans son chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse ; il se débarrasse d'eux d'un air brusque ; ils le suivent ; & tous les trois sortent de dessus la Scene.

MERCURE, *regardant une quatrieme statue, qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moresque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette figure au teint le plus rembruni ?

PROMÉTHÉE.

Ma foi, je ne sais ; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice ; je voulois varier les physionomies ; & sur la fin de l'ouvrage, j'avois la tête si fatiguée...

MERCURE.

Anime-la : je crois qu'elle nous divertira.

Prométhée la touche de son flambeau ; c'est la Folie, qui s'élance aussi tôt en dansant avec un tambour de Basque.

MERCURE.

Je n'y connois rien ; rendons-nous visibles : la flamme céleste, & sur-tout communiquée par des Dieux, doit lui donner assez d'idées & de connoissances pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la surprise en les voyant.*

Ah !.. dites-moi, je vous prie, qui suis-je ? qu'étois-je ? & qui êtes-vous ?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un instant, au nombre de ces statues ; tu es un homme à présent ; nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA FOLIE.

Je vous suis bien obligé. Apparemment que vous allez la donner à toutes ces autres figures ?

MDRCURE.

Non. La tienne nous a paru plaisante ; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je serai seul ?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE.

Eh ! que ferai-je seul ?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la Nature.

LA FOLIE.

Admirer.... toujours admirer.... j'aimerois mieux rire.

PROMÉTHÉE.

Eh bien ! tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être pas triſtes.... De grace, donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bientôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpece ont le cœur ſi méchant, qu'au-lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuyerai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois !

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien ! il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien inſolent de vouloir raiſonner.

LA FOLIE.

Je ſuis comme vous m'avez fait.

PROMÉTHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raisonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien! sans raisonner, permettez-moi de vous demander si vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût aussi méchant que vous le dites?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre, l'amour de soi-même; & cela n'est pas possible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de soi-même doit rendre honnêtes gens?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injustes, envieux, médisants, hautains, orgueilleux....

LA FOLIE.

Orgueilleux! eh de quoi, entre animaux de même espece?

MERCURE.

Oh! de quoi? *ma statue*, diroit l'un, *a été animée des premieres; la mienne*, diroit un autre, *est d'une terre rare & choisie....*

LA FOLIE.

Parlez-vous sérieusement?

MERCURE.

Très-sérieusement; & si nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fini.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire ! Tenez, je ne sais si c'est une opération de votre divine présence ; mais je sens que tout-à-coup mes idées se développent au point de me faire imaginer un moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh ! quel est ce moyen ?

LA FOLIE.

Je les assemblerai de temps en temps dans quelqu'endroit ; & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu espères t'en faire aimer, en te moquant d'eux !

LA FOLIE.

Sans doute : leur malignité sera flattée, amusée de mes portraits ; chacun les appliquera à ses voisins, l'amour-propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoisse.

PROMÉTHÉE.

Mercure, voilà un raisonneur !.. Je commence à soupçonner... *Ils examinent de plus près ; elle ôte son masque & leur rit au nez.)* Ah !.. Eh c'est la Folie !

LA FOLIE.

Elle-même.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi ce déguisement ?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me moquer de toi & me divertir un moment, avant que de t'apprendre ce qui vient de se passer dans l'Olympe.

PROMÉTHÉE.

Jupiter est-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la générosité de prendre ton parti : cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'usage, à la Cour céleste, de parler pour quelqu'un qui tombe en disgrace, fût-il notre bienfaicteur, notre plus intime ami. Prométhée, ai-je dit, a-t-il animé ces statues dans le dessein de nous offenser ? Non ; il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déesse de la Sagesse, qui avoit imaginé ces nouveaux êtres, pour avoir le plaisir de les gouverner. Si leur existence est un mal, c'est donc à elle seule qu'il faut s'en prendre ; & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce sera moi qui les gouvernerai. Voilà mon discours : Jupiter m'a souri ; & tout de suite a déclaré qu'il me donnoit dès à-présent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde sublunaire. (*A Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu assez bête, pour ne pas sentir toute la sagesse de ce décret ? Songe donc que si Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inspiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors, n'ayant

pas besoin les uns des autres, chacun seroit demeuré enseveli dans un stérile repos, & que par conséquent l'Univers ne se seroit point embelli; au-lieu que leur amour-propre, guidé, échauffé par mon génie, rendra toutes leurs passions vives & agissantes; l'ambitieux dépouillera son voisin, & sera dépouillé par un autre; il faudra des loix, des honneurs, des emplois; il y aura des riches, des pauvres; l'industrie naîtra de l'indigence, & sera la mere des arts, des sciences, du commerce; on bâtira des villes, de superbes palais; la mer se couvrira de vaisseaux....

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raison.

PROMÉTHÉE.

Je le crois aussi; & je ne serois plus si fâché contre mon ouvrage, si j'étois sûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh! ne crains rien. Tous les Dieux ne sont-ils pas intéressés à parler en ta faveur? Vénus, Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mercure. L'heureux événement pour lui! Parmi les mortelles, il y en aura sans doute des jolies; il a l'esprit souple, adroit, insinuant; Jupiter le députera....

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah! mon ami, je te vois dans peu de temps plus en crédit, plus brillant à la Cour céles-

te, que ceux même qui se sont le plus signalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On est dispensé de répondre aux discours de la Folie. (*A Prométhée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olympe.

Ils partent.

LA FOLIE.

Jusqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces statues, réfléchissons un peu. Il est de mon honneur & de celui de mon sexe, que les hommes soient subordonnés aux femmes; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelques moyens... Je pense... oui... fort bien... à merveilles! & je m'admire! Jupiter tient quelquefois conseil, pendant trois heures, avec toutes les grosses têtes de l'Olympe, sans pouvoir prendre un parti: moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux sexes seront également satisfaits. Hommes, naissez! & que votre premier hommage à la Folie, soit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien supérieurs aux femmes! Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puissance! Mes cheres compagnes, naissez pour paroître soumises, mais en effet pour commander à ces prétendus chefs de la société! Je vois le guerrier vous consacrer ses trophées, le Financier apporter à vos pieds ses trésors, &

le Magiſtrat y dépoſer ſa gravité, ſa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous diſpoſerez des cœurs, & ſerez avec moi les divinités de la terre.

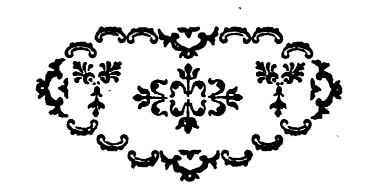
Elle ſecoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes ſortant des mains de la Nature! qu'ils ont l'air peſant & groſſier! il faut eſpérer que mon ſexe les polira, & leur communiquera un peu de ſa vivacité.

Elle anime les femmes ſur une muſique plus douce & plus légere. Les hommes, dont les ſens ſont auſſi-tôt frappés à la vue des femmes, courent à elles avec tout le feu des deſirs. Elles ſe défendent de leurs careſſes, & les repouſſent avec modeſtie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoît à leurs aîles; le premier a le caſque & la cuiraſſe; le ſecond, la perruque quarrée & la robe de Magiſtrat; le troiſieme eſt doré comme Plutus, & le quatrieme n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'Abbé ſur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes, & leur préſentent des guirlandes de fleurs d'un air ſoumis & reſpectueux. Ils reprochent enſuite aux hommes, par leurs geſtes & leur danſe pittoreſque, leurs manieres vives & bruſques, & finiſſent par

leur enſeigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & ſe faire aimer. Les hommes, inſtruits par les amours, ſe mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec des guirlandes.





DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir,
L'Empire de vos Souveraines
Eſt fondé ſur les loix que dicte le plaiſir :
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impoſe,
Eſt ſi léger & ſi doux,
Que votre vainqueur s'expoſe
A le partager avec vous.
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *légere.*

Chantons, célébrons la Folie,
La gaieté vole ſur ſes pas;
La volupté naît dans ſes bras;
Et le plaiſir lui doit la vie.
Chantons, &c.

Chaque femme danſe avec l'homme ſur lequelle elle a jetté les yeux, avec un air de dignité, qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie,
Vous goûterez un ſort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie ;
La Folie en fait l'agrément.
La Raiſon jalouſe en vain gronde :
Fermez l'oreille à ſes diſcours :
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?



A jeune fillette, une mere
Défend toujours d'aller aux bois :
Mais on ſe rit de ſa colere,
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains ſont vifs & charmants :
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?



Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile,
J'eſſaye à faire un peu de tout.
Regardez-moi d'un œil propice,
Pour encourager mes talents ;
Si vous n'étiez pas indulgents,
Que deviendroit l'Actrice ?

Pauvres

Pauvres maris que l'on offenſe,
Et dont on rit encore après,
Sur les autres prenez vengeance,
Mais n'en vivez pas moins en paix:
Qu'on vous chanſonne, qu'on vous
fronde,
Ne vous mettez point en courroux:
Meſſieurs, ſi vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde?



Content du cœur de ma Bergere,
Le mien ne deſire plus rien:
Je l'adore, j'ai ſu lui plaire;
Je goûte le ſouverain bien.
Notre félicité ſe fonde
Juſqu'au trépas, ſur ce beau feu:
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.



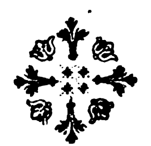
On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons:
On me renvoye à ma Poupée,
Dès que je fais des queſtions;
Mais c'eſt à tort que l'on me gronde:
Si certain deſir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux,
Que deviendroit le monde?

AU PARTERRE.

Meſſieurs, quand la Muſe comique
A fait pour vous d'heureux efforts,

Votre goût satisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire est notre unique envie;
Vous décidez de nos destins :
Sans ce doux concert de vos mains,
Que deviendroit Thalie ?

FIN.



LE DERVICHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre Italien, le 15 Septembre 1755.

CETTE petite Piece fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus Philosophes, qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel, & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi? on y peut mettre des hommes assez barbares, pour arroser les autels de leurs Dieux du sang de tout Etranger qui aborde dans leur pays *; une Prêtresse qui alloit égorger son frere, & qui l'ayant reconnu, imagine, pour le sauver & s'enfuir avec lui, de faire assassiner un Roi! On peut, dis-je, exposer sur la Scene françoise ces objets de sang, de carnage, & qu'on ne devroit présenter qu'à une Nation féroce, ou qu'on veut rendre telle; & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échappé d'un naufrage, & qui se trouvant le seul homme dans une isle, avec six jeunes filles, se recueille dans la joie de son cœur, & se prépare à les épouser toutes les six! Quelle bizarrerie.

* Iphigénie en Tauride, qu'on jouoit alors, & autres Tragédies, & même de prétendus Drames Bourgeois, où l'action est aussi atroce.

ACTEURS.

OSMIN.

ACHMET.

SÉLIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scene est dans une Isle déserte.



LE DERVICHE,

COMÉDIE.

Le fond du Théâtre représente la mer qui est encore fort agitée; l'Orchestre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroissent & disparoissent au milieu des flots, & qui sont enfin jettés par une vague sur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus!

SÉLIM.

J'ai le corps tout brisé!

ACHMET.

Quelle horrible tempête!.. (*A Osmin.*) Je crois que tu ris?

OSMIN.

Sans doute, je ris; nous étions près de

cinq cents dans le vaiſſeau; n'eſt-il pas plaiſant que trois coquins comme nous ſoient les ſeuls qui n'ayent pas péri?

ACHMET.

Notre ſort n'en ſera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, ſi tu le crois, voilà la mer; qui t'empêche de te noyer?

ACHMET.

Que tu plaiſantes mal-à-propos! Savons-nous par qui cette iſle eſt habitée?

OSMIN.

Que nous importe?

ACHMET.

Que nous importe?

OSMIN.

Oui, que nous importe? Etions-nous dans notre patrie des perſonnages riches, conſidérables, accoutumés à la molleſſe & aux plaiſirs? Non; notre deſtinée nous aſſujettiſſoit à des maîtres plus ou moins durs; il me ſemble qu'il eſt aſſez égal de recevoir la baſtonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais...

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on eſt obligé de ſervir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ſes bras & ſes jambes, tous les pays doivent être indifférents.

ACHMET.

Songe donc que cette iſle eſt peut-être habitée par des Anthropophages.

OSMIN.

Qu'eſt-ce que des Anthropophages?

ACHMET.

Ce ſont des hommes aſſez ſauvages, aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai couru le monde; j'ai entendu dire par-tout que les gens de juſtice & de finance, les grands Seigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple; ce n'eſt qu'à ces Anthropophages-là qu'il faut croire. D'ailleurs, ſi l'on veut nous manger, nous nous défendrons.

ACHMET.

Eh! comment nous défendre? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh! que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort?

SÉLIM, *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derriere ce rocher...

ACHMET, *tout tremblant.*

Un homme?

SÉLIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau, que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis; il faut que l'un de nous aille

reconnoître le pays; & sur ce qu'il aura vu, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commission, si je n'avois pas éprouvé en plusieurs occasions, que lorsque la peur me saisit, il se répand sur mes yeux un nuage qui m'empêche de distinguer les objets.

OSMIN, *à Achmet.*

Et toi?

ACHMET.

Suppose que je suis aussi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends; c'est moi qui dois aller à la découverte.

SÉLIM.

Nous te déférons cet honneur; va, mon ami; va, tandis que nous tâcherons de repousser la chaloupe à la mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Anthropophage & qu'il m'attaque, il sera, je crois, inutile que je vous appelle à mon secours?

ACHMET, *fiérement.*

Le danger d'un camarade qui s'expose pour nous, nous donnera du courage : appelle, mon ami, appelle. (*Bas à Sélim.*) Ce sera un signal pour nous jetter vîte dans la chaloupe, & prendre le large.

Ils s'en vont.

SCENE II.

OSMIN, *seul.*

J'AI presqu'autant de peur que ces deux marauds-là, & je ne parois plus hardi, que parce que je suis persuadé que cette isle n'est point habitée. En effet, si elle l'étoit, je remarquerois sur le sable des pas d'hommes... je n'en vois point... tâchons d'arriver à cet arbre; il est très-élevé, bien touffu; je monterai jusqu'au haut, d'où j'observerai... je crois que j'entends marcher... je frissonne... il faut que l'homme se connoisse bien méchant, pour craindre de rencontrer son semblable!.. on vient... j'apperçois... fuirai-je?.. je me rassure un peu; c'est une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

QUE vois-je!.. ô Ciel! seroit-il possible!.. un homme!..

OSMIN, *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Musulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh ! très-Musulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'est-ce point une illusion ?

OSMIN.

Non, Madame, non ; mais il sembleroit à votre surprise que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un seul dans cette isle !

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh ! je n'ai plus de peur. Parbleu, elle est fraîche & encore assez jeune ; voilà mon courage tout revenu. C'est apparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non, mon mari étoit marchand d'esclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie, où il en avoit acheté plusieurs. Ordinairement plus elles sont belles, plus l'espérance d'être présentées à des Bachas, au Grand-Visir, au Sultan même, les rend fieres & dédaigneuses, & par conséquent sages & réservées : malheureusement les nôtres étoient moins ambitieuses que coquettes ; leurs agaceries attiroient sans cesse dans notre chambre tous

les Officiers du vaiſſeau où nous nous étions embarquées pour retourner à Conſtantinople. Un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très-vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti, & l'on nous abandonna tous les trois dans cette iſle déſerte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles eſclaves?

FATIME.

Oüi. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque temps, ſuccomba bientôt à l'horreur de notre ſituation : ma mort eût ſuivi de près la ſienne, ſans les ſoins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche?

FATIME.

Il avoit plus de quatre-vingts ans.

OSMIN.

Quatre-vingts ans! cela ne fait pas honneur à votre douleur; il paroît que vous étiez aiſée à conſoler.

FATIME.

Nous perdîmes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations, mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'appellez-vous vos petites compagnes?

FATIME.

Ordinairemunt un marchand d'efclaves qui fait fon négoce, en achete quelques-unes qui n'ont encore que cinq ou fix ans; elles ne font pas cheres à cet âge-là, attendu les rifques qu'il y a à courir fur leur beauté...

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté fix. Le perfide Capitaine penfa fans doute qu'elles ne pourroient fervir qu'à l'embarraffer; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles font ici?

FATIME.

Oui: la plus âgée peut avoir à préfent feize ans.

OSMIN, *avec les tranfports de la joie la plus vive.*

O! grand Mahomet, je me profterne devant toi! tu as daigné jetter un regard de bienveillance fur ton ferviteur.... Six jeunes filles!

FATIME.

L'air de cette ifle eft très-bon; les fruits y font délicieux; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruiffeaux, & des grottes charmantes. Nous habitons une de ces grottes à cent pas d'ici dans le val-

lon au-dessous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles se servent avec beaucoup d'adresse; elles sont à présent à la chasse; mais je les aurai bientôt rassemblées; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Musulman que je suis, tandis que le Prophete me comble de ses graces, j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin! permettez-moi de m'acquitter de ce devoir; allez toujours devant; annoncez-moi à nos petites amies; je ne tarderai pas à vous joindre.

FATIME.

Je vous laisse & vais donc vous attendre. Quelle sera la joie de ces pauvres enfants!

SCENE IV.

OSMIN, *seul.*

J'AI imaginé fort à propos un prétexte pour m'éloigner; j'apperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Anthropophage ne m'a point mangé; ils ne marchent qu'à pas tremblants & suspendus... ils avancent... ils s'arrêtent... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie... Allons, allons, débarrassons-nous vîte de ces deux marauds.

SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

OSMIN, *courant à eux, en affectant tous les mouvements d'une frayeur extrême.*

AH! mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur!

ACHMET.

Qu'as-tu donc vu?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre... les habitants de cette iſle ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline... leur taille eſt énorme... ils ſont nuds... ils ont la peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large, qu'elle ſeule fait trembler. J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & heurloient de temps en temps tous à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois Blancs, & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote. Vous ſavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr; apparemment que la tempête les a jettés ſur cette funeſte côte... hélas, quel ſpectacle affreux!...

ACHMET.

Ces exécrables Insulaires les ont mangés!

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux; le troisieme étoit destiné pour servir de victime & de pâture à l'horrible Divinité qu'ils adorent; il avoit sur la tête une couronne de fleurs; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne, d'où j'ai vu sortir un serpent monstrueux qui l'a dévoré.

SÉLIM.

Tu me fais frémir!...

ACHMET.

Tout mon sang se glace dans mes veines!....

SÉLIM.

Fuyons vîte...

ACHMET.

Jettons-nous promptement dans la chaloupe...

OSMIN.

Arrêtez un instant; écoutez-moi, mes amis. Un de ces sauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gâteaux, est venu s'asseoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché; il s'est endormi; approchons nous doucement, & tâchons de lui attraper son panier.

ACHMET.

O Ciel, s'il s'éveilloit!

OSMIN.

Il faut espérer qu'il ne s'éveillera pas; songez que nous n'avons ni vivres ni provisions.

ACHMET.

Il eſt vrai; mais j'aime mieux mille fois courir le riſque de mourir de faim, que de m'expoſer à être mangé par un ſerpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronnerie ne raiſonne point. Allons, je veux bien encore m'expoſer ſeul; je n'exige pas même que vous reſtiez ici; je vous demande ſeulement que, la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe aſſez proche du rivage, pour que je puiſſe vîte m'y jetter en cas que je ſois pourſuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'attendre long-temps?

OSMIN.

Au bout d'un demi-quart-d'heure, ſi vous ne me voyez pas revenir, ce ſera une marque que j'aurai été pris ou tué; & vous ferez bien de vous éloigner au plus vîte.

SÉLIM.

Ton air riant & ton intrépidité m'étonnent?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez; nous n'avons point de temps à perdre; embraſſez-moi; je me recommande à vos bonnes prieres.

Ils s'embraſſent & s'en vont.



SCENE VI.

OSMIN, *seul.*

M'EN voilà délivré; je suis sûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi-quart d'heure. Considérons à présent tout à notre aise notre heureuse & brillante destinée. Cette isle est à moi; je puis me flatter d'y régner un jour sur une postérité qui, je crois, sera nombreuse; je serai le fondateur d'une Monarchie. Barbares conquérants, qui détruisez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le sang de vos sujets, c'est en donnant la vie aux miens, c'est en me promenant sur des gazons fleuris avec six jeunes filles, c'est en me reposant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondements de mon empire! On pourra m'appeller à juste titre le pere de mon peuple. Je n'ai que vingt-cinq ans; à l'âge de quatre-vingts, par un calcul exact & digne d'un bon Musulman, je pourrai voir monter le nombre de mes descendants jusqu'à douze cents cinquante-cinq, tant mâles que femelles.



SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chasse : je leur ai annoncé la compagnie que le Ciel leur envoye. Elles ont absolument voulu venir au-devant de vous ; il leur sembloit qu'elles ne vous verroient jamais assez-tôt ; mais quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles se sont arrêtées : les voyez-vous se montrer & se cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amene & leur parle à chacune tour-à-tour. A la premiere.

Pourquoi vous cachiez-vous ?

LA PREMIERE.

Je ne sais.

A la seconde.

Est-ce que vous ne vouliez pas que je vous visse ?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troisieme.

Vous êtes toute émue ?

LA TROISIEME.

Il est vrai.

A la quatrieme.

Il ſemble que vous ne voulez pas me regarder.

LA QUATRIEME.

C'eſt que vos regards m'embarraſſent.

A la cinquieme.

La jolie taille ?

LA CINQUIEME.

Oh ! point du tout.

LA SIXIEME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la premiere ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez guere vous attendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté, que je ne ſais que leur dire ; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le ſerrail de notre auguſte Sultan, ne renferme pas tant de charmes!

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpeces de flûtes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'écorce des arbres ; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres, adoſſées aux arbres qui ſont au bord de la couliſſe, paroiſſent jouer de la flûte & du tambourin.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je me crois transporté dans le paradis du Prophete!...

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

C'EST dans son enfer qu'il te transportera, scélérat.

SÉLIM.

Indigne fourbe!

OSMIN.

Ah! vous voilà, mes amis! Je vous croyois en pleine mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monstres qui ont la peau rougeâtre, des écailles sur le dos, de grosses mains crochues, de longues oreilles, la bouche si large, & de si grandes dents qu'elles seules font trembler... Ah! coquin!

SÉLIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'est que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer; je lui ai communiqué mes soupçons; nous nous sommes cachés derriere ce rocher; nous avons tout vu, tout entendu.

ACHMET.

Sélim, il faut lier, attacher ce maraud-là à cet arbre, nous asseoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & consommer à sa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SÉLIM.

La vengeance seroit douce & plaisante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, sans nous échauffer; de quoi vous plaignez-vous.

ACHMET.

Tu le demandes, impudent, après tous tes mensonges, après avoir voulu nous envoyer périr de misere en mer?

OSMIN.

Ne me suis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette isle où vous n'osiez avancer? Elle pouvoit être habitée par des sauvages qui m'auroient massacré; elle est donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois; c'est mon Royaume: c'est ma conquête dont j'ai cru devoir vous éloigner...

ACHMET, *prenant un bâton.*

Ah! vous êtes un Souverain! Votre Majesté voit-elle ce bâton? Le voit-elle? Il va vous chasser tout-à-l'heure de vos Etats.

SÉLIM, *l'arrêtant.*

Ma foi, mon ami, écoute; sa fourberie ne lui a pas réussi; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner?

SÉLIM.

Tiens, si nous avions été à sa place, peut-être aurions-nous fait comme lui; la possessions de six jeunes filles est bien tentante! pardonnons lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroît que tu es clément.

SÉLIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfants que la colere où elles nous ont vus, a fait fuir; amenons-les ici, & soyons assez généreux, pour vouloir bien que le sort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, puisqu'il le veut, je consens à te pardonner; mais, par la mort, si tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur!

FATIME.

Il me semble au contraire que vous êtes fort heureux; je ne croyois pas que les choses se passeroient si tranquillement.

OSMIN.

OSMIN.

Au-lieu de cette vie délicieuſe que je me flattois de mener ici, je ſerai ſans ceſſe dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles, il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage ?

OSMIN.

Eh non ! Madame, non ; toutes les ſix m'ont paru charmantes ; toutes les ſix m'ont également plu ; j'ai compté ſur toutes les ſix ; & voilà la cauſe de mon déſeſpoir. Vous m'avouerez qu'il ſeroit bien cruel d'en perdre quatre tout-à-la-fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réſoudre.

OSMIN.

Du moins, ſi ces deux marauds-là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce ſeroit une eſpece de conſolation ; & encore.... Non, Madame, non, je connois mon cœur, il ne s'y réſoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur !

OSMIN.

Il faut abſolument que je les aye toutes les ſix ; & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Eh ! comment les aurez-vous ? Par quel

moyen pouvez-vous espérer que vos camarades vour les céderont ?

OSMIN.

Oh ! j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cédoit pas.... (*Appercevant une robe au pied d'un arbre.*) Qu'est-ce que ce vêtement ?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont apporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés ; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé.... de quoi riez-vous ?

OSMIN.

De l'expédient, de l'idée qui me vient... mais voici mes deux rivaux ; chut, Madame, soyons amis ; & si vous me devinez, ne me trahissez pas.

SCENE X ET DERNIERE.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SÉLIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, approchez, charmant petit troupeau.

SÉLIM.

Plus je les regarde, plus je sens que mon cœur seroit dans l'embarras, s'il falloit choisir entr'elles.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, tirons au sort.

OSMIN, *d'un ton hypocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouses; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux se sont tout-à-coup dessillés à la vue de cette robe que notre grand Prophete a fait sans doute rencontrer sous mes pas; elle appartenoit à un solitaire qui, dans cette isle, passoit sa vie à mortifier ses sens. Il m'a semblé qu'il m'apparoissoit; qu'il me présentoit le tableau des égarements de ma vie passée; qu'il me disoit : malheureux, notre grand Prophete t'a tiré du sein des flots prêts à t'engloutir, & dans l'instant même ton cœur ne s'est occupé que d'objets terrestres & périssables; tu as médité une indigne trahison contre tes deux camarades; repens-toi; tâche de fléchir le courroux du Prophete; sois ici mon successeur; je te laisse mon manteau!

Il se vêtit de la robe.

Mes amis, je me fais Derviche.

Aux jeunes filles.

Tendres colombes, lorsque quelque inquiétude, quelque jalousie, quelque chagrin

inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame; & vous trouverez toujours en moi un conſolateur.

Il s'en va.

ACHMET.

J'ai toujours penſé que ce garçon-là feroit une bonne fin.

SÉLIM.

Son diſcours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conſeille d'imiter ſon exemple.

SÉLIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos cheres épouſes, chantons, danſons, réjouiſſons-nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes, qui ne penſent pas qu'un homme ne ſe fait ordinairement Derviche, & ne renonce à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte ſur celles des autres!

FIN.

LE FINANCIER,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1761.

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être apprêtée, le ſtyle le plus ſimple, avec de la vivacité dans le dialogue, & ſur-tout tant de naturel dans les caractéres, & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Piece eſt un peu courte; mais les Scenes ſont-elles tronquées, mal filées ? L'action n'eſt-elle pas auſſi remplie qu'elle doit l'être ? Les Acteurs ne diſent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire ? & ce qu'ils diroient de plus, ne ſeroit-il pas ſuperflu & de pur rempliſſage ?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival ſuppoſé*, les redonnerent avec cette Comédie qui n'y avoit point encore paru; ces trois Pieces, dans trois genres différents, précédées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très-applaudi. Enſuite on les donna ſéparément, c'eſt-à-dire, chacune après une Tragédie; il m'a ſemblé qu'elles avoient eu le même ſuccès.

ACTEURS.

ALCIMON.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

GÉRONTE.

HENRIETTE.

FRONTIN.

La Scene est dans une maison de campagne d'Alcimon.



LE FINANCIER, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MON très-cher Chevalier, je ne te comprends pas. Alcimon est un riche Financier; il a acheté, depuis cinq ou six mois, ce magnifique château; il compte y venir souvent; il paroît aimer la dépense, les plaisirs. Tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici; elle ne te rapporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente. Pourquoi te brouiller avec cet homme opulent? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agréments que peut te procurer son voisinage?

LE CHEVALIER.

Ah! ne me parle pas de lui; il m'a indigné!

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Comment ? On raccommode le grand chemin au bout de ſon avenue : hier matin, l'eſſieu de votre chaiſe y rompit. Auſſi-tôt il court, il s'empreſſe ; il vous demande vingt fois ſi vous n'êtes point bleſſé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il ſe félicite enſuite de ce léger acccident qui lui procure le plaiſir de vous recevoir chez lui...

LE MARQUIS.

Eh bien ! Apparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politeſſes ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au ſoir, à la nuit, un carroſſe de voiture verſe au même endroit où l'eſſieu de votre chaiſe avoit rompu le matin. On vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard ſi foulé, ſi incommodé de ſa chûte, qu'à chaque inſtant il perd connoiſſance : quelle eſpece d'homme eſt-ce, demanda-t-il ? Vous ſavez que je lui répondis qu'il ne s'agiſſoit pas de ſavoir quelle eſpece d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

LE CHEVALIER.

Eh ! mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un hom-

me dans un carrosse de voiture, n'étoit apparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter? J'eus le plaisir de faire rougir son ame. Il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre. Mais ne croyez pas qu'il soit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il se trouvoit mieux ou plus mal. S'intéresse-t-on à la santé d'un homme qui n'a pas une certaine apparence !

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui; car enfin vous connoissoit-il?

LE MARQUIS.

Non; nous ne nous étions jamais vus; mais quand ma chaise rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainsi il accourt à vous, il s'empresse, parce que vous faites une figure brillante dans le monde; tandis que, faute d'un léger secours, il alloit laisser périr un malheureux vieillard au bout de son avenue, parce que ce vieillard n'est peut être qu'un petit marchand? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe son ame? Vit-on avec l'ame des gens? Un homme est en place; un

autre tient une bonne maiſon; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, ſi l'on penſoit ainſi dans le monde, le cercle de chaque ſociété deviendroit diablement étroit... Mais, qu'eſt-ce que cette jolie perſonne? Elle ne s'étoit point encore montrée. Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là?

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très-faux. Il ne l'a pas même vue. C'eſt la fille de ce vieillard qui verſa hier au ſoir ſi malheureuſement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon pere.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſavoir

de ſes nouvelles ; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſpérer. Mais, Monſieur, on vient de m'apprendre que ce château appartient à M. Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas ! Monſieur, c'eſt à lui que nous avons affaire. Nous venons d'une Province éloignée ; nous allions le chercher à Paris ; nous n'en ſommes point connus. Si vous vouliez nous préſenter ?

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger ; mais j'ai trop de répugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh ! Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà notre mémoire. Liſez-le, de grace, liſez-le, Monſieur : vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon pere eſt incapable d'en impoſer ſur ſes malheurs, & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lu.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit Bureau dans votre Province ; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui,

& ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas supporter cette perte, quelque considérable qu'elle soit pour nous. Mon pere prie seulement M. Alcimon de ne le pas poursuivre, de ne lui point ôter son emploi, & de lui donner du temps. Ah! Monsieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pere?

LE CHEVALIER.

Marquis, si vous avez de l'amitié pour moi, chargez-vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh! très-fortement!

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur, je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas! il y a long temps qu'il n'a eu un instant de joie & de contentement!

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.

(*Le Chevalier & Henriette sortent.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CETTE fille est jolie; mais très-jolie! Son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille Suppliante aux pieds d'un Financier, seroit une proie que certainement il ne laisseroit pas échapper. Gardons-la pour nous : je veux qu'avant huit jours, quand elle paroîtra aux promenades & aux spectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaise est raccommodée.

LE MARQUIS.

Ecoute; il y a une poste dans le prochain village?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vas-y promptement, & tâche d'y trouver une chaise à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve... oh! ma foi, je soupçonne... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui... je parierois que c'est pour elle... vous souriez? J'ai deviné. Parbleu, Monsieur, cette affaire a été bientôt conclue! Ah! que la physionomie des filles est trompeuse! Elle a l'air si réservé, si timide, si modeste! Mais, Monsieur, vous n'entrerez pas sans doute avec elle dans Paris? Apparemment que c'est moi qui l'emmenerai dans la chaise à deux?

LE MARQUIS.

Maraud!... Elle y sera avec son pere.

FRONTIN.

Elle disoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue, & j'espere qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans; je ne me souviens pas du nom qu'il portoit; mais il ne s'appelloit pas ainsi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou six mois, cette

terre & ce château, apparemment qu'il en a pris le nom, qui valoit mieux que le sien.

FRONTIN.

Morbleu, Monsieur, cela crie vengeance! Le luxe & les richesses ont confondu tous les états. On ne connoît plus les gens ni à leurs noms, ni à leurs habits. Je vois tous les jours des fils de marchands...

LE MARQUIS.

Eh! faquin, au-lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis, & tâche de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monsieur, j'y vais; ne vous fâchez pas.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, *seul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde est Philosophe, & jusqu'aux valets moralisent... Mais voici Mons Alcimon. Il m'a fait bien des politesses & fort bonne chere; je veux m'amuser un peu à le mortifier, & en même-temps achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne se voyent pas avant que je me sois arrangé avec la petite personne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons; j'en suis comblé; ma chaise est raccommodée; je pars pour Paris; je compte que cet hyver nous nous y verrons souvent.

ALCIMON.

Rien ne me flatteroit davantage; mais on ne peut guere espérer de vous posséder qu'en passant, vous autres Messieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures...

LE MARQUIS.

Mon très-cher Alcimon, j'entrai dans le monde à seize ans; j'en ai vingt-six. J'ai assez vécu pour nos héroïnes de la Cour & de la Ville; il est temps que je vive pour moi. J'affichois le plaisir sans le goûter; je veux désormais le goûter, sans l'afficher; je me consacre aux petits soupers, avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante; cela est tout neuf; cela vient de Province; Vénus n'est pas plus belle; ses colombes ne sont pas plus douces, plus simples; je l'ai détournée, lorsqu'elle alloit tomber dans les griffes d'un gros épervier de votre connoissance...

ALCIMON, *souriant.*

J'entends; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes confreres?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à souper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez-vous pas bientôt à Paris?

ALCIMON.

Je resterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne presserez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs son humeur, & la façon brusque avec laquelle hier, pendant le souper, il répondoit à tout ce que je disois.

LE MARQUIS.

En vérité, il est trop caustique.

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, sans en être vu.*)

Je lui disois ce matin que je vous trouvois de l'esprit, de la politesse, un très-bon ton: oui, m'a-t-il répondu; pour un Financier, il est fat avec assez d'aisance. A propos de finance, cet homme qui versa hier au soir au bout de votre avenue, & que vous fîtes transporter ici, est un de vos Commis en Province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vu; cela peut être; qui vous l'a dit?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris ; il prétend que des voleurs ſont entrés de nuit dans ſa maiſon, & qu'ils ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe ; il eſpere que vous voudrez bien ne lui pas faire ſupporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh ! qui la ſupportera donc ? Moi ?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre ſon placet.

ALCIMON.

Quoi ? Monſieur, vous voudriez que je payaſſe ...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point cet homme : peut-être a-t-il été véritablement volé ; peut-être s'eſt-il volé lui-même ; que ſais-je ? Je vous dis ſeulement que je me ſuis chargé de ſon mémoire.

ALCIMON.

Et c'eſt le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de ſuite connoiſſance avec la fille de cet homme, & ſeroit bien-aiſe qu'elle lui eût obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne ſera pas à mes dépens. Vous pouvez l'aſſurer que ſi je ſuis un fat, du moins je ne ſuis pas un ſot. Je vais me renfermer dans mon cabinet. S'il demande à

me parler, mes gens lui diront ſechement que je n'y ſuis pas. J'eſpere qu'il ſentira que ſon humeur contrariante, ſon air & ſes façons bruſques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui; vous avez raiſon; ne paroiſſez point; ne vous expoſez pas à quelque ſcene déſagréable avec cet homme vif & bourru. Adieu; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flatte que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous, avec bien de l'empreſſement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'eſt caché, tandis qu'ils ſortoient, reparoît.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie! quel exécrable homme! ſe faire un jeu des peines & de l'eſpoir d'un malheureux! ſe charger de le recommander, & le trahir! oh! cette action ne reſtera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune perſonne: cachons-nous encore; écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.
Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUOI? Monſieur, vous n'avez pu rien obtenir de M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Rien du tout; & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en priſon?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de finance ſont ſi durs!.. Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel! ô mon pere! mon pere! Malheureuſe, que ne ſuis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien dommage, Mademoiſelle. Faites treve à vos larmes, & croyez qu'un homme de ma naiſſance, & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'eſt pas aſſez impitoyable, aſſez peu ſenſible, pour ne pas entrer dans vos peines. L'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon,

que je me charge de ce qui lui est dû ; ensuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere. J'ai une terre assez considérable qui n'en est éloignée que de quinze lieues : il voudra bien s'y charger de mes affaires ; il y vivra en paix, tranquille, respecté comme moi-même...

HENRIETTE, *se jettant à ses genoux.*

O Monsieur ! ô le plus généreux des hommes !..

LE MARQUIS, *la relevant.*

Que faites-vous donc ?...

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les sentiments ?..

LE MARQUIS.

Eh ! Mademoiselle, est-il rien de si naturel que de chercher à obliger ? Quoi de plus doux que de penser que notre superflu aide des infortunés ! & quels infortunés ! Une jeune personne charmante ! quel plaisir d'essuyer tout-à-coup ses larmes, & de soulager son cœur dévoré d'amertume ! Or, dites-moi, ce cœur est-il libre ? ne s'est-il point encore donné ?

HENRIETTE.

Monsieur, je ne suis point mariée.

LE MARQUIS.

Je sais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande si, parmi tant d'amants qui s'empressoient sans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas! Monſieur, occupée auprès d'un pere malheureux, dans la retraite & l'obſcurité, perſonne ne penſoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi? je pourrois me flatter d'être le premier qui vous auroit fait ſentir les douceurs d'un tendre engagement?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monſieur, les ſuites de cet engagement? Ma naiſſance eſt trop inégale à la vôtre...

LE MARQUIS.

Eh! que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naiſſance! Empêche-t-elle que vous ne ſoyez très-jolie, qu'étant très-jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puiſſions faire la félicité l'un de l'autre? Je veux que dès demain vous ſoyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maiſon d'un vieux Commandeur, mon oncle; elle eſt dans un quartier peu fréquenté; on diroit un petit temple, par les dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité; c'eſt-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O Ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profuſion vous trahit. Je vous ai cru

cru généreux ; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune eſt bien affreuſe, quand elle nous expoſe à des affronts !

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ELLE s'en va ? Ma foi, tant-pis pour elle. Je n'ai pas le temps de pourſuivre l'attaque ; il faut que je ſois ce ſoir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRÊTEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courroucé ? Que t'eſt-il arrivé ? A qui en veux-tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monſeu, comment donc? Qu'eſt-ce? quelle raiſon...

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*

Oh! parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(*Ils ſe battent; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas long-temps. Vous m'aviez promis de vous intéreſſer pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon, que pour le prévenir contr'eux. Eh! pourquoi avez-vous commis cette noirceur? Parce que cette fille vous a paru jolie; parce que vous l'avez regardée comme une proie qui s'offroit à vos deſirs. Son air annonçoit l'honnêteté de ſon ame: mais quelle ame, avez-vous dit en vous-même, ne ſe laiſſe pas flétrir par l'amertume? Achevons de l'accabler, de la déchirer; ôtons à cette infortunée tout eſpoir, toute reſſource; montrons-lui ſon pere prêt à être traîné dans une priſon; profitons, ſervons-nous de ſa miſere

pour triompher de ſa vertu. Votre action eſt auſſi lâche que celle d'un infâme raviſſeur, qui lui tenant le poignard ſur la gorge, auroit tenté de la déshonorer. J'ai dit; reprenez votre épée.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramaſſant ſon épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & ſe mettant entre eux.*

EH! Meſſieurs... Quoi donc?.. arrêtez... Quel ſujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh! je ne ſuis point animé; vous le voyez; c'eſt Monſieur qui trouve mauvais qu'on faſſe des propoſitions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monſieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il ſort.*)



SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel efclandre! Eh pour qui? Pour une petite...

LE CHEVALIER.

Monfieur, elle mérite par fa vertu qu'on la refpecte.

ALCIMON.

Par fa vertu? Eh! que diable, fi elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un, ni l'autre! Pourquoi donc vous battre?

LE CHEVALIER.

Sachez, Monfieur, que la jaloufie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même-temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux....

ALCIMON.

Oh! ma foi, avec vos gens malheureux... Il femble que vous preniez plaifir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne fuis pas affez riche pour pouvoir me procurer ce plaifir; mais il faudroit être barbare, pour ne pas tâcher de foulager ceux que le hafard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh ! Monſieur, croyez-moi, la plupart ne ſont tombés dans l'infortune, que par leur mauvaiſe conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuſe ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &...

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

Eh bien, voici la fille de ce vieillard ; écoutez-la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monſieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triſte famille, ſeroit une vraie fête pour un cœur ſenſible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiſelle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monſieur, nous ſommes d'une Province éloignée. Mon pere jouiſſoit de cinq ou ſix mille livres de rente, en faiſant valoir lui-même ſon bien. Ma mere, en mourant, ne lui avoit laiſſé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que ſix. Mon frere vint à Paris, s'introduiſit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié, & l'employerent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un ſon de voix intéreſſant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que ſes protecteurs offroient de l'aſſocier à une affaire très-lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds. Mon pere qui l'aimoit tendrement, ſe laiſſa perſuader de vendre tout ſon bien & de venir à Paris. Il apporta environ cent mille francs à mon frere, qui en effet s'intéreſſa ſi heureuſement dans pluſieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il ſe vit riche de plus d'un million; mais cette fortune ſi rapide fut détruite preſqu'en un inſtant. Un homme puiſſant à la Cour, & qu'il avoit offenſé par un refus... Vous me regardez, Monſieur? Hélas! peut-être doutez-vous de ce que je vous dis; c'eſt encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiſelle. Eh bien, cet homme puiſſant?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'archarnement, qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prévenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués; & mon malheureux pere, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la plus extrême, oui, Monsieur, dans la plus extrême misere. Il vint en Province. Je sortis du Couvent où j'avois été élevée; je me défis d'une partie de mes habits; & avec ce que je tirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre, nous subsistions. La recette d'un petit Bureau vint à vaquer : une personne de considération vous écrivit en notre faveur...

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiselle? de quelle ville? de quelle Province?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'est notre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O Ciel! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit; il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette Province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui à qui vous avez succédé; il accorda l'emploi; Mademoiselle & son pere commençoient d'être un peu plus à leur aise, & oublioient presque leurs malheurs, lorsque des voleurs entrerent de nuit dans leur maison, & em-

porterent tout ce qui étoit dans la caiſſe. Vous voilà inſtruit, Monſieur, ſur ce vieillard, ſur ce pere infortuné que vous voulez pourſuivre & faire traîner en priſon.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le pourſuivre! le faire traîner en priſon! ah! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? vos larmes coulent? Ne tâchez point de me les cacher; cette ſenſibilité vous fait honneur.

SCENE XIV ET DERNIERE.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GÉRONTE.

LE CHEVALIER, *à Géronte qui paroît au fond du Théâtre, & n'oſe avancer.*

APPROCHEZ, approchez, vous dis-je, & ne craignez rien. Monſieur eſt inſtruit, & très-touché de vos diſgraces.

GÉRONTE, *ſe jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monſieur, je me jette à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec tranſport.*

A mes genoux! mon pere!

GÉRONTE.

C'eſt vous, mon fils! vous êtes dans l'opulence, & moi dans la miſere!

ALCIMON.

Je ſuis indigne de voir le jour! cependant je pourrois vous dire que l'homme puiſſant qui m'avoit perſécuté, ſe trouvant cinq ou ſix mois après au lit de la mort, me rendit juſtice, & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris; on me rendit ma place & mes biens; je vous demandai à mes indignes amis : honteux ſans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ; qu'ils n'avoient pu ſavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez ſuccombé à vos chagrins.

GÉRONTE.

Embraſſe-moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs; je te retrouve; tu es heureux; embraſſe-moi, embraſſe ta ſœur.

ALCIMON, *au Chevalier, après avoir embraſſé ſon pere & ſa ſœur.*

Que ne vous dois-je point, Monſieur! Permettez-moi de vous offrir ſa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuſerai point de la reconnoiſſance que vous croyez me devoir, pour engager

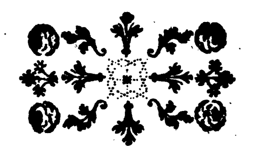
Mademoiselle à un mariage qui feroit peut-être contre fon inclination.

GÉRONTE.

Ah! Monfieur, je vous ai dit quelles étoient fes attentions, fes foins, fa tendreffe, & tout ce qu'elle faifoit pour un pere accablé par l'âge & l'infortune; je ne doute point que la fympaphie n'ait déja lié deux cœurs auffi vertueux que le vôtre & le fien.

(Il prend la main du Chevalier & celle de fa fille, & les met l'une dans l'autre.)

FIN.



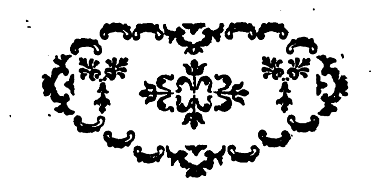


REPONSE A UNE CRITIQUE,

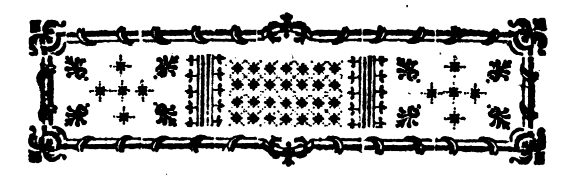
Sur la Comédie du Financier.

DANS *quelques Réflexions sur cette petite Comédie*, Mercure de France, Septembre 1761, page 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier, comme la plupart des hommes, a le cœur moins gâté que l'esprit ; que son peu de compassion pour les malheureux n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté, mais un vice, en quelque sorte, de son état, & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence ; que d'ailleurs, dans toute la Piece, il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête homme ; & qu'ainsi la Nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre, lorsqu'il reconnoît son pere. Cette observation répond à la critique d'un Journaliste qui, dans un Extrait, très-infidele à tous égards, dit que tout-*

à-coup, au dénouement, je fais de mon Financier un très-honnête homme, après lui avoir donné, pendant toute la Piece, un caractere très-opposé. S'il y a quelque mérite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caracteres.



EXTRAITS
DE QUELQUES COMÉDIES.



EXTRAIT DE PANDORE.

J'étois très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut plusieurs représentations, & fut toujours assez applaudie, parce que mon âge & un Militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene est dans un sallon de l'appartement de Vénus, dans l'isle de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Prométhée & Epiméthée.

PROMÉTHÉE.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette isle de Lemnos? Tu as de grandes conférences avec Vulcain; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme? Serois-tu amoureux de Vénus? Je te surprends encore dans son appartement...

EPIMÉTHÉE.

Moi, amoureux de Vénus? Je suis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déesse.

PROMÉTHÉE.

Eh! que t'ont-ils fait?

EPIMÉTHÉE.

Ils m'ennuyent.

PROMÉTHÉE.

Ma foi, ils m'ennuyent bien aussi!

EPIMÉTHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux?

PROMÉTHÉE.

Leur grandeur me flatte; & je ne m'apperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorsque ma vanité n'est plus occupée de leur présence. A l'égard des Déesses, elles se rapprochent tant de l'humanité, qu'il seroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits sur la Cour céleste, Epiméthée dit à son frere qu'il va se marier.

PROMÉTHÉE.

Et en conséquence, tu viens voir Vulcain? Cela est dans l'ordre; tu lui dois la premiere civilité.

EPIMÉTHÉE.

Je t'assure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMÉTHÉE.

J'entends; on l'a mise presque en naissant dans le temple de Vesta? Eh! mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevé une jeune personne, la dérobent-elle aux mouvements de son cœur! Non; rempli de desirs, son jeune cœur cherche par-tout

des objets qui les lui expliquent; & jusqu'aux peintures dont on orne les temples, l'instruisent. Elle voit dans un tableau la naissance du monde : l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à se débrouiller; son flambeau anime tout, allie tout; dans un coin du tableau, un mortel & une mortelle se donnent la main; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils se jettent: ma foi, la jeune Prêtresse médite & commente amoureusement sur cette union, & ne pense guere aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Vesta... Mais, voyons, quelle est la jeune fille que tu épouses?

EPIMÉTHÉE.

Elle n'est point fille.

PROMÉTHÉE.

Quoi? c'est une veuve!

EPIMÉTHÉE.

Non; elle n'a jamais été mariée.

PROMÉTHÉE.

Comment? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'est point fille? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver; il y en a beaucoup comme cela.

EPIMÉTHÉE.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMÉTHÉE.

Cela se peut; souvent, on ne l'attend pas, pour faire connoissance avec le plaisir.

EPIMÉTHÉE.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une ſtatue que Jupiter animera & que j'épouſerai. Comme ſon cœur ſera tout neuf, il me ſera aiſé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coquetterie que l'éducation & l'exemple des meres...

PROMÉTHÉE.

Eh! mon ami, le deſir de plaire, & par conſéquent la coquetterie, ſont dans le cœur d'une femme un ſentiment inné, & que rien ne peut y détruire... Mais, j'apperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain; éloignons-nous.

EPIMÉTHÉE.

Tu as raiſon, car Jupiter ne t'aime pas.

PROMÉTHÉE.

Je le ſais.

EPIMÉTHÉE.

Tu as, dit-il, de l'eſprit, mais...

PROMÉTHÉE.

Mais il n'aime pas l'eſprit; & en effet il doit ſouhaiter qu'on ſoit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus ſe met à ſa toilette. Vulcain ſe plaint à Jupiter, & fait un détail aſſez étendu de la maniere dont cette Déeſſe partage ſes moments; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaiſanteries, & s'en va, en ſe regardant encore au miroir, & en diſant: Adieu, petit mari; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher; je me trouve trop jolie.

JUPITER, *seul avec Vulcain.*

Serez-vous donc toujours en querelle avec votre femme?

VULCAIN.

Non; je prends mon parti.

Deux Cyclopes apportent une statue.

Faites-moi le plaisir de regarder cette statue.

JUPITER.

Elle est très-belle.

VULCAIN.

Ne seroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures si vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epiméthée; mais je la garde pour moi; & je vous prie de trouver bon que je l'épouse.

JUPITER.

Je ne souffrirai pas que vous vous sépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais...

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous sommes, convient-il que nous soyons sensibles aux infidélités de nos femmes?

VULCAIN.

Quoi? parce que nous sommes des Dieux,

il doit nous être indifférent qu'elles nous fassent...

JUPITER.

Très-indifférent; & je rends, dans cet instant même, un décret par lequel cette indifférence sera désormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang distingué. A l'égard de cette statue, écoutez-moi. Prométhée est une espece d'esprit fort qui s'est avisé d'étudier la Nature, & de faire part de ses réflexions aux hommes; la plupart négligent aujourd'hui nos autels; & s'ils pensent encore à nous, ce n'est souvent que pour censurer notre conduite. J'ai résolu de les punir; & pour rendre leur châtiment plus sensible à l'audacieux Prométhée, c'est dans sa famille même que je veux choisir le ministre de ma vengeance. Son frere Epiméthée épousera donc cette statue que je vais animer, & à qui tous les Dieux feront des présents. Le mien sera une boîte fatale où seront renfermés tous les maux.

(*En s'en allant, il touche de son sceptre la statue qui s'anime, & avec qui Vulcain reste seul. Il faut se la figurer dans un âge nubile, & avec des idées que les objets font moins naître qu'ils ne les réveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ses yeux: Ensuite elle considere toute sa personne avec beaucoup d'attention.*)

PANDORE.

Où ſuis-je?.. D'où viens-je?.. Et qui m'a miſe ici?

(*Elle ſe trouve auprès de la toilette de Vénus, & ſe contemple dans la glace.*)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir!

PANDORE, *continuant de ſe regarder.*

Cela s'approche, & cela s'éloigne comme moi!

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quittera plus... Paroiſſons.

(*Au bruit qu'il fait, elle ſe détourne, & marque quelque frayeur, en le voyant.*)

Ne craignez pas; c'eſt moi qui vous ai donné la naiſſance.

PANDORE.

Ah!... & l'avez-vous auſſi donnée à ce que je vois-là?

VULCAIN.

Ce que vous voyez-là, eſt votre reſſemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance!

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(*Se regardant avec la plus grande complaiſance.*)

Comment... en vérité... je ſuis belle...

mais très-belle. Vous devez avoir bien du plaisir à me regarder? Ah! que je m'aime!

VULCAIN.

Fort bien; mais il me semble que je mérite aussi que vous me regardiez un peu, & que ma figure est assez gracieuse....

PANDORE, *ingénuement.*

Oh! non.

VULCAIN.

Oh! non? (*A part.*) La petite impertinente! mortifions-la. (*Haut.*) Nous ne sommes pas les seuls sur la terre; & il y en a d'autres....

PANDORE, *vivement.*

Ah! allons vîte chercher ces autres; je veux qu'ils me voyent.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empressement; vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je suis.

PANDORE.

Comme vous êtes? Vous plaisantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaisante point.

PANDORE.

Quoi! mes yeux ne sont pas plus beaux que les vôtres?

VULCAIN.

Non.

PANEORE.

Votre bouche eſt plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez ?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes ?

VULCAIN.

Vous devez être contente ; vous vous plairez à vous-même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, apparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble ; que par conſéquent on deſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce deſir il naît certaines unions, certains plaiſirs....

VULCAIN.

Vous pourrez peut-être vous en procurer, en tâchant de vous faire aimer par votre bon caractere.

PANDORE.

Oh ! je prétends que ce ſoit aux autres à tâcher de ſe faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coquetterie naiſſent

avec toutes; cela me raccommode presque avec ma femme.

(*Elle examine tout ce qui est sur la toilette de Vénus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des brasselets, des peignes, &c.*)

PANDORE.

Plus je considere toutes ces choses-là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres; cela doit m'appartenir

(*Elle met quelques fleurs dans ses cheveux, en se regardant au miroir.*)

Cela fait fort bien !

(*Elle apperçoit un petit vase de rouge.*)

Vous êtes-vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues?... S'il y en avoit davantage, je crois que je serois encore mieux.

(*Elle se met du rouge.*)

VULCAIN, *à part.*

Ah ! Nature, Nature ! va, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Prométhée & Epiméthée viennent voir si la statue est animée. Pandore marque une agréable surprise à la vue de Prométhée, & fait connoître, par ses réponses ingénues, qu'il lui plaît beaucoup; de son côté, il la trouve charmante, sans cependant vouloir accepter la proposition que Vulcain lui fait de l'épouser. Epiméthée consent

consent de tout son cœur à la prendre pour sa femme; mais elle se défend de l'être; elle le trouve trop laid. Vénus, qui est instruite des desseins de Jupiter, vient pour les appuyer; elle dit à Vulcain, à Prométhée, de s'éloigner un moment; & lorsqu'elle est seule avec Pandore, elle lui fait une description plaisante du mariage, & de la façon dont un mari & une femme, d'un haut rang, vivent ordinairement ensemble. Pandore, qui, comme toutes les jeunes filles, s'en est formé une idée charmante, est très-étonnée, & lui fait quelques objections naïves; enfin, elle se laisse persuader, & consent à épouser Epiméthée. Il revient avec Vulcain & Prométhée; Vénus lui présente la main de Pandore & les unit. Momus arrive, & déclare qu'il a des présents à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en secret; il reste seul avec elle.

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels tristes présents de noces!

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah! Vénus! où eſt-elle? que je l'embraſſe.

MOMUS.

Apollon vous accorde le privilege d'aſſembler chez vous des Poëtes, des Philoſophes, & d'y tenir bureau d'eſprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde ſon privilege.

MOMUS.

Prenez, prenez; on n'eſt pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la converſation, la médiſance. (*Lui montrant une boîte.*) Mais voici le grand préſent; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui, d'un ſeul regard, fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez donc; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boîte, mais ne l'ouvrez pas; Jupiter le défend.

PANDORE, *ſeule.*

Tous les mouvements que peut inſpirer la plus vive curioſité, rempliſſent ce monologue. Enfin, Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boîte fatale. Le tonnerre gronde; & pluſieurs Acteurs, biſarrement habillés, figurent les maux dans le fond

du Théâtre. L'Espérance vient ensuite, & chante :

Mortels, accourez tous,
Célébrez ma puissance :
C'est de moi, c'est de l'espérance
Que naissent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir semble ne s'étendre.
Qu'à donner des desirs :
Ce sont de vrais plaisirs,
Puisqu'ils en font attendre.
Mortels, &c.

Les Illusions & les Chimeres, diversement représentées, forment le Ballet.



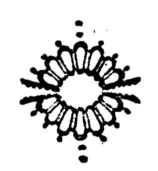


EXTRAIT

DE LA VEUVE A LA MODE,

Comédie en trois Actes, représentée pour la premiere fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Piece étoit assez bien intriguée & assez bien conduite. Cependant si on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de succès. Elle en eut beaucoup dans ce temps-là, parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.



ACTE PREMIER.

Éliante est une jeune veuve; Damon est son cousin; Dorante, leur oncle, veut les marier ensemble: mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour l'autre, ils chérissent encore plus leur liberté, & sont absolument éloignés de toute idée de mariage.

ÉLIANTE, *à Dorante.*

NOUS marier ensemble! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis?

DORANTE.

Quoi, vous marier ensemble, c'est vouloir vous brouiller? Ne vous aimez-vous pas?

DAMON.

Ma cousine me plaît beaucoup; son idée m'est toujours plus chere que celle de toute autre; mais comme toutes les jolies femmes se ressemblent en quelque chose, j'amuse indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fonds de tendresse que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé, dont les liens se resserreront encore par ceux du mariage.

ÉLIANTE.

Au contraire, il gâteroit tout. Nous nous aimons, ſans trop croire nous aimer; nous nous cherchons, ſans preſque y penſer, ſans y avoir peut-être jamais réfléchi; nos petits intérêts, nos amis, nos plaiſirs ſont les mêmes. Si nous étions mariés enſemble, nous nous appercevrions bientôt de cette reſſemblance qui ſe rencontre dans ce que nous faiſons; elle nous deviendroit peu à peu à charge; chacun de ſon côté la traiteroit de jalouſie, de défiance; nous ſentirions une gêne, un embarras réciproque. Les inégalités, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les amants, parce qu'ils n'y ſont expoſés qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaiſes humeurs, dégoûts entre deux perſonnes qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Que cela eſt bien penſé, ma chere couſine! Je vous aime, je vous adore; ne craignez point; non, je ne vous épouſerai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma niece, ne rougiſſez-vous pas d'afficher ce caractere de coquette?...

ÉLIANTE.

Il y a une grande différence entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manieres; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de mon-

de chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortege la fait briller; je ne veux, moi, que quelques amis choisis. Une coquette cherche à plaire; je ne cherche que ce qui me plaît. En sortant d'une maison, elle se demande, ai-je plu? pour moi, si l'on m'a plu, je suis contente : le plaisir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante qui veut absolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne consentent pas à se donner la main dès ce jour même, il les déshéritera, épousera la jeune Dorimene, & lui assurera tout son bien. Ils sont très-allarmés de cette menace; & dès qu'il est sorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, sans être obligés de s'épouser, ils ne soient pas exposés à perdre sa succession. Damon dit à Éliante qu'il se flatte que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espere qu'il l'engagera à refuser la main de leur oncle. Eliante n'approuve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacés. Comme la scene suivante, entr'elle & Marton sa femme-de-chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaisies de cœur & de vanité, qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vu d'attachement sérieux. Il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit; il me contoit les progrès qu'il faisoit, & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails plus ou moins avantageux qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit; mais les appas naissants de Dorimene l'ont véritablement frappé. Ce n'est pas par lui que j'ai appris ses empressements auprès d'elle; l'autre jour, quand il vint à Versailles, & que je lui en parlai, il rougit, & n'entra que foiblement dans les plaisanteries que je faisois....

MARTON.

Quoi, Madame, seriez-vous jalouse?

ELIANTE.

Non; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans son cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Ecoute; tu sais que je suis allée la nuit derniere au bal, déguisée en homme. Dorimene y étoit; elle ne m'avoit jamais vue; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant; & je suis sûre que ma figure, mon air tendre, vif, empressé, ont fait beaucoup d'impression sur son jeune cœur. Il faut

que tu ailles la voir ſous mon nom; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi long-temps au bal; que tu crois qu'il te trahit pour elle; que tu l'as envoyé chercher de ſa part...

MARTON.

De la part de Dorimene?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguiſée en cavalier?

ELIANTE.

Sans doute; & lorſque je ſerai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur. Le ſacrifice d'une perſonne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant, qui ne déplaît pas. Tu m'accableras de reproches; tu paroîtras déſeſpérée; il ſera même bon que tu verſes quelques larmes...

MARTON.

Vous plaiſantez? Quoi, vous voulez que je pleure?

ELIANTE.

Je ne plaiſante point; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela?

ELIANTE.

D'abord, à me divertir, en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je lui inſpirerai pour moi; enſuite, à l'en-

gager de brusquer mon oncle, lorsqu'il lui proposera de l'épouser; enfin, à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de temps à-perdre; allons, allons vîte chez moi nous déguiser.

Il faut observer que Dorante a logé Dorimene chez lui; qu'Eliante n'y demeure point, & qu'elle est même presque toujours à Versailles.

ACTE II.

Dorimene ouvre la scene avec Lisette, sa suivante; elle lui dit que Dorante veut l'épouser, si Damon & Eliante ne con sentent pas à se marier ensemble. Lisette lui demande si elle pourra se résoudre à en épouser un autre que Valere, après toutes les promesses qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de sa constance; & enfin elle lui avoue qu'un homme charmant, qu'elle a vu la nuit derniere au bal, est un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & est annoncée sous le nom d'Eliante. Après quelques compliments, tels qu'on en fait dans une premiere visite, elle entre en explication, en poussant un profond soupir, & en continuant de grima-

cer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Eliante.*

JE venois de perdre mon mari, & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parents. Qu'il étoit aimable! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat sur les bienséances, il ne s'entretenoit depuis huit jours, que d'idées lugubres! Ce jeune homme revint le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit; je lui répondis que je l'aimois bien aussi... Vous riez, Mademoiselle?

DORIMENE.

Madame...

ELIANTE.

Vous venez de Province; mais lorsque vous aurez passé quelque temps à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicatesse pour disputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoise.

DORIMENE.

Je ne comprends pas cette délicatesse-là.

MARTON.

Elle est cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que son amant ne la vît à sa toilette, & qui ne lui inspireroit de l'amour

que par des appas empruntés, devroit-elle tirer vanité de sa conquête ?

DORIMENE.

Non.

MARTON.

Par la même raison, il me semble que les petits refus, les obstacles & les difficultés dont s'irrite la passion d'un amant, étant des choses aussi étrangeres à notre personne, que le blanc & le rouge, on ne peut guere s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conservent. Mais lorsque nous savons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'assoupissement, vouloir lui prêter cette arme contre nous pour se l'assujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicatesse d'une femme fiere, sûre de son mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits maneges qu'on reproche à notre sexe.

Comme je n'ai rapporté quelques endroits de cette Piece, que pour en faire connoître l'intrigue, je passerai succintement sur le reste. La fausse Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis six mois dans l'union la plus tendre. Dorimene se défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle est bien flattée. La véritable Eliante arrive, déguisée en cavalier, & se jette aux genoux de Dorimene, avec toute la vivacité, les transports & les airs d'un Pe-

tit-Maître amoureux. La fausse Eliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaisante, le rôle d'une amante désespérée. Dorimene, seule avec le faux Chevalier, ne lui oppose qu'une foible résistance, capitule & se rend; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifférence, & sur-tout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive; il est fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene, & qui lui baise la main; il fait quelques plaisanteries; elle y répond avec dédain, & sort, en disant tout bas au faux Chevalier : je vous attends ce soir. La Scene suivante parut très-agréablement traitée; Eliante enfonce son chapeau, contrefait sa voix; & comme le jour commence à baisser, Damon ne la reconnoît pas. Dans la conversation qu'ils ont ensemble, ils se donnent réciproquement sujet d'être très-piqués l'un contre l'autre, & d'avoir par conséquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur Oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude, la jalousie & la curiosité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait suivre par son valet Pasquin.

ACTE III.

Pasquin vient rapporter à Damon que ce jeune homme est allé tout de suite chez Eliante; qu'il a demandé à la Fleur, un des domestiques d'Eliante, qui étoit ce jeune homme; que la Fleur a souri malignement sans lui répondre; qu'ayant regardé un moment par le trou de la serrure, il a vu ce jeune homme, assis devant le feu, qui ôtoit la bourse de ses cheveux, son habit, & qui se mettoit en robe de chambre; & qu'ainsi il faut croire, pour l'honneur de Madame Eliante, qu'elle est mariée secretement. Lisette qui avoit aussi suivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimene, a mieux découvert la vérité; elle apprend à sa Maîtresse, qu'il n'est autre qu'Eliante elle-même, & que la prétendue Eliante est Marton, sa suivante. Dorimene, piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, cherche à s'en venger; & comme elle sait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir, qu'en les mariant ensemble; elle persuade donc à Damon qu'Eliante est mariée secretement depuis six mois; & elle fait accroire la même chose à Eliante

ſur le compte de Damon : tous les deux donnent ſi bien dans le piege, que lorſque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les déshériter, s'ils ne veulent pas le ſigner, ils témoignent qu'ils ſont prêts à lui obéir, & le ſignent, perſuadés l'un & l'autre qu'il ſera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'eſt pas réel, ils ſont obligés de s'en tenir à leur ſignature. Dorante eſt ſi content du ſuccès qu'a eu la petite ſupercherie de Dorimene, qu'il conſent à ſon mariage avec Valere.

J'étois à mon régiment quand les Comédiens jouerent cette Piece; ils y joignirent un Divertiſſement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort applaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

Comédie en trois Actes, repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 27 Mars 1727.

J'ÉTOIS à la campagne; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours; nous la jouâmes en ſociété; le manuſcrit reſta entre les

mains d'une des Dames qui y avoit joué; je fus fort étonné, cinq ou six mois après, étant à Strasbourg, d'apprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette Piece venoit d'être représentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une apparence de succès. Comme je ne me suis du tout point soucié d'en retrouver le manuscrit, je ne puis pas en donner l'extrait. Il en est parlé très-au long, & certainement avec plus d'éloges qu'elle ne méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE
DUPE DE L'AMOUR.

JE ne sais pas pourquoi on a mis cette Comédie sous mon nom; elle est de M. Dessaudrais Sebire; il est vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entiérement achevée, & que je jettai sur le papier quelques idées dont il s'est servi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur; voilà toute la part que j'ai à cette Piece.



LES
TROIS ESCLAVES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

OSMIN.

VALERE.

LÉONOR.

FLORISSE.

ROSETTE.

FRONTIN.

La Scene est à Smyrne.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

ENFIN, mon cher Frontin, j'ai le plaisir de te revoir. Mais, comme te voilà pâle, défiguré, changé !

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, on le seroit à moins.

VALERE.

Tu as donc bien souffert, mon ami ?

FRONTIN.

Si j'ai souffert ! Vous savez que le Corsaire qui nous avoit pris, ne fut pas plutôt arrivé dans ce port, qu'il nous exposa en vente. Pour mon malheur, j'attirai les regards d'un maudit *Marabou*, qui passoit. Il s'approcha de moi, m'examina les pieds, les mains, l'encolure ; me fit marcher, trotter, courir ; & m'ayant ensuite long-temps marchandé, m'acheta cent piastres.

VALERE.

Oh, tu valois mieux !

FRONTIN.

Treve de compliments. Mon nouveau patron, dès que je fus chez lui, me demanda ce que je savois faire. Je lui répondis que j'étois valet-de-chambre dans mon pays, & je

lui en détaillai les fonctions : il me regarda brutalement. Je me flattois qu'il me trouvoit très-inutile, & qu'il alloit me revendre : malheureusement je ne lui parus que fainéant. Il me fit conduire à une de ses maisons de campagne, où je fus employé aux travaux les plus pénibles, me couchant tard, me levant matin, mal-nourri, mal-vêtu, & fréquemment rossé.

VALERE.

Mon esclavage a été bien différent du tien. Un jeune homme très-riche, dont le pere venoit de mourir, m'acheta ; & dès que je fus seul avec lui, me parla avec tant de douceur & de bonté, que je ne cherchai point à lui cacher ma naissance & ma fortune. Je lui avouai que j'étois François, homme de condition ; qu'après avoir vu l'Italie, je m'étois embarqué à Genes, pour passer en Espagne : mais que le vaisseau où j'étois, ayant été jetté par un coup de vent sur les côtes d'Afrique, nous y avions été attaqués & pris. J'aime ceux de ta nation, me répondit-il ; & ton esclavage auprès de moi ne sera point rude. En effet, il y avoit quatre ou cinq jours que j'étois chez lui, qu'il n'avoit pas encore exigé de moi le moindre service, lorsqu'un soir il me dit de le suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, il s'arrêta devant une maison d'une assez belle apparence. A un signal qu'il fit, on ouvrit la fenêtre d'un balcon, où il monta à l'aide d'une échelle de corde ; mais à

peine étoit-il entré, que j'entendis des cris; je le vis defcendre avec précipitation. La porte de la rue s'ouvrit. Trois hommes, le fabre à la main, fondirent fur lui; il les reçut avec beaucoup de valeur, & je le fecondai fi heureufement, que deux tomberent à nos pieds; le troifieme prit bientôt la fuite. Je ne faurois t'exprimer tous les fentiments de reconnoiffance, d'eftime & d'amitié que lui a infpiré cette action, où, après tout, je n'avois fait que mon devoir. Dès ce moment, je ne fus plus fon efclave, mais fon frere, fon plus intime ami, avec qui il veut partager fes richeffes qui font immenfes. Ce font des attentions continuelles à me prévenir fur tout ce que je puis defirer. Je lui marquai, il y a quelques jours, que j'étois inquiet du fort d'un domeftique qui avoit été pris avec moi; il ordonna, fur le champ, qu'on tâchât de découvrir à qui tu avois été vendu, & qu'on te rachetât à quelque prix que ce fût.

FRONTIN.

Ma foi, Monfieur, je ne me croirai racheté, que lorfque je ferai hors de ce maudit pays-ci; je n'y marche qu'en tremblant; & mes épaules... puifque ce Turc eft fi généreux, preffez-le de nous renvoyer en France.

VALERE.

Tu ne dois pas douter que je ne lui en aye déja parlé; mais il m'a prié avec tant d'inftances de refter encore quelque temps avec lui, que je n'ai pas voulu trop infifter, dans

la crainte de paroître ingrat & peu ſenſible à ſes bontés. Elles vont, te dis-je, au-delà de tout ce que tu peux t'imaginer. Tu vois ces beaux jardins, cette maiſon à la porte de la Ville : il l'a louée pour moi; j'y ſuis ſervi comme lui-même, avec une magnificence, une profuſion, (*En ſouriant.*) & j'ai compagnie.

FRONTIN.

Compagnie?..

VALERE.

Oui : trois jeunes eſclaves fort jolies, qu'il fit acheter il y a quatre jours, & que l'on me préſenta de ſa part.

FRONTIN.

Oh! cela s'appelle faire bien les choſes! On n'a point de ces procédés-là en France; & voilà un honnête Turc! Monſieur, des trois, n'y en auroit-il pas une dont vous ſeriez déja un peu dégoûté?

VALERE.

J'entends... & les épaules ne te font plus tant de mal!

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, c'eſt... qu'en vérité... j'ai toujours aimé le beau-ſexe.

VALÈRE.

Et moi auſſi. Mais tu devrois aſſez me connoître, pour être perſuadé qu'avec les habits du pays, je n'en ai pas pris les mœurs, & que j'ai toujours la délicateſſe d'un François......

FRONTIN.

De la délicatesse! quoi? vous vous amusez à tâcher de gagner le cœur avant... Ah! si j'étois à votre place...

VALERE.

Heureusement, pour ces trois jeunes personnes, tu n'y es pas.... Mais j'apperçois Osmin, ton libérateur & le mien. Jette-toi à ses pieds pour le remercier...

SCENE II.

VALERE, OSMIN, FRONTIN.

OSMIN.

BON JOUR, mon cher Valere. (*En regardant Frontin qui s'est jetté à ses pieds.*) Ah! voilà apparemment ce Domestique que vous souhaitiez tant de retrouver? On m'a dit, ce matin, qu'on l'avoit racheté. J'ai ordonné, tout de suite, qu'on vous l'amenât.

VALERE.

J'éprouve chaque jour, à chaque instant, de nouveaux traits de votre bonté, de votre générosité...

OSMIN, *à Frontin.*

Leve-toi, mon ami. Croyez, mon cher Valere, que rien au monde ne m'est plus cher que le plaisir de vous obliger. J'ai eu mille embarras, tous ces jours-ci; je n'ai pu venir

vous voir. Eh bien, nos trois jeunes esclaves? Comment va le petit ménage? Se porte-on bien? Où en êtes-vous?

VALERE.

A ne savoir pas encore pour laquelle mon cœur se déterminera.

OSMIN.

Vous les trouvez également aimables?

VALERE.

Adorables, toutes les trois!

OSMIN, *en l'embrassent.*

Que je vous embrasse, mon cher rival!

VALERE.

Votre rival?

OSMIN.

Oui.

VALERE.

Comment! on m'avoit dit que vous me les donniez?

OSMIN.

Sans doute: vous en êtes le maître; elles sont à vous... comme si vous les aviez épousées. Mais, en vous les donnant, je n'ai pas prétendu y renoncer: au contraire, quand on les amena chez moi, j'eus le temps de les considérer, à travers une jalousie, sans qu'elles me vissent; je les trouvai charmantes!..

VALERE.

Eh! pourquoi donc ne les gardiez-vous pas?

OSMIN.

Ecoutez-moi, mon cher ami. A la mort

de

de mon pere, qui m'a laissé la fortune la plus brillante, je pensai comme tous les jeunes gens; je n'imaginai rien d'égal au plaisir d'avoir un serrail. On m'amena de tous côtés des objets ravissants. Mais croiriez-vous que plus mon trésor augmentoit, & moins je m'en soucìois? Ces idées si délicieuses, que je m'étois faites d'avance, sembloient s'évanouir au moment de la possession. A la vue de toutes ces beautés, que j'avois tant desirées avant que de les avoir, j'avois beau me reprocher l'indolente tranquillité de mon cœur, je ne pouvois la vaincre. Je sentis que la liberté d'être heureux ôte le goût & l'empressement de le devenir, & je résolus de n'avoir plus de femmes à moi.

VALERE.

Parbleu, mon cher Patron, je vous entends : il vous faut le piquant de l'intrigue, un rival, des difficultés à surmonter, des plaisirs dérobés, en un mot, des femmes aux autres?

OSMIN.

Hélas oui! & pour vous développer toute la bizarrerie de mon cœur, j'adore ces trois jeunes personnes, depuis que je vous les ai données; je suis sans cesse occupé d'elles & de leurs charmes...

VALERE.

Eh bien! reprenez-les.

OSMIN.

Mais songez donc que je ne m'en soucierois plus, si elles étoient à moi!

VALERE.

Que voulez-vous donc ?

OSMIN.

Que vous les gardiez ; que vous en ſoyez poſſeſſeur ; qu'à chaque inſtant du jour, vous puiſſiez les voir, leur parler, être à portée d'employer tous les moyens que vous croirez propres à vous en faire aimer ; tandis que par ruſe & ſecretement, je tâcherai de m'introduire auprès d'elles, & de vous ſupplanter dans leur cœur.

VALERE.

Oh ! volontiers : je ſuis François ; vous piquez un peu trop mon amour-propre ; je veux, mon cher rival, vous faciliter moi-même les moyens de leur parler ; je vais leur dire que quelques affaires m'obligent d'aller à la ville, & que j'y reſterai juſqu'à demain au ſoir.

OSMIN.

Et en effet, vous vous abſenterez, & ne reviendrez que demain ?

VALERE.

Soyez-en ſûr.

OSMIN, *l'embraſſant.*

Vous êtes bien honnête !

VALERE.

Oh ! dans mon pays, les maris même le ſont...

J'AVOIS jetté ſur le papier quelques Scenes du premier, du ſecond & du troiſieme Acte de cette Comédie. Une Dame que je conſultois ordinairement ſur ce que je faiſois, trouva que deux de ces Scenes étoient abſolument trop vives, & que toutes les autres étoient plus que froides: je pris de l'humeur; nous nous brouillâmes; & lors du raccommodement, je jurai de ne plus penſer à cette Comédie; & j'ai tenu parole. D'ailleurs, je commençois à m'occuper de mes Eſſais Hiſtoriques ſur Paris.

DANS un petit Ouvrage qui a pour titre: *Lettres ſur l'état préſent de nos Spectacles*, M. de la Dixmerie avoit dit que la Tragédie d'Iphigénie en Aulide étoit terminée par un récit qui ne produiſoit qu'un effet médiocre, quoique l'expreſſion & les détails en ſoient très beaux. Quel effet, au contraire, avoit-il ajouté, ne produiroit pas l'action que renferme ce récit, ſi elle étoit placée ſous les yeux du Spectateur? Si l'on voyoit d'un côté Achille, menaçant & furieux, s'emparer d'Iphigénie, placer autour d'elle une troupe de guerriers; Clytemneſtre, les exciter à défendre

les jours de sa fille; Agamemnon, près de l'autel,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, se couvrir le visage.

Eriphile, par son inquiétude & son maintien,

Du fatal sacrifice accusant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs; si tout annonçoit un combat inévitable & sanglant; & qu'alors Calchas, s'avançant entre les deux partis, & suspendant le carnage, prononçât, d'une voix prophétique, ces vers de Racine:

Vous, Achille, & vous, Grecs; qu'on m'écoute...

Si, lorsque ce grand Prêtre s'avance pour saisir Eriphile, elle lui crioit:

Arrête & ne m'approche pas:
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains saura bien se répandre...

Si, en parlant ainsi, elle couroit prendre sur l'autel le couteau sacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce sacrifice, un pareil dénouement

n'acheveroit-il pas de faire un chef-d'œuvre de cette Tragédie ?

On n'osoit presque rien, en fait d'action tragique, du temps de Racine ; il est à croire que s'il avoit composé cette Tragédie de nos jours, il eût osé davantage.

On parloit chez Madame la Duchesse de ***, de cette idée de M. de la Dixmerie. Je dis que je croyois qu'on pouvoit la remplir, en conservant les mêmes vers de Racine, & en n'y en ajoutant que sept ou huit pour lier le spectacle. Je l'exécutai le même soir. On m'engagea à communiquer aux Comédiens ce que j'avois fait ; ils en parurent contents, & donnerent ce nouveau dénouement le 31 Juillet 1769 : le voici :

IPHIGÉNIE.

MADAME, & rappellant votre vertu sublime...
Euribate, à l'autel conduisez la victime.

En prononçant ces deux derniers vers de la troisieme Scene du cinquieme Acte, Iphigénie s'avance aux soldats qu'Euribate a amenés, & dont les uns l'entourent, tandis que les autres ferment le passage à Clytemnestre.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule ; & je ne prétends pas...

Mais on se jette en foule au-devant de mes pas:
Barbares, contentez votre soif sanguinaire.

ŒGINE.

Qu'espérez-vous, Madame? & que pouvez-vous faire?

Calchas vient se placer à l'autel; il est suivi d'Agamemnon qui se couvre le visage de ses mains. Ériphile & sa confidente sont assez près de lui.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en d'impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Quel tourment! quelle horreur! ô mere infortunée!
De funebres festons ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés...
C'est le pur sang des Dieux.... inhumains, arrêtez...
Que vois-je! Achille accourt; ah! le sort se déclare.

ACHILLE.

Fuyez, lâches bourreaux: tremble, Prêtre barbare.

Le fer à la main, suivi de cinq ou six des siens, il se précipite sur les soldats qui emmenent Iphigénie, les enfonce & leur arrache cette Princesse; il la tient par la main; elle semble faire quelque résistance pour le suivre.

IPHIGÉNIE.

Seigneur....

CLYTEMNESTRE, *allant à elle.*

C'eſt ton époux, c'eſt notre unique appui;
Achille eſt le ſeul Dieu qui nous reſte aujourd'hui.

Il les place au milieu de ſes Theſſaliens qui ſe preſſent d'arriver & qui ſe rangent ſur un côté du Théâtre, tandis que les Grecs arrivent auſſi du côté oppoſé.

ACHILLE, *aux Grecs.*

Venez me l'arracher.

ULISSE.

Oui, contre un ſacrilege,
Nous ſaurons des autels venger le privilege.

ACHILLE.

De ton zele affecté, ce fer va dans l'inſtant
T'envoyer aux enfers ſubir le châtiment.
Eſt-ce donc la valeur en toi que l'on redoute.
Perfides!...

Les Theſſaliens & les Grecs baiſſent les piques, & vont s'attaquer.

CALCHAS, *s'avançant entr'eux.*

Vous, Achille, & vous Grecs, qu'on m'écoute:
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, & m'inſtruit de ſon choix.

Un autre ſang d'Hélene, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laiſſer la vie.
Théſée avec Hélene uni ſecretement,
Fit ſuccéder l'hymen à ſon enlevement:
Une fille en ſortit que ſa mere a célée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée:
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.
Sous un nom emprunté, ſa noire deſtinée,
Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée;
C'eſt d'elle dont les Dieux ordonnent le trépas...
C'eſt la victime...

Il s'avance pour la ſaiſir.

ERIPHILE.

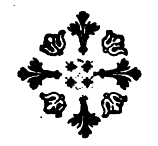
Arrête, & ne m'approche pas.
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.

Elle prend le couteau ſur l'autel, ſe frappe & tombe dans les bras de ſa confidente. Le tonnerre gronde; le bûcher s'allume....

CALCHAS, *à Achille.*

Elle expire; & des Dieux reſpectant les décrets,
Allons de votre hymen achever les apprêts.

TOUT dénouement en action dépend entiérement de l'exécution ; elle fut confuse ; & il n'étoit guere possible qu'elle ne le fût, les soldats qui devoient se mouvoir sur un terrein peu étendu, n'ayant presque pas été exercés aux mouvements qu'il leur falloit faire. Au-lieu de mettre l'autel au milieu du Théâtre, il falloit le placer au fond sous une tente ouverte. D'ailleurs, je ne rappelle ici ce dénouement, qu'afin que les personnes qui en ont entendu parler, voyent que le dessein de l'arranger ne pouvoit pas être susceptible de la plus légere apparence de gloriole & de prétention : l'idée n'étoit pas de moi, & je n'y insérois que dix ou douze vers pour lier le spectacle.





LETTRE

A M. DE SAINT-AUBIN,

Sur la Retraite de Mademoiselle DANGEVILLE.

VOUS me demandez mon sentiment, Monsieur, sur un tableau auquel vous travaillez. Il représentera, dites-vous, *Thalie* éplorée, qui fait tous ses efforts pour retenir une Actrice qui veut la quitter. Je ne doute point de l'habileté de votre pinceau; je vous dirai seulement qu'il y a des objets qui sont moins du ressort de l'imagination que du sentiment. Je suis persuadé que *Thalie* aura l'attitude & toute l'expression convenable; mais l'Actrice, cette Actrice divine, son front, ses yeux, sa bouche, tous ses traits si délicatement assortis pour lui composer la physionomie la plus aimable & la plus piquante; sa taille de Nymphe, son maintien libre, aisé, & toujours décent; Mademoiselle *Dangeville* enfin, (car sa retraite du Théâtre est le sujet de votre tableau) Mademoiselle *Dangeville*, Monsieur, peut-on espérer de la bien peindre! Avec de l'intelligence, de l'étude & de la réflexion, on peut se perfectionner le goût & devenir une Actrice très-brillante;

mais l'Actrice de génie est bien rare; & il y a la même différence qu'entre *Moliere* & un Auteur qui n'a que de l'esprit. Nous avons vu Mademoiselle *Dangeville* jouer dans les caracteres les plus opposés, & les saisir toujours de façon que nous en sommes encore à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On aura de la peine à s'imaginer que la même personne ait pu jouer, avec une égale supériorité, *l'Indiscrete* dans *l'Ambitieux*; *Martine* dans *les Femmes Savantes*; *la Comtesse* dans *les Mœurs du Temps*; *Colette* dans *les Trois Cousines*; *Me. Orgon* dans *le Complaisant*; *la Fausse Agnès* dans *le Poëte Campagnard*; *la Baronne d'Olban* dans *Nanine*; *l'Amour* dans *les Graces*; *Camille* dans *Egérie*; *Florine* dans *le Rival supposé*, & tant d'autres rôles si différents. Combien de fois, à la premiere représentation d'une Comédie, a-t-elle procuré des applaudissements à des endroits où l'Auteur n'en attendoit pas? Je me souviens que le célebre *Néricaut Destouches*, dont on alloit jouer une Piece nouvelle, craignoit pour un monologue & quelque traits dans le cinquieme Acte; il vouloit les supprimer. *Donnez-vous-en bien de garde*, lui dit-elle: *je vous réponds que ce monologue & ces traits seront fort applaudis.* En effet, elle joua le tout avec un naturel, des graces, une naïveté, qui déciderent la réussite, & triomphèrent de tous les efforts qu'une indigne cabale

avoit faits, pendant les quatre premiers Actes, pour faire tomber cette Comédie.

Ce qui acheve de caractériser la personne de génie dans Mademoiselle *Dangeville*, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une fille bien élévée; ignorant d'ailleurs toute cabale; &, dans le centre de la tracasserie, n'en ayant jamais fait aucune.

J'ai cru, Monsieur, puisque vous me consultiez, que je devois vous communiquer mes idées sur son caractere; parce qu'il me semble qu'on doit commencer par connoître celui de la personne qu'on veut peindre. Je souhaite que vous réussissiez; je souhaite que vous puissiez saisir cette ame fine, naturelle, délicate & sensible, qui vit, qui parle, qui voltige & badine sans cesse dans ses yeux, sa bouche, & dans tous ses traits. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, *Saint-Foix.*

FIN.





LETTRES TURQUES.

LETTRE PREMIERE.

Rosalide à Fatime, au Serrail du Bostangi Bachi.

JE suis en France, ma chere sœur; nous arrivâmes, il y a six jours, à Marseille. Quand je vis la terre, juge de mes transports & de ma joie, par l'inquiétude cruelle où j'avois été pendant tout le trajet. Je craignois sans cesse que le vent ne vînt à changer, & ne nous rejettât sur les côtes que nous quittions; je craignois que quelque vaisseau Turc ne nous poursuivît, & ne m'arrachât mon cher *Mazaro.* Si ce malheur nous fût arrivé, tu sais dans quels supplices il eût perdu une vie, à laquelle la mienne est attachée. Le jour, aux moindres cris de l'équipage, j'étois dans les plus vives allarmes; & la nuit je ne fai-

fois que des songes effrayants. Mais enfin nous voici au port, & nos cœurs s'y livrent à cette satisfaction si délicieuse de deux tendres amants, échappés aux dangers, & à qui l'amour & la fortune semblent assurer désormais un bonheur pur & tranquille.

J'ai eu la visite des premieres Dames de la ville; j'ai mangé chez elles; car on mange les uns chez les autres dans ce pays-ci. On voit à la même table des hommes & des femmes qui ne sont point mariés ensemble. Un mari même évite de se trouver dans les maisons où va sa femme; & l'on diroit au soin qu'il prend de ne point paroître avec elle pendant le jour, qu'on est convenu dans la société que c'est le temps des amants. Je te parle des gens de qualité; car j'ai cru remarquer que le Négociant, le Bourgeois parle à la sienne publiquement, se promene avec elle tête levée, & même lui donne le bras.

J'ai exigé de *Mazaro* que nous laisserions ignorer pendant quelque temps que je sais le François (1); cela me met dans le cas de n'être point obligée de parler. J'entends, j'écoute,

(1) La mere de Fatime & de Rosalide étoit de Toulon; elle avoit appris le François à ses deux filles, & avoit tâché de les élever dans sa Religion : ses soins réussirent à l'égard de Rosalide, qui étoit la Cadette; il y avoit quatre ans qu'elle avoit perdu sa mere, lorsqu'elle passa en France.

je regarde, j'obſerve, j'examine tout. Quand je ſerai un peu plus au fait des mœurs, des uſages, & ſur-tout de la *politeſſe* de cette nation-ci, car j'y entends ſans ceſſe répéter ce mot, alors je pourrai me mêler comme une autre à la converſation. Mais Dieu me garde d'aſſaſſiner jamais les gens de mon babil, comme font quelques femmes, & ſur-tout certains petits hommes, vêtus de noir, que j'ai eu le malheur de rencontrer dans preſque toutes les maiſons où l'on m'a menée! Croirois-tu, ma chere ſœur, qu'ils ſont flattés qu'on leur diſe qu'ils ſont vifs, étourdis, fémillants, de vrais papillons? La ſotte eſpece!

Je pars après demain pour Paris; je t'écrirai dès que j'y ſerai arrivée. Je t'envoye la copie d'une lettre de *Mazaro* à un de ſes parents; je ne doute point du plaiſir que tu auras à la lire, par la part qu'a dans ce récit une ſœur qui t'aime, & qui t'aimera toute ſa vie bien tendrement, en quelque pays du monde qu'elle ſoit. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE II.

Du Comte Mazaro au Marquis Piniani, à Veniſe.

TU ſais, mon cher Couſin, qu'une malheureuſe affaire d'honneur m'obligea de quit-

ter ma patrie. Le vaiſſeau où je m'embarquaï pour paſſer en Sicile, fut attaqué par un Corſaire de Smyrne; je ne te ferai point l'inutile relation de notre combat. Il s'en falloit de beaucoup que nous ne fuſſions à forces égales; nous fûmes pris, mis aux fers, conduits & vendus à Conſtantinople. Le Chef des eſclaves du Grand Viſir *Huſſèm* m'acheta, & m'employa à la culture des jardins.

Il y avoit plus de trois mois que j'y gémiſſois dans le plus rude eſclavage, lorſqu'un jour le Viſir s'approcha de l'endroit où je travaillois. Après m'avoir conſidéré aſſez longtemps avec beaucoup d'attention, il me fit pluſieurs queſtions ſur ma naiſſance & ſur mon pays. Je ne cherchai pas à lui déguiſer la vérité. Il me parut touché de l'aviliſſement où me réduiſoit la fortune; il ordonna qu'on me traitât avec douceur; & depuis, il ne ſe promenoit jamais, qu'il ne m'appellât pour s'entretenir quelques moments avec moi.

L'heure où il avoit contume de patroître étoit déja paſſée, quand un ſoir je le vis venir avec une jeune perſonne au-devant de qui je puis dire que mon cœur vola. A chaque pas qu'elle faiſoit, je le ſentois treſſaillir. Oui, j'aimois déja, quoique je ne puſſe pas encore bien diſtinguer les charmes que j'allois adorer. Elle approcha, & le Viſir s'arrêta pour me parler; mais immobile, & ſans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté croit que les yeux ne lui portent pas encore aſſez

tout le plaisir qu'il devroit goûter. Il sourit de mon désordre en regardant sa fille; car c'étoit elle : elle rougit, & s'appuyant sur son bras, le fit tourner dans une autre allée.

Je passai le reste du soir & toute la nuit dans un trouble & une agitation qui ne me permirent pas de fermer l'œil. L'adorable fille d'Hussem fut sans cesse présente à ma pensée : je me sentois entraîné par un penchant plus fort mille fois que toutes les réflexions, & auquel j'aurois voulu vainement résister. Dès qu'il fut jour, je me rendis au jardin; j'allai me mettre sur le banc où elle s'étoit assise la veille; je regardois tous les endroits où elle avoit passé. Que devins-je! Non, il n'est pas possible d'exprimer ce que je ressentis, lorsqu'une de ses esclaves, m'arrachant à ma rêverie, vint me dire de sa part de lui porter des fleurs. Avec quel empressement j'allai les cueillir! avec quelle émotion je les portai! Qu'alors l'emploi où l'esclavage m'attachoit, me parut brillant! & que l'amour pare avantageusement tout ce qui l'approche de son objet! Elle étoit encore au lit; elle en sortit ses beaux bras pour assembler ces fleurs; & dans le mouvement qu'elle fit, il me sembla que j'en voyois sortir toutes les graces, les amours, tous les charmes de la nature. Son pere lui avoit dit que je jouois de plusieurs instruments; elle me marqua qu'elle souhaitoit de m'entendre : je m'approchai d'un clavessin. Après avoir préludé par quelques airs Italiens, je chantai,

en m'accompagnant, des paroles qui avoient beaucoup de rapport à ma ſituation. Il me parut qu'elle m'écoutoit avec une certaine attention, que le plaiſir ſeul de l'oreille ne fixoit pas. Que te dirai-je, mon cher Couſin ? Ces précieux inſtants furent ſuivis de mille autres. Il ne ſe paſſoit plus de jour, que je ne la viſſe, & que je ne reſtaſſe deux ou trois heures avec elle. Malgré tout l'amour dont je brûlois, timide, confus, toujours embarraſſé en lui parlant, je n'aurois jamais oſé me déclarer, ſi le haſard ne m'eût favoriſé d'un interprete, auquel je ne m'attendois pas.

Je m'étois amuſé à élever des oiſeaux & à leur apprendre à répéter quelques airs; j'en avois inſtruit un plus chéri que les autres à prononcer, *je vous aime.* Un matin que j'entrois chez Roſalide, il vole de deſſus mon épaule à ſon cou, & en lui becquetant l'oreille, il lui dit, *je vous aime.* Ah! qu'il eſt joli, s'écria-t-elle, en le baiſant! Mon fidele écolier lui ſouffle encore dans la bouche, *je vous aime;* & à chaque careſſe qu'elle continua de lui faire, il répéta ſa leçon à merveille. Mais ne ſait-il que cela, me demanda-t-elle? Il attend, lui dis-je, votre réponſe: il la ſait déja, me répondit-elle; appellez-le; il vous la dira. J'allois me jetter à ſes genoux, lorſque ſon pere entra. Il fallut me retirer, ſans pouvoir lui exprimer, que par mes regards, tout le raviſſement dont mon cœur étoit comblé.

J'efpérois qu'elle viendroit le foir au jardin. J'attendis la fin du jour avec une impatience égale à mon amour. Je ne pouvois ni rêver, ni me diftraire; je me promenois, je m'affeyois; je voulois quelquefois me mettre au travail, & dans l'inftant je le quittois: on eût dit que je croyois qu'à force de changer de place, je ferois avancer le moment que je defirois. Enfin, la nuit approchoit, & je ne vis venir que le Vifir : il avoit l'air fombre & abattu; il me fit figne de le fuivre dans une allée couverte; & lorfque nous y fûmes, il me parla à peu près dans ces termes:

„ Je fuis né à Salonique de parents Grecs;
„ je fus amené à Conftantinople, efclave
„ comme tu l'es. Mon activité, mon zele,
„ & peut-être quelques agréments dans ma
„ figure, me firent remarquer de la Sultane
„ mere; elle m'employa dans différentes af-
„ faires où j'eus le bonheur de réuffir. Lorf-
„ que fon fils fut en âge de gouverner par
„ lui-même, elle lui parla de moi fi avanta-
„ geufement, qu'il me prit à fon fervice. Je
„ fus d'abord Capigi-Bachi; enfuite élevé à
„ la dignité de Bacha d'Alep, & quelques
„ années après à celle de Gouverneur-géné-
„ ral de la Méfopotamie. (1) Le Sophi s'é-
„ toit emparé d'une partie de cette Province,
„ & fe flattoit d'en achever la conquête dans

(1) Le Diarbeck.

„ la prochaine campagne. En moins de qua-
„ tre mois, non-seulement je lui enlevai ce
„ qu'il avoit pris; mais je le réduisis à dé-
„ fendre ses propres frontieres, & bientôt à
„ demander la paix. Nous n'en avons jamais
„ fait de plus glorieuse avec la Perse. Dès
„ qu'elle fut conclue, le Sultan, pour ré-
„ compenser mes services, & je pourrois
„ même dire, pour satisfaire à la voix pu-
„ blique, me rappella auprès de lui, & me
„ confia le sceau de l'Empire. Depuis près
„ de sept années que je suis Visir, le Ciel
„ m'est témoin que je n'ai jamais eu en vue
„ que la gloire du Maître & le bonheur des
„ sujets. Mais que n'invente pas l'envie con-
„ tre ceux qu'elle veut perdre! Je m'apper-
„ çois depuis quelque temps que ma faveur
„ diminue, & que mes ennemis sont prêts
„ à triompher. Pour prévenir le coup qui
„ me menace, je veux fuir chez les Chré-
„ tiens. Je n'ai que deux filles. L'aînée est
„ mariée au Bostangi-Bachi. Tu connois la
„ cadette; tu l'aimes; tu lui as plu. Sa me-
„ re, qui étoit Françoise, l'a élevée dans ta
„ Religion. Je vous unirai l'un à l'autre dans
„ un pays de liberté. Tâche de t'assurer d'un
„ vaisseau. Je ne te dis rien sur les précau-
„ tions que tu dois prendre; je me repose
„ absolument de tout sur ton amitié, tes
„ soins & ta prudence". En achevant ces
mots, il voulut m'embrasser. Je me précipi-
tai à ses genoux, & tâchai de lui exprimer

tout l'attachement, toute la tendresse & la reconnoissance dont mon cœur étoit pénétré.

Le lendemain j'allai au port. La fortune qui sembloit ne m'avoir jetté dans les fers, que pour me conduire au comble du bonheur, me fit rencontrer en y arrivant, un des hommes du monde en qui je pouvois avoir le plus de confiance; c'étoit un riche Négociant de Marseille, qui faisoit un gros commerce à Venise, & que j'avois vu souvent chez mon pere. A peine m'eut-il reconnu, que me serrant dans ses bras, les larmes aux yeux, il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui pour me tirer de l'esclavage. Je ne balançai point à lui conter mon aventure. Après qu'il l'eut écoutée, il m'assura de nouveau que je pouvois disposer de tout ce qui lui appartenoit; que son vaisseau étoit au port; qu'en cinq jours au plus tard il seroit en état de mettre à la voile, & qu'il prendroit des mesures si justes, qu'il espéroit que nous n'aurions pas de risques à courir. Le Visir à qui j'allai rendre compte d'un si heureux commencement, m'ouvrit ses trésors; & en différents voyages, j'avois déja porté secretement au vaisseau plus de quatre millions en or & en pierreries. Nous devions nous embarquer la nuit du surlendemain, lorsqu'en rentrant le soir du quatrieme jour au palais, j'appris que mon maître, mon bienfaicteur, mon pere, cet homme si respectable, & à qui j'avois tant d'obligations, avoit été pré-

venu par ſes ennemis. J'eus le ſpectable affreux des Muets & des Capigis qui portoient ſa tête au Sultan.

Ma chere Roſalide ſe retira chez ſa ſœur. Pluſieurs jours s'écoulerent ſans que j'entendiſſe parler d'elle. J'étois accablé de douleur, & dans les plus vives inquiétudes. Enfin, elle m'écrivit de continuer à préparer tout pour notre départ. Je lui fis réponſe que tout étoit prêt; que je n'attendois que ſes ordres; que le vent étoit favorable, & que ſi elle vouloit me marquer où je pourrois l'aller prendre, nous ſerions loin de Conſtantinople avant la fin de la nuit. Je la vis bientôt arriver, déguiſée en jeune Arménien. Notre navigation a été des plus heureuſes: nous arrivâmes hier à Marſeille. Dès que j'y aurai fini quelques affaires, nous partirons pour Paris. Viens nous y joindre, mon cher Couſin; viens-y jouir du plaiſir de voir ton ami au comble de la félicité. Je ſuis, mon cher Couſin, &c.

LETTRE II.

Roſalide à Fatime.

JE ſuis à Paris depuis huit jours. Il n'eſt pas aiſé de démêler ſi les François aiment véritablement les étrangers, ou s'ils n'ont que la vanité, l'eſpece de coquetterie de s'en faire aimer. Croiroient-ils que, par toutes ſortes de

bonnes façons, ils doivent tâcher d'adoucir le malheur d'une perſonne, envers qui la nature a été aſſez marâtre, pour ne l'avoir pas fait naître Françoiſe? Je ne ſais; mais il eſt ſûr qu'il n'y a point de politeſſes, d'égards, de prévenances & d'attentions qu'on ne me marque en toute occaſion; juſqu'au petit peuple s'empreſſe, & ſemble vouloir faire les honneurs de la France.

La bonne humeur qui fait le fond du caractere de cette nation-ci, aideroit beaucoup à me perſuader qu'elle eſt naturellement bienfaiſante. On rit de temps en temps dans les autres pays; ici on rit toujours : il y regne un ton, un air d'enjouement & de gaieté qui frappe d'abord tout étranger.

Mazaro convient que le François a l'ame noble & généreuſe; mais il prétend que la fureur d'être à la mode, de briller, d'être cité, de paſſer pour avoir du feu, de l'imagination & des ſaillies, le rend étourdi, frivole, indiſcret & méchant. Il y a, dit-il, mille gens dans Paris qui s'eſtiment dédommagés de tout, pourvu qu'on croye qu'ils ont de l'eſprit. Il me contoit hier qu'un homme, dont tout le bien conſiſtoit en rentes ſur la Ville, en perdit les deux tiers par un nouvel édit du Roi. Il fut d'abord conſterné; mais en déplorant ſon malheur, il lui vint un trait contre le Miniſtre; il le mit en chanſon : elle courut, fut trouvée plaiſante; le voilà conſolé.

Tu me demanderas sans doute si les Françoises sont belles : on peut croire que non ; mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas : sans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les graces.

Je t'envoye toutes sortes de coëffures, & les étoffes les plus nouvelles. Je prie la personne à qui je les adresse à Marseille, de te les faire tenir le plutôt qu'il sera possible. Mais quelque diligence qu'elle fasse, elles ne seront déja plus de mode ici quand tu les recevras. Adieu, ma chere sœur.

LETTRE III.

Rosalide à Fatime.

UNE parente de Mazaro me proposa hier de sortir avec elle. Notre carrosse arrêta vis-à-vis d'une maison où nous entrâmes à travers une troupe de gens armés qui s'ouvrit pour nour laisser passer. Nous montâmes à une petite chambre que l'on referma sur nous avec un grand bruit de clefs ; nous étions dans l'obscurité, & je ne savois que penser de l'endroit où l'on m'avoit conduite, lorsque plusieurs lumieres, d'une odeur fort désagréable, commencerent à éclairer une grande salle assez mal décorée : à ce qu'on m'en avoit déja dit, je reconnus aisément que j'étois à la Comédie.

C'est

C'eſt un lieu où les François s'aſſemblent à une certaine heure, pour y pleurer ſur la triſte deſtinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais ni vus, ni connus, & pour y rire des défauts, des foibleſſes, des vices & des ridicules de leurs parents, de leurs amis, & des perſonnes avec qui ils vivent tous les jours.

Un Abbé connu de la Dame avec qui j'étois, vint ſe placer dans notre loge; c'eſt ſans contredit l'Eccléſiaſtique du Royaume le plus au fait de l'hiſtoire ſecrete des différents Spectacles. Il fut ſans doute charmé de trouver une étrangere avec qui pouvoir étaler tout ſon ſavoir. Il m'apprit les noms, ſurnoms, l'âge, les talents, les bonnes & les mauvaiſes qualités de toutes les Actrices, une partie des amants à qui elles avoient appartenu, & ceux qui les avoient actuellement. Telle à qui je n'aurois pas donné plus de vingt-cinq ans, étoit, ſelon lui, depuis près de trente, fille de Théâtre, mere de pluſieurs enfants, & cependant recherchée comme dans ſa nouveauté. C'eſt le miracle des houris du paradis du Prophete.

Laiſſant à part la vie intérieure de ces Demoiſelles, je conçois qu'une Comédienne peut trouver bien de l'agrément dans ſon état. Il lui fournit ſans ceſſe de nouvelles occaſions de contenter ce deſir de plaire ſi naturel à notre ſexe. Elle a preſque tous les jours le plaiſir d'eſſayer ſes charmes ſous dif-

férents habillements, ſous différentes parures. N'eſt-elle pas même en droit de penſer qu'elle ne doit les douceurs de ſa ſituation qu'à ſon propre mérite? Par quelle bizarrerie de préjugés ſe mettra-t-elle au-deſſous de cette femme dont la naiſſance n'eſt pas au-deſſus de la ſienne, & qui ne brille que de l'éclat emprunté de la fortune & des fripponneries de ſon mari? Je ne vois pas qu'il ſoit plus noble d'exercer ſon eſprit à imaginer quelque nouvelle taxe ſur la nation, que d'employer ſes talents à l'amuſer. J'irai demain à l'Opéra. On m'a beaucoup vanté ce Spectacle; nous verrons. Adieu, ma chere Fatime, aime toujours Roſalide.

LETTRE IV.

Roſalide à Fatime.

JE ſors de l'Opéra. Ce Spectacle a tenu pendant trois heures mon eſprit, mes yeux & mes oreilles dans un ſi grand enchantement, que je ne conçois pas qu'il y ait des perſonnes aſſez ennemies de leurs plaiſirs, pour ne vouloir pas s'y amuſer, & pour s'obſtiner à répéter ſans ceſſe qu'il eſt ridicule qu'un homme vienne déplorer ſes malheurs, & ſe tuer en chantant. L'idée qu'elles ſe font du chant, & l'habitude de le regarder comme un enfant du plaiſir & de la joie, cauſent appa-

remment cette prévention, qui se dissiperoit aisément si elles le considéroient dans son essence réelle, c'est-à-dire, comme un simple arrangement de tons différents. Je ne pus m'empêcher de rire à la Comédie, lorsque je m'apperçus qu'un Roi rimoit exactement tout ce qu'il disoit à sa Maîtresse, à son Conseil & à son Capitaine des Gardes. La rime qui se fait bien plus sentir dans la simple déclamation, que dans le chant, me parut une affectation puérile : elle rompt l'illusion & ne produit aucune beauté; au-lieu qu'à l'Opéra, cette suite, ce mélange, cette succession variée de sons pour peindre la haine, l'amour, la jalousie, la fureur & la vengeance, donne, selon moi, de la force, de la chaleur, de l'énergie, & une nouvelle expression aux paroles : en un mot, il m'a semblé qu'à l'Opéra, j'aurois été affectée quand même je n'aurois pas entendu le françois, & qu'au contraire à la Tragédie où l'on m'a ménée, je n'entendois le françois que pour être choquée du langage peu naturel qu'on y parloit.

Je suppose que le Roi de France envoyât son Académie de Musique peupler une colonie déserte, avec défenses expresses à tous ceux qui la composent, de se rien dire, de se rien demander, enfin de se parler autrement que comme ils se parlent au Théâtre : il n'est pas douteux qu'il naîtroit dans cette isle une postérité chantante, dont toutes les inflexions de la voix seroient élancées & me-

ſurées, & que cette poſtérité, ſi elle rentroit un jour dans la patrie de ſes peres, trouveroit la diſſonnance des tons de nos converſations fort extraordinaire; & avec plus de raiſon, je crois, qu'on n'en a de ſe récrier contre la repréſentation de toute une action en muſique.

Les décorations, les habits, les chœurs, les machines & les divers changements, rendent l'Opéra ſi magnifique & ſi ſurprenant, que ſi les ſauvages voiſins de l'iſle, où dans ma ſuppoſition je l'ai relégué, aſſiſtoient à ſon ſpectacle, je ſuis perſuadée qu'ils croiroient voir véritablement des Divinités, & que, pour peu que Monſieur le Directeur eût d'eſprit & d'ambition, il lui ſeroit aiſé de trancher du prophete, du légiſlateur, & de faire des proſélytes. A la tête des ſaintes & des dévotes de cette nouvelle loi, il ſeroit plaiſant de lire les noms de quelques Actrices dont on m'a conté les aventures. Mahomet, ſuivi de ſa Cadizge, de deux ou trois autres femmes, & de quelques vagabonds, entreprit & vint à bout d'en établir une, dont les machines ſont plus groſſieres. J'eſpere toujours, ma chere Fatime, que les inſtructions que notre mere t'a données dans l'enfance, ne ſe feront point perdues, & que tôt ou tard tes yeux ſe deſſilleront aux clartés de la vraie Religion : c'eſt la plus grande ſatisfaction que pût recevoir une ſœur qui t'aime bien tendrement. Adieu.

LETTRE V.

Rosalide à Fatime.

Nous étions hier cinq ou six femmes chez moi ; entra un jeune homme des amis de Mazaro ; on parloit de Constantinople. Constantinople ! s'écria-t-il, en se laissant aller dans un fauteuil ; Constantinople ! Ah ! Mesdames, c'est le séjour de mon ame ! Un honnête Musulman doit mener une vie bien délicieuse ! En quoi, Monsieur, lui demandai-je assez étonnée de son enthousiasme ? Il n'y a à Constantinople ni bals, ni assemblées, ni jeu, ni soupers, ni spectacles, ni ce concours d'arts, de sciences & de talents qui fournissent chaque jour dans Paris de nouveaux amusements... Cela se peut, Madame, me répondit il, cela se peut ; mais le plaisir d'avoir un Serrail ! Pour avoir un Serrail, repliquai-je, il faut être riche ; & je ne vois pas qu'en France les gens qui le sont & qui ont le cœur gâté, manquent plus de femmes qu'ailleurs. Si un Seigneur Turc a dix esclaves, un Seigneur François n'a-t-il pas toute la Comédie, tout l'Opéra, toutes les jeunes filles qui postulent, & à qui il promet sa protection pour y entrer, & cent autres ? Il est vrai que ces Demoiselles ne sont pas absolument en propre à lui, comme en Turquie une escla-

à ſon maître; mais le droit de propriété en fait de femmes, n'eſt pas, je crois, ordinairement ce qui flatte le plus le goût de votre nation.... Il y a des cas, Madame, il y a des cas, s'écria de nouveau cet extravagant : eſt-il rien de plus doux que d'avoir à ſoi cinq ou ſix jolies enfants qu'on achete à l'âge de ſix, de ſept, de huit ans; & lorſqu'elles en ont treize.... Nous le priâmes de vouloir bien nous épargner ſes arrangements de ménage, & de changer de converſation.

Ma chere ſœur, les loix ſont différentes chez les différents peuples; les mœurs des hommes ſont par-tout les mêmes. Je dirai plus; leur caractere eſt par-tout également injuſte, impérieux & tyrannique. S'il étoit permis à Paris d'avoir pluſieurs femmes, elles y ſeroient peut-être auſſi captives qu'en Turquie; mais comme un François ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que ſon voiſin ne cachât auſſi la ſienne. Quoiqu'il ait publiquement des maîtreſſes, en exige-t-il moins de fidélité de la malheureuſe qu'il a épouſée? Non; & ſi elle oſe ſe plaindre en juſtice, ſi elle prouve évidemment qu'il en uſe mal avec elle, devinerois-tu le jugement qui intervient? Il eſt digne des hommes; ce ſont eux qui le prononcent. On ordonne que cette infortunée entrera dans un Couvent; c'eſt-à-dire, qu'en France on nous enferme, parce que nos maris ont tort avec nous,

& en Turquie, parce que nous pourrions avoir tort avec eux : cela eſt indigne ; cela révolte. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE VI.

Roſalide à Fatime.

JE n'ai jamais rien vu de ſi charmant, qu'une femme qui vint hier dans une maiſon où j'étois ; je ne me laſſois point de la regarder, d'admirer ſon air, ſa taille, ſa démarche noble, ſon ſourire, je ne ſais quoi de fin & d'engageant répandu ſur toute ſa phyſionomie. La jolie perſonne ! dis-je à une Dame aſſiſe à côté de moi : Eſt-elle mariée? Voilà ſon mari, me répondit-elle, en me montrant un jeune homme d'une figure très-aimable, qui étoit adoſſé à la cheminée ; ils ont l'un & l'autre de la naiſſance, de grands biens, beaucoup d'eſprit ; & cependant ils n'en ſont pas plus heureux : vous voyez, continua-t-elle, que ſes regards ſont attachés ſur elle ; je ſuis ſûre qu'il ſe dit en lui-même, que rien n'eſt plus adorable ; mais la juſtice que ſes yeux lui rendent, ne paſſe plus juſqu'à ſon cœur ; la facilité à devenir heureux, lui ôte le goût, le plaiſir, & l'empreſſement de l'être... J'entends, Madame, interrompis-je ; c'eſt un de ces fats dont on m'a parlé, qui croyent qu'il eſt du bel air de ne ſe pas ſoucier de ſa

femme ? Ah ! ne lui faites point cette injustice, reprit-elle ; il marque à la sienne toute l'estime, tous les égards & toutes les attentions imaginables ; mais rien ne peut suppléer à l'amour ; elle l'aime passionnément ; il le sait ; il sent combien elle doit souffrir ; & il est sans cesse déchiré par le remords de rendre malheureuse une des personnes du monde qui mérite le moins de l'être.

Ma chere sœur, j'ai vu notre pere éprouver cette même sécheresse de cœur, & se la reprocher au milieu de vingt femmes charmantes, soumises à ses plaisirs, & qui toutes sembloient n'aspirer qu'au bonheur de lui plaire. Quelles sommes n'a-t-il pas dépensées pour acheter des esclaves dont il ne se soucioit plus dès qu'elles étoient dans son Serrail ? Je regardois cet état d'insensibilité, cette privation de desirs, comme une punition d'avoir voulu trop les irriter. Mais quand je vois que les cœurs les plus vertueux, & qui méritent le plus d'être comblés des douceurs de l'amour, n'en tombent pas moins dans ce même anéantissement, je t'avoue que je ne sais que penser de la nature & des loix. Tout dans l'univers est il donc imparfait ? On ne doit avoir des desirs que pour l'objet à qui l'hymen nous lie ; & c'est ce même hymen, cette union si pure, ce nœud sacré qui détruit ce qu'il légitime ; que dis-je ? ce qu'il ordonne ! J'ai épousé mon amant après bien des inquiétudes & des peines ; sa tendresse

pour moi va jusqu'à l'adoration; mais peut-être que bientôt, ô Ciel!... Non, je ne dois rien craindre; nos cœurs étoient destinés l'un pour l'autre; mon bonheur est à jamais assuré; & rien ne pourroit l'égaler, si j'avois le plaisir de t'avoir avec nous. Adieu, je t'embrasse bien tendrement, ma chere Fatime.

LETTRE VII.

Rosalide à Fatime.

J'AI été indisposée pendant quelques jours; mais j'ai eu toujours si bonne compagnie, que je ne suis sortie qu'avec peine pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois si commodément chez moi : il s'y est passé de ces scenes plaisantes que la folle imagination du François crée, pour ainsi dire, de rien.

Viens que je t'embrasse, mon cher Chevalier, disoit hier un jeune homme à un de ses amis. J'ai appris avec une vraie joie que tu as quitté cette Madame D***; sais-tu bien que cet amour-là commençoit à paroître bien long, bien sérieux, & à te donner un travers dans le monde? J'avois beau dire que parce que ton cœur s'amusoit deux ou trois semaines de plus avec elle qu'avec une autre, il ne falloit pas précipiter son jugement; que je te connoissois, & que cela finiroit bientôt: je ne persuadois point : on se rappelloit, en

souriant malignement, le jour que tu l'avois prise ; & comme on ne peut pas disconvenir qu'elle n'ait de l'esprit & de la beauté, on se disoit à l'oreille qu'elle t'avoit fixé. Eh ! quel mal y auroit-il, Monsieur, demanda une Dame de la compagnie à cet ennemi des amours de durée, qu'une femme aussi aimable que Madame D*** eût rendu le Chevalier constant? Ah ! fi, fi donc, Madame, constant! répondit-il ; entre nous, qu'est-ce qu'un homme constant ? Une espece d'animal assujetti, qui n'a plus qu'une allure, qui devient domestique, qui ne goûte plus le vin, qui fuit les petits soupers & ses amis ; il me semble voir un mari qui fait un bon ménage. La constance marque un cœur étroit, un cœur qui n'a pas la force de seconder la nature qui lui présente sans cesse de nouveaux objets, pour l'aider à secouer le joug de celui qui l'a subjugué. En un mot, votre homme constant n'est ordinairement qu'un paresseux, qui, se méfiant de son mérite, s'assoupit avec une conquête faite, pour ne se pas donner la peine d'en entreprendre une autre qu'il pourroit manquer. En vérité, repliqua la même Dame qui avoit déja pris la parole, ce propos est bien étonnant dans la bouche de quelqu'un qu'on sait attaché depuis deux ans à... A une Comédienne, n'est-ce pas? s'écria-t-il d'un ton ricaneur. Eh ! Madame, c'est l'inconstance même qui entretient & perpétue mon goût pour cette Actrice : jamais Prothée ne fut

plus admirable; tantôt c'est une amante en pleurs qui regrette un perfide; un autre jour, bergere innocente, elle voudroit se cacher à elle-même le trouble d'un amour naissant; quelquefois c'est une coquette aimable qui m'amuse par son esprit; enfin, presque tous les soirs elle change d'attraits, de graces, de caractere, d'habits, & de visage même, si vous voulez. Mon imagination qui ranime chaque jour une curiosité récente, avertit, presse mon cœur de desirer, le séduit, l'enflamme; & dans le même objet, je crois jouir d'Atalide, de Monime, de Célimene & de Cloë. Mais cela me rappelle qu'elle joue aujourd'hui dans une Piece nouvelle; c'est un pucelage; j'y cours: en effet il se leva, & sortit.

Aurois-tu jamais pensé, ma chere sœur, qu'on pût traiter la constance de vertu ridicule; & que diras-tu d'une Nation où la plupart des hommes, dès l'âge de vingt-cinq ans, sont déja privés des vrais plaisirs de l'amour? Leur ame est flétrie, leur cœur est blazé, & leurs sens même ne se réveillent plus qu'à force de prestiges & d'illusions. Adieu, je t'embrasse bien tendrement, ma chere Fatime.



LETTRE VIII.

Rosalide à Fatime.

J'ALLAI il y a quelques jours chez une femme très-aimable, d'un rang distingué, & de qui j'ai reçu mille prévenances & mille amitiés à mon arrivée en cette ville. Je la trouvai distraite, rêveuse, inquiete ; je la priai de me dire librement si je ne la gênois pas : au contraire, me répondit-elle en soupirant, je serai charmée que nous passions ensemble le reste de la journée ; je soulagerai peut-être un peu ma douleur en la confiant à une amie. J'aime, ajouta-t-elle, & j'aime un ingrat qui ménage d'autant moins mon cœur, qu'il s'en croit plus le maître ; il y a quatre jours que je ne l'ai vu, quoique j'apprenne de toutes les personnes qui viennent chez moi, qu'il se multiplie, pour ainsi dire, & qu'on le rencontre par-tout. Elle s'interrompit à ces mots pour s'approcher de la fenêtre ; un carrosse venoit d'entrer dans la cour. Ah ! le voici, s'écria-t-elle ; & dans l'instant on annonça un jeune homme dont la figure, il est vrai, me parut charmante, mais dont les manieres me firent bientôt mal augurer de son cœur.

Il y a long-temps qu'on ne vous a vu, Monsieur, lui dit-elle ! -- Que voulez-vous,

Madame, repondit-il, presque sans la regarder? on a des amis; j'ai fait deux dîners-soupers qui ont été poussés assez avant dans la nuit; j'ai dormi le jour, j'ai vu mes chevaux, j'en ai vendu, j'en ai troqué, j'ai joué, j'ai perdu; & je suis à présent en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand chien qui l'avoit suivi, le caressa, lui parla assez long-temps, & ne nous adressa la parole à notre tour que pour nous le vanter. Il se leve ensuite, se pavane devant un miroir, y compose ses graces, raccommode une boucle de ses cheveux qui lui couvroit trop l'oreille; & bientôt par une révérence légere, il annonce sa retraite. -- Quoi! vous sortez si vîte, lui demanda ma trop foible amie? Vous reverra-t-on? -- Oui.... cela se pourra, répondit-il de l'anti-chambre... ce soir... un de ces jours.

Ma chere sœur, voilà comme j'ai vu un François traiter une femme dont il est adoré; & ce François ressemble à bien d'autres. Dominés par l'amour-propre, gâtés par l'exemple, ambitieux sur-tout, en entrant dans le monde, de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, leur amour naissant n'est ordinairement qu'un desir de plaire, leur persévérance qu'une suite de leur orgueil qui s'irrite & s'étonne qu'on ne se rende pas d'abord; & souvent ce qui les flatte uniquement dans les faveurs qu'on leur accorde,

c'eſt l'idée qu'on n'a pu tenir contre tout leur mérite.

Un Turc achete une femme; elle ne l'a pas choiſi; il ne lui a donc nulle obligation de ſa poſſeſſion; & il eſt en quelque façon en droit de ne l'aller voir, qu'autant que ſon plaiſir l'y engage. Mais ici une femme eſt libre; elle pouvoit ſe déterminer en faveur de tout autre que de l'amant à qui elle donne ſon cœur. Lorſqu'il a ſéduit ce cœur, lorſque dans le ſien la plus vive reconnoiſſance devroit ſe joindre à l'amour, il néglige, il abandonne, que dis-je? il ſe plaît à entendre gémir ſa conquête; ſa vanité triomphe à la vue des larmes qu'il lui fait verſer. En amour, le Turc eſt peu délicat; le François eſt ingrat & perfide.

LETTRE IX.

Roſalide à Fatime.

QUE je me trompois lorſque je t'écrivis que les François étoient naturellement bons, humains & compatiſſants! Ah! ma chere ſœur, qu'ils ſont cruels! qu'ils ſont barbares! J'aſſiſtai hier à ce qu'ils appellent une Vêture. La jeune perſonne pour qui ſe faiſoit la cérémonie, ne paroiſſoit pas avoir plus de ſeize ans. Je ne chercherai point à te la peindre.

Imagine-toi la taille la plus noble, la physionomie la plus intéressante ; imagine-toi l'innocence avec ses graces simples & naïves ; cet air de modestie & de douceur qui l'accompagne toujours ; c'est-elle ; tu la vois. Après que l'assemblée l'eut bien considérée, on la dépouilla de ses riches habits, pour lui en donner de sombres & de lugubres ; on coupa ses beaux cheveux. Je pénétrois tout l'état de son ame, malgré les efforts qu'elle faisoit pour se donner de la force contre sa cruelle destinée ; je la voyois de temps en temps frémir, pâlir, & ses beaux yeux prêts à fondre en larmes : il fallut donner un libre cours aux miennes ; je n'en pouvois plus ; mon saisissement m'étouffoit ; il y avoit près d'une demi-heure que je ne respirois que par de longs soupirs.

Vous paroissez bien touchée ! me dirent les Dames qui m'avoient menée à ce triste spectacle. Ah ! tout ce qu'on peut l'être, répondis-je. J'avois de la peine à croire, que, dans les pays les plus sauvages (1), il y eût des peres assez barbares pour tuer leurs enfants nouveaux-nés, quand ils n'étoient pas assez riches pour les nourrir ; mais je vois que le François est encore plus inhumain.

Une fille aimable, qu'il a vu croître sous ses yeux, est l'innocente victime qu'il sacrifie au mariage d'une aînée ; il ne l'a élevée

(1) Dans la Colchide ou Mingrelie.

juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize ans, que pour la livrer à un ſupplice continuel, & la forcer de s'enterrer vivante. Quelle horreur ! De grace, Meſdames, ajoutai-je, allons-nous-en : en vérité, je ſouffre trop ici. Nous ſortîmes ; & pendant tout le chemin la converſation ne roula que ſur le ſort affreux d'une jeune perſonne privée à jamais de ſa liberté, aſſervie à tout ce que l'obéiſſance a de plus mortifiant, & obligée de veiller ſans ceſſe contre les mouvements d'un cœur qui n'étoit pas formé pour être inſenſible. On conta à cette occaſion pluſieurs aventures de couvent ; & ce matin une de ces Dames m'a envoyé ces deux lettres, en me marquant qu'elle les trouva dans une caſſette de ſon frere, qui fut tué il y a deux ans dans une bataille.

Il n'y a qu'une Religieuſe qui puiſſe écrire avec ce feu, cette ivreſſe & ces tranſports. L'ame d'une femme répandue dans le monde, eſt ſi diſſipée par le deſir de briller, par le jeu, les ſoupers, les bals & les ſpectacles, que l'amour n'y eſt ordinairement qu'un goût léger, un amuſement, une paſſion frivole ; aulieu que c'eſt un embrâſement dans le cœur d'une infortunée, toujours gênée, toujours captive, toujours avec elle-même & avec des deſirs que la contrainte ne ſert qu'à irriter : elle ſe couche en s'occupant de ſon amant, y rêve en dormant, s'éveille pour y penſer, pour le ſouhaiter, & pour aſpirer au moment où elle pourra ſe trouver avec lui.

LETTRE.

JE suis inquiete ; je crains que vous ne soyez indisposé ; je ne pus jamais sortir plutôt de l'appartement de la Supérieure. Il y avoit près d'une heure, qu'au vent & à la pluie, vous m'attendiez dans le jardin ; vos habits étoient traversés ; le froid vous avoit saisi ; où vous menai-je ! dans ma chambre, dans la chambre d'une Religieuse, où il n'y a pas même de cheminée ! Vous n'aviez pas soupé, & je n'eus que quelques fruits à vous offrir ; je n'ai jamais senti si vivement les austérités de mon état ! Direz-vous encore que toujours timide, toujours confuse, toujours embarrassée de vos desirs, il faut me vaincre à chaque fois ? Que la pitié me rendoit hardie ! je prévenois vos caresses, je réchauffois vos mains dans les miennes ; j'essuyois l'eau qui dégoûtoit de vos cheveux ; je vous aidois à ôter vos habits ; avec quelle tendresse je vous tenois embrassé ! & bientôt avec quel ravissement, brûlante d'amour dans l'ivresse du plaisir, en dévorai-je, pour ainsi dire, les instans ! Qu'ils s'écouloient avec rapidité ! quelle nuit ! ... c'est vous du moins, je n'ai pas à me le reprocher, c'est vous qui m'avez annoncé que le jour alloit nous surprendre, & qu'il étoit temps de nous séparer ; je n'avois pas la force de parler pour exprimer mes transports ; l'aurois-je eue pour vous dire de me

quitter ! Ah ! vous pouviez ſans crainte demeurer encore une demi-heure avec moi. Il ſemble que l'Amour ait voulu vous en punir : mon cœur ne peut vous être infidele ; mais un ſonge ſéduiſant l'a replongé dans des délices que vous ne partagiez plus. Le bruit du Couvent frappoit en vain mon oreille ; il n'arrachoit point mon ame aux douceurs de ſon illuſion. Languiſſante & les yeux à demi-ouverts, je me croyois encore avec vous ; & je ne me ſuis tout-à-fait éveillée que dans un tranſport où j'ai voulu vous ſerrer dans mes bras. Sort cruel ! Une femme dans le monde, maîtreſſe de ſon ſommeil, lui peut donner une partie des moments où elle ne voit pas ſon amant ; on fait régner le ſilence autour de ſon appartement ; au-lieu qu'ici nos inſtants, qui ne ſont déja que trop longs, commencent avec le jour : il n'eſt qu'onze heures ; il y en a ſix que je ſuis levée ; juſqu'à la nuit, que de temps encore, lorſqu'il eſt compté par l'Amour ! Vous n'attendrez pas ce ſoir ; je ſerai dans le jardin avant que vous arriviez ; je veux même que nous ſoupions enſemble ; la providence de l'Amour y a pourvu. Mille & mille baiſers. Adieu, je brûle de vous embraſſer : j'ai ſur moi cette robe que vous aviez priſe pour laiſſer ſécher vos habits ; il ſemble qu'elle porte dans mon ſang un philtre qui l'enflamme, & que ma gorge qu'elle couvre, reſpire avec plus d'émotion. Que je vous aime !

AUTRE LETTRE.

PARCE que je levai hier les yeux au ciel en ſoupirant, & que quelques larmes m'échapperent, vous oſez m'écrire aujourd'hui que vous ne me poſſédez point entiérement! Vous êtes bien injuſte! Quoi! vous ne voulez pas même que, dans le déſordre où je vis, j'aye quelquefois des remords? ingrat! Ah! ces remords que vous me reprochez, loin de m'arracher à mon amour, ne ſemblent agir quelques moments ſur mon cœur, que pour m'y faire bientôt reſſentir avec plus de vivacité le retour de mes ſentiments pour vous. Puis-je même honorer du nom de remords, ce qui n'eſt en effet que la crainte d'être un jour l'objet de vos mépris? Si la paſſion qui m'entraîne, étouffe en moi les préjugés de l'éducation & de mon état, n'a-t-elle pas ſes propres allarmes? Croyez-vous que mon amour-propre ſoit aſſez fort pour me promettre des miracles, & pour me raſſurer contre l'inconſtance, ſi naturelle à votre âge? Ne dois-je pas même penſer que, pour meſurer la vengeance à l'énormité de mes fautes, la perte de votre cœur eſt le châtiment que le Ciel me réſerve? Par les vœux les plus ſacrés, dévouée aux Autels, je ne le ſuis plus qu'à votre amour, ou plutôt à vos deſirs; car je ne me flatte point : non, ingrat,

non, vous ne ressentez point pour moi cet attachement véritable, ce dévouement du cœur, cet oubli de vous-même; je ne vous inspire point cette sensibilité, cette tendresse, cette joie délicieuse, où l'ame toute entiere à son enchantement, semble n'être plus que la personne aimée; ma jeunesse & quelque beauté excitent vos transports; & je suis moins l'objet de votre amour, que la proie de vos desirs. Ne le vis-je pas hier, quand j'allai vous tirer de l'endroit où je vous avois caché? Presque sans me parler, vous m'emportâtes dans vos bras; avec quelle impatiente ardeur vous arrachiez mon voile, mes habits! Il sembloit que ce n'étoit point mon amant, mais un ravisseur qui s'étoit introduit dans ma chambre. Bientôt dans un état où l'amante la plus emportée ne se voit point sans pudeur, je vous priai d'éteindre une lumiere qui nous éclairoit; loin de m'écouter, une simple toile me couvroit encore; vous la déchirâtes : votre bouche se précipitant sur tout ce qui s'offroit à vos avides regards, en exagéroit l'éclat, la blancheur; c'étoit ma gorge, c'étoient mes bras, c'étoit... perfide! Vous vantiez à votre imagination, des plaisirs qui ne prenoient point leur source dans votre cœur. Le sentiment se partage-t-il? détaille-t-il les charmes de la personne aimée? Non, il l'embrasse toute entiere; ce n'est point sa beauté, c'est elle qu'un véritable amant possede; c'est l'épanchement de son ame avec

la ſienne, qui fait ſes vraies délices. Votre amour, ingrat, n'eſt que dans vos ſens; il ſatisferoit une femme dans le monde; elle ne veut qu'être deſirée. Ah! pour moi, ſi je ne ſuis pas aimée... On entre dans ma chambre; il faut finir ma lettre; je vous attends ce ſoir; venez me demander pardon de vos injuſtes reproches; que les miens ne ſont-ils auſſi mal fondés! Adieu, à ce ſoir.

LETTRE X.

Roſalide à Fatime.

UN jeune Seigneur fut préſenté hier dans une maiſon où j'étois; il y joua; après le jeu, il y ſoupa; après le ſouper, il s'étendit dans un fauteuil : on voyoit qu'il tâchoit de s'y compoſer des graces nonchalantes. Bientôt il ſe leve, s'approche, en pirouettant, de la maîtreſſe de la maiſon, lui laiſſe tomber, en paſſant, quelques mots dans l'oreille, qui, ſelon lui, ne dûrent pas manquer d'aller juſqu'au cœur, ſe met à la cheminée, & avec cet air & ce ton d'un fat qui veut bien méſallier pour quelques moments ſa converſation : Monſieur, dit-il à un gros homme vêtu de noir qui s'étoit rangé pour lui faire place, la Dame d'ici m'étoit totalement inconnue; elle eſt jolie! a-t-elle quelqu'un? On s'arrangeroit volontiers avec elle. Elle eſt ma-

riée? où eſt donc ſon benêt de mari? Le voici, lui répondit froidement le gros homme, en marquant cette annonce d'une révérence. Parbleu, Monſieur, repliqua mon fat, ſans être déconcerté, je ſuis charmé que ce ſoit vous; je vous en fais mon compliment; vous tenez une fort bonne maiſon; j'y viendrai ſouvent, je vous en réponds, & tâcherai en toute occaſion de vous marquer combien je ſouhaite que vous me regardiez comme votre ſerviteur.

Tu auras de la peine à croire, ma chere ſœur, qu'un mari ne ſoit pas connu chez lui; je t'aſſure cependant que cela eſt aſſez ordinaire dans Paris. Telle femme anéantit le ſien au point, qu'on ne ſait qu'il exiſte & qu'on ne le qualifie que par elle : C'eſt le mari de Madame D***, dit-on. Que d'époux m'ont ici paru reſſembler à ce Prêtre de la Déeſſe Aſoca (1) dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Saadi! Ainſi ſoit un jour où tu es, ma chere Fatime. Adieu, je t'embraſſe tendrement.

---

(1) La Déeſſe Aſoca étoit adorée parmi quelques Tribus des Arabes, avant l'établiſſement de la Religion Mahométane. Son Prêtre étoit chargé du ſoin de la parer, & de tenir table à ceux qui venoient lui adreſſer des vœux ; mais ce qu'il y avoit de plus biſarre, c'eſt qu'il ne devoit ſe préſenter devant elle, que pour la mettre de mauvaiſe humeur; en l'irritant contre lui, c'étoit le moyen, diſoit-on, de la rendre favorable aux autres.

LETTRE XI.

Rosalide à Fatime.

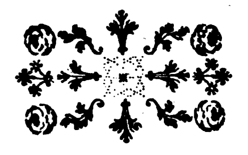
UN Prince aussi aimable par toutes les qualités du cœur & de l'esprit, que respectable par sa naissance, s'est senti du goût pour une Actrice; il le lui a fait annoncer, c'est-à-dire, qu'on a porté chez elle de sa part mille louis, avec promesse, en cas qu'il la garde, d'une certaine somme par quartier. Cette fille qui doit passer désormais pour le phénomene le plus extraordinaire qui ait paru depuis long-temps au Théâtre, a répondu généreusement: *Je vis à présent avec un jeune homme que j'aime, & qui m'aime passionnément; pour tout l'or de l'univers, je ne voudrois pas le désespérer en le quittant la premiere: mais si le Prince n'est point trop pressé, je tâcherai d'arranger les choses de façon à pouvoir répondre à l'honneur qu'il me fait, dans huit ou dix jours au plus tard.*

Sur la réponse qu'on vouloit bien patienter jusqu'à ce temps-là, elle a emmené dès le lendemain son amant à une petite maison de campagne. Ils y sont seuls, ne voyent qu'eux, ne sortent point, dînent & soupent vis-à-vis l'un de l'autre, & tant que les journées durent, ne s'entretiennent que de leur belle passion. Elle espere qu'à force d'être

ensemble, ils s'ennuyeront, se lasseront, & se quitteront ainsi sans regret & sans avoir de part ni d'autre aucuns reproches à se faire.

On ne sait pas encore si le moyen qu'elle employe sera efficace; mais il est toujours sûr qu'elle s'exécute & s'y prend de son mieux pour satisfaire à tout. Ce seroit bien dommage que l'Amour ne servît pas à souhait une pauvre fille qui paroît suivre ses étendards avec une probité & une conscience aussi délicate.

Puisque je suis en train de te conter des aventures, je vais t'en écrire une autre, dont la fin paroît d'abord incroyable; mais quand on réfléchit qu'un François en est le héros, on se persuade aisément que l'histoire est vraie, & même qu'une action aussi bizarre & aussi singuliere, peut s'être placée comme un joli trait dans son imagination.



HISTOIRE



HISTOIRE

Du Comte Damille.

LE Comte Damille (1) étoit arrivé depuis quelque temps à Paris, pour achever de s'y perfectionner dans tous les exercices convenables à un homme de sa naissance. Se promenant un soir aux Tuileries, il fut frappé de l'extrême beauté d'une jeune personne qui étoit assise avec sa mere dans une des petites allées. Il passa & repassa aussi souvent qu'il le put faire sans marquer trop d'affectation; & à chaque fois elle lui parut toujours plus charmante. Il n'avoit que seize ans; & s'il ne faut qu'un instant pour aimer, c'est sur-tout à cet âge où le cœur, rempli de desirs, ne cherche qu'un objet qui les fixe.

Lorsqu'il vit qu'elles se disposoient à se retirer, il les conduisit des yeux; & s'étant assuré du côté qu'elles prenoient pour sortir, coupant par différentes allées, il se trouva à la porte presqu'aussi-tôt qu'elles. Il chargea

(1) Depuis la premiere édition de ces Lettres, un Auteur qui a donné plusieurs Comédies au Public, M. de la Chaussée, en a fait une sur cette aventure, sous le titre du *Rival de lui-même.*

un de ses gens de les suivre, & de s'informer qui elles étoient. Il apprit que la mere étoit veuve ; qu'elle s'appelloit Madame Déran, & qu'un procès considérable l'avoit obligé de venir à Paris, où elle & sa fille ne voyoient pas grand monde.

Il rêva toute la nuit aux moyens de s'introduire chez elles. Le hasard le servit mieux que tout ce qu'il auroit pu imaginer. Une partie de la maison où elles logeoient, étoit occupée par un vieux garçon, grand amateur de musique, & qui se piquoit d'avoir un concert chez lui deux fois la semaine : pour peu que l'on jouât de quelqu'instrument, on étoit sûr d'en être bien reçu. Damille ne tarda pas à aller le voir, & à faire connoissance ; mais comme l'éclat de sa fortune & du rang que tenoit sa famille, n'eût pas manqué d'être un obstacle aux projets de son amour (une mere sensée bannissant ordinairement d'auprès de sa fille tout amant dont il n'y a point d'apparence de faire un mari), il prit le nom de *Vareil* ; c'étoit celui d'un jeune homme d'une naissance ordinaire, qui montoit à la même Académie que lui, & à-peu-près de son âge & de sa figure.

Il attendit avec la plus vive impatience, le jour du concert ; il se flattoit d'y voir Mademoiselle Déran ; & son espoir ne fut pas trompé. Après l'avoir regardée long-temps avec toute l'avidité du cœur le plus passionné, il se plaça auprès de sa mere, l'entretint

de ce qu'il crut pouvoir l'intéresser, se contrefit à merveille, parut doux, poli, d'un caractere sage & retenu, lui donna la main à la fin du concert, & l'ayant remise à son appartement, lui demanda la permission d'avoir quelquefois l'honneur de la voir, & l'obtint.

Il se retira fort content. Quels eussent été ses transports, s'il eût su ce qui se passoit dans le cœur de Mademoiselle Déran! Elle fut tout le soir inquiete, rêveuse ; un trouble agréable & qu'elle n'avoit jamais ressenti, l'agitoit; elle se retira de bonne heure dans sa chambre; elle voulut lire en se couchant, elle ne put que rêver. Les attentions que Damille avoit marquées pour sa mere, & dont elle devinoit aisément le motif, son air, ses graces, sa politesse, tous les agréments de son esprit, revenoient sans cesse à sa pensée. Elle s'endormit avec ses idées, & les retrouva en s'éveillant. Elle ne restoit pas ordinairement long-temps à sa toilette ; elle y passa presque tout le matin : sans cette occupation, que les moments lui eussent paru longs! Plus l'heure où il pouvoit se présenter approchoit, plus elle sentoit augmenter son trouble & son émotion. On l'annonça ; elle crut remarquer dans ses yeux qu'il s'appercevoit avec plaisir qu'elle étoit plus parée que la veille; elle rougit de l'être, comme d'une avance qu'elle lui eût faite, & tâcha de prendre un air froid & indifférent; mais des regards qui

lui échappoient malgré elle, trahirent plus d'une fois le ſecret de ſon cœur.

Damille, naturellement très-préſomptueux, ſortit de cette premiere viſite bien perſuadé qu'il n'aimoit pas une ingrate, & que, pour s'aſſurer de ſon bonheur, il n'étoit queſtion que de la rencontrer ſeule; il en épia ſi bien le moment, qu'au bout de cinq ou ſix jours, il le trouva. Enfin, Mademoiſelle, lui dit-il en ſe précipitant à ſes genoux, je puis vous entretenir de mon amour! Je puis vous déclarer un ſecret, dont mes regards ont dû vous inſtruire dès le premier moment que je vous ai vue, s'ils ont ſuivi les mouvements de mon cœur! Mais quoi? vous ne me regardez pas? Levez donc ſur moi vos beaux yeux; daignez par un mot....! Quel mot? Eſt-ce donc à moi, Monſieur, que vous parlez, interrompit Mademoiſelle Déran, toute émue? Oui, Mademoiſelle, c'eſt à vous, répondit-il; le Ciel eſt trop juſte pour m'avoir inſpiré la paſſion la plus tendre, la plus vive, une paſſion qui ne finira qu'avec ma vie, ſi vous ne deviez jamais la payer que d'ingratitude & de mépris; cet inſtant eſt précieux; de grace, avant qu'on vienne le troubler, dites-moi... Que voulez-vous que je vous diſe, interrompit-elle encore? Quand même je penſerois comme vous le ſouhaitez, me croyez-vous donc capable d'en faire ſi librement l'aveu? Eh! pourquoi me refuſeriez-vous cet aveu ſi charmant, s'écria-t-il? Peut-

on aimer plus que je vous aime? Non, mon amour eſt au point de ne pouvoir augmenter; & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir pas langui dans l'incertitude de ſon bonheur. En prononçant ces mots, il lui prit une main, & la baiſa avec un tranſport qui ne pouvoit manquer d'allarmer l'innocence d'une jeune perſonne qui ſe trouvoit ſeule avec un amant qui lui plaiſoit. Finiſſez, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle, en retirant ſa main avec fierté; & ceſſez des façons qui m'offenſent. Ah! je n'en puis plus douter, repliqua-t-il, vous me haïſſez; & je ne dois déſormais penſer qu'à vous épargner une vue importune... Madame Déran qui entra dans l'inſtant avec quelques Dames de ſes amies, lui propoſa de jouer; il joua, affectant un air froid & rêveur, & ſortit dès que la partie fut finie.

Malgré le ton qu'on avoit pris, il ne doutoit pas qu'on n'eût pour lui beaucoup d'inclination. Il crut que par quelques jours d'abſence, il falloit laiſſer craindre qu'il voulût ſe guérir d'une paſſion à laquelle on avoit paru peu ſenſible. Il n'alla donc point le lendemain chez Mademoiſelle Déran; elle fut d'abord étonnée; enſuite impatiente & chagrine; & le jour d'après ne le voyant point encore, elle commença à s'accuſer de trop de fierté, & à s'occuper des moyens de pouvoir le rencontrer. Telles ſont les révolutions que cauſe l'amour dans le cœur d'une jeune

perſonne qui le reſſent pour la premiere fois: toujours agitée, jamais tranquille, dans une contradiction continuelle avec ſes propres ſentiments, a-t-elle laiſſé entrevoir qu'on lui plaît, ou n'a-t-elle marqué que de l'indifférence? elle eſt également inquiete, fâchée & mécontente d'elle-même.

Mademoiſelle Déran commençoit à déſeſpérer que ſon amant revînt, lorſqu'au bout de cinq ou ſix jours, elle le trouva au concert; il l'écoutoit d'un air diſtrait & rêveur. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, s'informa de ſes nouvelles avec moins d'empreſſement que de politeſſe; & lui ayant donné la main juſqu'à la porte de ſon appartement: Je n'oſerois, Mademoiſelle, lui dit-il, préſenter chez vous un malheureux que vous haïſſez; je reſpecte trop tous vos ſentiments. Eh! pourquoi vous haïrois-je, Monſieur, répondit-elle? Ah! Mademoiſelle, s'écria-t-il, un amour tel que le mien vous eût trouvée ſenſible, ſi votre cœur n'eût pas été prévenu contre moi par la plus forte antipathie. Vous vous trompez, Monſieur, reprit-elle, de ce ton embarraſſé que l'Amour rend ſi touchant dans une bouche timide; je ne vous hais point, & je ne vous haïrai jamais; je vous le dis, je vous le répete, & vous le répéterai toute ma vie avec plaiſir; mais vous deſirez de moi un aveu.... Ah! ſi vous me l'arrachiez, il me ſemble que déſormais je ſerois avec vous confuſe, interdite, craintive;

je ne me plairois plus, je crois, à m'y trouver; voudriez-vous que cela fût?

Damille étoit ſi enchanté, qu'il n'avoit pas la force de parler; il tombe à ſes genoux; il les tient embraſſés : ſes yeux ont un langage ſi tendre & ſi paſſionné, qu'elle ne peut ſe refuſer au plaiſir de lui laiſſer lire dans les ſiens combien il eſt aimé; leurs regards ſe confondent; leurs ames s'y peignent, s'y cherchent, y puiſent à chaque inſtant de nouveaux deſirs. Ils étoient jeunes, ils étoient ſeuls. J'ai dit que Damille étoit très-préſomptueux; je devois ajouter que ſon heureux penchant pour les femmes l'avoit débarraſſé de bonne heure d'une certaine timidité ordinaire à ſon âge; il étoit avec elle à ſeize ans, auſſi téméraire, auſſi entreprenant que s'il en eût déja trompé dix. Enhardi par le trouble & l'émotion où il voit Mademoiſelle Déran, il la preſſe dans ſes bras, & colle ſur ſa bouche le baiſer le plus enflammé. Elle commence à ſentir & à craindre un danger qu'elle avoit trop prévu; elle veut s'y dérober, il n'eſt plus temps. On contient l'amant le plus audacieux qui doute de ſon bonheur; rien ne peut arrêter l'amant qui craint d'en perdre l'occaſion. Damille redouble ſes careſſes; elle ſe fâche, elle menace, elle prie, elle gémit : Voulez-vous donc me perdre, cruel, s'écrie-t-elle! Il ne répond que par de nouveaux tranſports; elle ſe défend encore long-temps; mais enfin, trahie par ſes

propres desirs, sa résistance devient plus foible ; ses bras n'ont plus de force ; elle soupire, & tombe dans ceux de l'Amour.

Revenue de l'égarement où l'avoit plongée l'ivresse de ses sens, tout ce qui l'environne lui paroît un témoin cruel ; elle n'ose lever les yeux, & se livre à la plus vive douleur. Damille à ses genoux, recueillant avec ses baisers les larmes qu'elle répand, lui fait les serments les plus sacrés de n'être jamais qu'à elle, & par tous les discours les plus passionnés, tâche d'obtenir son pardon. Hélas, il étoit si tendrement aimé ! Il l'obtint.

Ils se voyent tous les jours ; ils s'écrivoient dans les moments où ils ne pouvoient être ensemble ; tout contribuoit à leur félicité, & rien ne la troubloit ; mais il n'en est guere de durable. Damille, un matin à l'Académie, sur un rien s'étoit emporté avec mépris contre *Vareil*, dont il prenoit toujours le nom chez sa maîtresse ; ce jeune homme le trouvant un soir dans une rue peu éloignée de celle où logeoit Madame Déran, lui fit mettre l'épée à la main. Leur combat ne fut pas long. *Vareil*, percé de deux coups, tomba mort sur la place. Damille fut blessé. Il se réfugia chez un de ses parents, qui le fit transporter hors de Paris, dès qu'on eut mis le premier appareil à sa blessure ; cette affaire avoit toutes les apparences d'un duel, & les suites en étoient à craindre.

Quelle fut la douleur de Mademoiselle Dé-

ran, lorſqu'elle apprit que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un d'eux nommé *Vareil*, avoit été tué! Elle ne ménagea plus rien; elle ne craignit plus de laiſſer connoître à ſa mere juſqu'où étoit allé l'excès de ſa paſſion; ſon déſeſpoir fit craindre pour ſa vie; elle verſoit des torrents de larmes; ſans ceſſe elle ſe repréſentoit ſon amant l'épée à la main, percé de coups, tout ſanglant. Quelle différence de ces moments à ceux où dans ſes bras!... Je ſuis ſi laſſe d'écrire, que tu attendras une autre fois à ſavoir la ſuite de cette aventure. Juſqu'ici tu ne la trouveras que très-ſimple & très-ordinaire; mais je ſuis bien trompée, ſi la fin ne te paroît pas des plus ſingulieres. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XII.

Roſalide à Fatime.

ON m'a menée la nuit derniere au Bal. Ce divertiſſement te plairoit. Les François le mettent au-deſſus de tous les autres. C'eſt une aſſemblée de ſept ou huit cents perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, galamment ou bizarrement maſquées. Je conſidérois avec un vrai plaiſir ces eſpeces de députés de toutes ſortes d'états, de profeſſions, & de peuples différents, qui ſe parloient ſans cérémonial, qui danſoient ſans façon, les uns avec les au-

tres, & qui ne sembloient tous ne chercher qu'à se plaire & à s'amuser réciproquement.

Un *Empereur Ottoman* donnoit le bras à une *Religieuse*. Un *Abbé* couroit après une *Chauve-Souris*. Une *Sultane* demandoit à un *Ramoneur* quand il vouloit lui donner à souper dans sa petite maison. Un *Suisse* papillonnoit auprès d'une jeune *Flore*; & un *Président*, après avoir folâtré long-temps avec un *Arlequin*, alloit se mettre aux genoux d'une *Bohémienne*.

Toutes ces figures que je ne me serois jamais attendue à trouver sous le même coup-d'œil, fournissoient à mon imagination mille idées plaisantes, & m'ont beaucoup divertie : le bal sera désormais mon amusement favori, & j'y retournerai souvent. Ce qui te paroîtra assez singulier, c'est qu'il soit en quelque façon défendu à un mari & à sa femme d'y aller ensemble, cela les couvriroit du plus grand ridicule; & dans ce pays-ci, parmi ce qu'on y appelle les gens d'une certaine façon, c'est moins le vice que le ridicule qui vous perd; je t'envoye comme une piece curieuse cette belle Lettre que le hasard a fait tomber entre mes mains.

LETTRE.

ENTRE personnes comme nous, Madame, on prend toujours un certain intérêt l'un

à l'autre ; quoiqu'on se soit quittés. Je vous vis hier au bal ; & avec qui étiez-vous! avec votre mari! Il seroit très-inutile de le nier ; je vous reconnus d'abord ; & malheureusement pour vous, plusieurs autres vous reconnurent comme moi. Je voulus faire tomber le soupçon sur le Marquis de.... qui est à peu près de la taille de ce cher Epoux ; mais personne ne prit le change ; & comme on a toujours des ennemis, vous ne sauriez vous imaginer toutes les railleries qu'excita cette mascarade conjugale. *Eh, bon Dieu! Chevalier*, me disoit l'une, *avez-vous donc jetté le décri sur cette pauvre femme? Elle vous remplace par son mari? Le beau tête-à-tête!* disoit l'autre ; *ces tendres époux courent-ils ainsi souvent en bonne fortune?* Après avoir fait quelques tours dans la salle, vous savez que vous sortîtes tous les deux assez vîte : oh! ce fut alors que les plaisanteries redoublerent : *Voyez donc comme ils sont pressés*, s'écria-t-on ; *ils n'attendront pas à être chez eux ; ils vont se rendre heureux dans le carrosse.* Je ne finirois point, Madame, si je voulois vous rapporter tous les propos qui furent tenus sur votre nouvelle passion. En vérité, une femme d'esprit, jeune & belle comme vous l'êtes, peut-elle s'afficher de la sorte? & me serois-je jamais attendu au successeur que vous me donnez! Peut-être ne l'avez-vous choisi que pour m'empêcher de m'enorgueillir de la place que j'ai occupée

assez long-temps dans votre cœur ? Mais songez donc qu'en voulant m'humilier, vous faites dire que tout vous est bon, jusqu'à votre mari. Adieu, Madame ; je suis avec la considération qui vous est dûe, &c.

Tu me diras, ma chere Fatime, que le style de cette Lettre annonce assez qu'elle a été écrite par quelque jeune fat, quelqu'étourdi ; j'en conviens ; mais malheureusement, soit que les fats & les étourdis fassent ici le grand nombre, soit qu'en effet on commence à s'y dégoûter du mariage, il n'est que trop vrai qu'il n'y a sortes de ridicules que l'on ne cherche à donner à un mari & à une femme qui osent se montrer en communauté de joie, de plaisirs, & de divertissements. Quelles mœurs ! quelle Nation ! Bon soir, ma chere Fatime. Je t'envoye la fin de l'Histoire du Comte Damille.

Suite de l'Histoire du Comte Damille.

LES Parlements sont remplis de gens de condition, qui ne croyent que difficilement aux duels. Dailleurs, sa famille étoit puissante. Elle empêcha par son crédit, non seulement que son affaire ne prît une mauvaise tournure, mais même que son nom ne parût dans les poursuites & dans les informations qui furent faites uniquement pour la forme. Il

étoit bien guéri de sa blessure, & se flattoit de revoir bientôt Paris, lorsque son oncle, qui venoit d'être nommé à une Ambassade, l'emmena avec lui. Il resta quatre ou cinq ans hors de France; à son retour il obtint l'agrément d'un Régiment.

Il alla le joindre à **** ; c'est une des plus riches & des plus grandes villes du Royaume. On le mena chez toutes les Dames qui y tenoient un certain rang. Quelle fut sa surprise en entrant dans une maison, d'y rencontrer Mademoiselle Déran! & quelle fut celle de cette Maîtresse si tendre & si fidelle, à la vue d'une ressemblance aussi parfaite, avec un amant qu'elle pleuroit encore tous les jours! car il n'étoit pas possible qu'elle pût se flatter que c'étoit lui-même. Elle le regardoit avec un saisissement, dont il eut la dureté de vouloir se divertir pendant quelques jours, avant de la tirer d'erreur. Il affecta donc l'air & toutes les façons d'un homme qui voit les personnes pour la premiere fois, & ne fit qu'une visite assez courte.

Il retourna le lendemain chez elle de bonne heure ; elle étoit seule, & ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement d'effroi : il s'arrêta; & feignant un air embarrassé : Mademoiselle, lui dit-il, je crus hier me tromper; mais aujourd'hui je n'en puis plus douter; ma vue vous fait frémir; apparemment que sans le savoir, j'ai dans cette ville quelque ennemi qui vous aura fait de moi le por-

trait le plus affreux? Je vous aſſure, Monſieur, lui répondit-elle, que perſonne ne m'a parlé de vous, & que je ſuis même perſuadée qu'on ne ſauroit en parler qu'avantageuſement; mais vous reſſemblez ſi parfaitement à un jeune homme que j'ai connu à Paris & qui fut tué... Ah! j'entends, Mademoiſelle, interrompit-il d'un ton léger, & en s'aſſéyant auprès d'elle, vous m'avez pris pour ſon ombre? On s'effrayeroit à moins; étoit-ce un Amant? Les pertes de l'amour ſont bien ſenſibles; mais heureuſement elles ne ſont pas irréparables. Elles le ſont, Monſieur, répliqua-t-elle emportée par ſa douleur, & tâchant de retenir ſes larmes; elles le ſont pour un cœur comme le mien. On annonça dans l'inſtant une viſite; il en vint enſuite d'autres; en ſorte que du reſte de la journée, ils ne ſe trouverent plus ſeuls.

Damille avoit été attendri, & même plus ſes regards étoient attachés ſur Mademoiſelle Déran, & plus il avoit ſenti renaître ſes deſirs. Elle n'avoit que quinze ans lorſqu'il l'avoit aimé à Paris; elle en avoit alors vingt; ſa beauté étoit dans tout ſon éclat; ſa taille s'étoit perfectionnée, & tous ſes traits avoient achevé de ſe former. Il ne put revoir tant de charmes ſans ſe rappeller vivement le bonheur dont il avoit joui; mais en même temps la biſarrerie de ſon imagination continua de lui perſuader qu'en ne ſe découvrant pas, l'aventure en deviendroit bien plus agréable,

bien plus piquante, & qu'il feroit très-plaifant d'être fon propre rival, de travailler à fe détruire & à fe fupplanter dans un cœur qu'il poffédoit encore, & de fe multiplier, pour ainfi dire, afin de triompher deux fois du même objet.

En conféquence de cette belle idée, il commença de mettre en ufage tout ce qui peut éblouir les yeux & flatter la vanité d'une jeune perfonne. Il étala le fafte & la dépenfe, fit naître les plaifirs, donna des bals; c'étoit chaque jour quelque fête nouvelle. Mais fes foins, fes empreffements, fa magnificence, fon efprit, fes graces & fa figure, loin de produire l'effet qu'il en avoit efpéré, fembloient ne fervir qu'à ranimer dans l'ame fidelle & conftante de Mademoifelle Déran, fa tendreffe & fes regrets pour le malheureux Vareil, fans l'intéreffer pour le brillant Damille. Un jour qu'ils venoient de danfer enfemble, & que tout le monde avoit paru charmé, il s'apperçut qu'elle fe couvroit le vifage de fon éventail, pour cacher des larmes qui lui échappoient; & il fe rappella qu'il avoit autrefois exécuté cette même danfe avec elle à Paris. Il n'eût pas été plus piqué, fi elle lui avoit préféré un véritable rival. Le cœur ufé fur la tendreffe qu'il avoit eue pour elle, il ne fe foucioit plus d'en être aimé; mais il defiroit de s'en faire aimer : il n'étoit pas flatté d'être l'objet de fa conftance; il vouloit le devenir d'une infidélité.

Est-il possible, Mademoiselle, lui dit-il, que vous ne vous lasserez point de répandre des larmes, & de passer vos plus beaux jours dans l'amertume & la douleur ? Vous verrai-je toujours me préférer une ombre vaine, un rival qui n'est plus ? Cessez, cessez de vous entretenir d'idées tristes & lugubres ; recevez l'hommage d'un cœur qui vous adore : faut-il vous dire (car que ne dirois-je pas pour vous voir sensible à mon amour !) faut-il vous dire qu'il semble que le Ciel même s'intéresse à mon bonheur & à vous consoler, puisqu'il vous fait retrouver en moi tous les traits de cet Amant qui vous fut si cher. Oui, Monsieur, ce sont ses mêmes traits, lui répondit-elle en soupirant ; c'est dans l'esprit la même politesse & le même agrément ; je retrouve en vous tout ce qui étoit en lui ; mais vous n'êtes pas lui ; & c'étoit à lui que j'étois attachée ; mon cœur fait entre vous deux une différence que mes yeux ne peuvent appercevoir ; je reçois avec reconnoissance toutes les attentions que vous me marquez ; mais je pense toujours avec tendresse à Vareil : quand même je flatterois votre passion, quand même je vous comblerois de faveurs, votre cœur ne pourroit jamais être satisfait & tranquille ; vous vous imagineriez toujours, & avec raison, que le mien sacrifieroit aux traits que vous portez, & qu'en vous ce ne seroit point vous que j'aimerois : croyez-moi donc ; étouffez une passion qui ne pourroit que vous rendre malheureux ; & ne

me donnez pas plus long-temps le déplaisir de vous voir perdre auprès de moi des soins dont toute autre sera sans doute flattée.... Quoi ! vous voudriez, interrompit-il, que je m'attache à une autre ? Vous verriez mon amour pour elle sans chagrin & sans jalousie ? Ah ! ç'en est trop ; il faut cesser de feindre. Alors il lui découvrit que Vareil & le Comte Damille n'étoit que le même, & par toutes les circonstances qu'il lui rappella, elle ne put en douter. Elle resta assez long-temps dans un silence & dans une surprise dont il étoit difficile de démêler les divers mouvements ; enfin elle l'embrassa ; & le plaisir de voir que ce Vareil dont elle avoit tant pleuré la cruelle destinée, vivoit, & qu'il étoit même dans une situation brillante, parut l'emporter, dans ces premiers moments, sur les reproches que méritoit Damille. Il étoit tard, elle le pria de se retirer. Le lendemain à son réveil, il reçut cette Lettre.

AU COMTE DAMILLE.

DEPUIS l'instant où je dus croire vous avoir perdu pour jamais, Monsieur, je n'avois pas passé un quart d'heure de ma vie sans penser à vous. L'idée que vous m'aviez véritablement aimée, & que vous n'auriez jamais cessé de m'aimer, me rendoit inconsolable. Rien ne m'étoit si cher que ma dou-

leur; & je l'entretenois avec une sorte de plaisir qui me faisoit sans doute illusion; je la prenois pour de l'amour, lorsque le temps l'avoit peu-à-peu éteint dans mon cœur; car enfin, Monsieur, depuis que vous avez bien voulu vous ressusciter, je n'y en ai plus trouvé; & j'en juge à l'indifférence avec laquelle je réfléchis sur la dureté que vous avez eue de me laisser pleurer, sans en être attendri, un Amant qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que son affaire lui arriva. Je serai partie, quand vous recevrez cette Lettre. Il vous sera, je crois, impossible, mais certainement très-inutile de savoir l'endroit où je vais me retirer pendant quelque temps.

Je suis, Monsieur, &c.

Oh ! ma foi, il seroit fort plaisant, s'écria Damille, après avoir lu cette Lettre, que cette personne qui ne m'auroit peut-être jamais donné de successeur, me croyant mort, m'en donnât un à présent qu'elle me sait en vie. Quelle folle ! Dans le vrai, elle n'étoit attachée qu'à je ne sais quelle idée de passion chimérique ; & je dois croire que ce n'étoient ni les graces de la figure, ni les agréments de l'esprit qui pouvoient la déterminer, puisqu'elle m'a résisté dans un temps où je suis, sans contredit, beaucoup mieux que je n'étois, lorsqu'elle me vit pour la premiere fois.

Ensuite il se leva, s'habilla, badina de cette

aventure avec les Officiers de ſon Régiment, & partit quelques jours après pour Paris.

Fin de l'Hiſtoire du Comte Damille.

LETTRE XIII.

Roſalide à Fatime.

JE remarque tous les jours qu'on en uſe ici d'une façon aſſez oppoſée à cette politeſſe dont ſe pique tant la nation, & qu'elle regarde comme ſon caractere éminent & diſtinctif. Entrez-vous dans une maiſon? vous n'êtes pas aſſis, que l'on tâche de ſe débarraſſer de votre converſation, & que l'on vous fait entendre, en vous préſentant des cartes, que ce n'eſt qu'à la faveur du jeu que l'on peut eſpérer de s'amuſer avec vous.

Tu aurois cru que, lorſqu'on étoit enſemble, la politeſſe exigeoit qu'on parût content les uns des autres, & que ſi l'on avoit le malheur de s'ennuyer, on devoit réciproquement ſe le cacher : point du tout; trois perſonnes dans une chambre languiſſent, ſe regardent preſqu'en bâillant, & ſemblent prêtes à s'aſſoupir. *Ne nous viendra-t-il point un quatrieme?* diſent-elles de temps en temps; *où eſt donc Monſieur un tel?* Or ſouvent ce Monſieur un tel tant deſiré n'a ni eſprit, ni figure, ni naiſſance; mais il feroit quatre parties

de ſuite; c'eſt un homme d'un vrai mérite! *Madame de... vient de mourir;* dira quelqu'un : *Comment donc! Madame de...!* s'écrie-t-on, *il n'y a que quatre jours que j'ai joué avec elle; elle me doit une revanche : c'eſt bien dommage qu'elle ſoit morte; c'étoit une belle joueuſe.*

Si le jeu continue d'être ici la paſſion dominante des femmes, je conſeillerois aux maris d'employer les meilleurs Peintres pour donner des figures plus gracieuſes aux rois de cœur & de carreau : j'ai peur que la race future n'ait le nez fait comme baſte, & l'encolure du valet de pique.

On prétend que moralement il eſt bon que l'on joue en France, & qu'entre dix ou douze perſonnes qui s'occupent avec des cartes, il ne ſe fait pas dans toute une ſoirée le quart des médiſances que font ſouvent, en moins d'une demi-heure, deux ou trois dévotes qui ſe rencontrent à la ſortie du ſermon : je veux le croire; mais il eſt bien honteux à une nation, d'être obligée d'avouer qu'elle a tant de malignité dans l'ame, qu'il faut diſtraire ſon eſprit, ſi l'on veut ralentir un peu le cours du venin qu'il répand, & dont il ſe plaît ſans ceſſe à ſe nourrir. En vérité, plus je vis dans tout ce monde-ci, plus ces belles idées que je m'en étoit formées d'abord, changent & s'évanouiſſent. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XIV.

Rosalide à Fatime.

UNE femme est venue me voir cet après-midi. Nous avons parlé d'une autre avec qui elle paroît extrêmement liée. Elle est belle, m'a-t-elle dit, mais il y a déja long-temps; on veut qu'elle ait beaucoup d'esprit; j'ai le malheur de ne lui trouver que du jargon. Depuis cinq ou six mois, a-t-elle ajouté, sa vie est assez retirée; je ne saurois croire, comme le prétend le public, qu'un Ecclésiastique qui a la direction de sa maison, soit cause qu'elle se retrouve toujours avec plaisir dans son domestique. Elle achevoit à peine ces mots, que la personne qu'elle déchiroit si cruellement, est entrée. Eh! bon jour, ma bonne amie, lui a dit cette perfide, en s'avançant vers elle & en l'embrassant: nous parlions de vous.

Tu vas croire, ma chere Fatime, que justement indignée de la fausseté & de la bassesse de cette femme, je lui ai fait entendre que désormais j'éviterois tout commerce avec elle; point du tout, & si l'on vouloit rompre avec tous ceux & toutes celles qui lui ressemblent dans ce pays-ci, le cercle de la société où l'on se renfermeroit, deviendroit bien étroit. L'homme brillant, amusant, re-

cherché, fêté, que l'on s'arrache, que l'on craint & que l'on desire, c'est l'homme qui sait avec une certaine élégance naturelle, ou acquise, ridiculiser tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, & qui d'un air indifférent & léger, esquissant des portraits, se couche le soir, avec la douce satisfaction d'avoir noirci cinq ou six réputations. Voilà l'homme de la prétendue bonne compagnie, & qu'elle présenteroit dédaigneusement à l'Allemand, à l'Anglois, à l'Espagnol, & à toutes les nations de la terre, s'il y en avoit d'assez présomptueuse pour vouloir disputer au génie François les charmes & les talents supérieurs de la conversation. Regardez-le, diroit-elle; considérez ce maintien caustique, cet air fin, ce ton ricanneur, ce sourire méprisant; pouvez-vous vous vanter d'avoir vu naître parmi vous de pareils prodiges? Eh bien! Paris en regorge. Je sens que l'humeur me gagne peut-être trop; mais qui n'en auroit pas? Adieu, je t'embrasse, ma chere sœur.

LETTRE XV.

Rosalide à Fatime.

MAHOMET étoit peu poli, me disoit ce matin un jeune homme; il vous exclut toutes de son Paradis. Si j'avois jamais l'honneur d'être un inspiré, je proteste que les

portes du mien seroient ouvertes de préférence aux Dames. Vous êtes bien honnête, lui ai-je répondu; mais croyez-moi, Monsieur, Mahomet avoit ses raisons; il connoissoit les hommes, & que, pour s'attirer des sectateurs, il falloit les flatter d'un Paradis absolument sensuel; il n'avoit donc garde de leur laisser envisager qu'ils n'y retrouveroient que leurs femmes. Nous sommes encore heureuses, ai-je ajouté, que les principes de la nouvelle Philosophie ne lui ayent point été connus; il n'auroit pas manqué de dire que nous ne sommes que des machines; & tous les fideles Musulmans, sur la parole de leur Prophete, ne nous auroient regardées que comme des especes de montres bien ou mal travaillées, selon que nous nous serions plus ou moins accordées avec leurs passions, leurs humeurs & leurs caprices.

Pour entendre ceci, ma chere sœur, il faut que tu saches que depuis cent ans, il s'est élevé dans ce pays-ci une secte de Philosophes qui soutiennent que les bêtes n'ont point d'ame; qu'elles n'ont aucunes sensations; qu'elles ne ressentent ni peines, ni plaisirs, & qu'elles ne sont enfin que des ouvrages de la méchanique la plus parfaite.

Les autres principes de cette Philosophie ne sont pas moins nouveaux à l'esprit, & doivent même paroître très-ridicules à une jolie femme qui croit, & avec raison, que ses charmes sont en propre à elle, & qui n'a

garde de vouloir s'en départir. Que répondrois-tu à un prétendu Philolosophe, dont tu verrois que les raisonnements tendroient à te prouver que tes yeux ne sont pas brillants, que ta bouche n'est pas vermeille, & que ces couleurs vives & mêlées qui te rendent si belle, ne sont que des modifications de son ame, & qu'elle répand sur ta personne à-peu-près comme de la broderie sur un canevas? Ne l'enverrois-tu pas promener avec ses visions? Après s'être emparés de l'empire qui devroit naturellement être également partagé entre les deux sexes, & nous voir asservies à porter leurs noms, leurs armes, & à ne tenir de rang dans le monde que par eux, il ne manquoit plus aux hommes, pour tâcher d'établir entiérement notre assujettissement à leur égard, que de soutenir que notre beauté dépend de la façon dont se meuvent, se tournent & s'arrangent leurs ames. Parmi les livres que je t'envoye, tu en trouveras un où toutes ces extravagances sont expliquées d'une maniere si claire & si amusante, que tu le liras, je crois, avec plaisir. Ce marchand Arménien que tu m'avois recommandé, repart incessamment pour Constantinople; il te remettra les deux portraits que je t'ai promis. Adieu, ma chere Fatime.



LETTRE.

LETTRE XVI.

Fatime à Rosalide.

Y a-t-il en France, ma chere Rosalide, une espece de monstre qui n'est que trop commune dans ce pays-ci? Hier un homme vient voir mon mari. D'un cabinet à côté de l'appartement où ils étoient, j'entendis une partie de sa conversation.

„ Oui, mon cher *Ibrahim*, disoit ce mal-
„ heureux d'un ton dogmatique & magistral,
„ l'orgueil d'être Chef de secte, secondé de
„ la politique, a jetté les fondements de tou-
„ tes les Religions. On a cru que des idées
„ de peines & de récompenses après la mort,
„ ne manqueroient pas d'asservir & d'enchaî-
„ ner les esprits; & l'homme qui ne se sé-
„ pare jamais de l'amour de son être, s'est
„ aisément persuadé qu'il subsisteroit encore,
„ même après le dérangement total de la ma-
„ chine. A l'égard de mes opinions, elles
„ sont fixes à présent; je les ai réglées au
„ flambeau de la raison, & je ne crains pas
„ désormais que les préjugés de l'enfance
„ m'empêchent d'y mourir ferme & tran-
„ quille ".

Lorsque cet impie fut sorti, j'appellai mon mari. Si quelqu'un de vos prétendus amis, lui demandai-je, sur quelques vagues ré-

flexions qu'il auroit faites pendant la nuit, venoit vous ſoutenir que vous vous êtes trompé juſqu'à ce jour, & que le Sultan n'étoit qu'un vain fantôme dont ſe repaiſſoit votre orgueil, & auprès de qui votre fidélité, votre zele, votre valeur & votre ſang répandu pour ſon ſervice en différents combats, ne pouvoient vous acquérir aucune conſidération; comment recevriez-vous, mon cher Ibrahim, un pareil diſcours? Fort mal, me répondit-il. Pourquoi donc, lui répliquai-je, avez-vous écouté patiemment ce miſérable qui vient de ſortir, & qui vouloit vous perſuader qu'en trente ou quarante ans d'ici, tout ſera anéanti à votre égard, & vous ôter la douceur de réfléchir qu'un Etre ſuprême s'intéreſſe à vos actions, & vous en donnera la récompenſe dans une autre vie?

Que les hommes ſont étranges, ma chere ſœur! Si vous cauſez le moindre obſtacle à leur bonheur ſur la terre; que dis-je? ſi votre joie n'éclate pas, dès qu'il arrive un événement heureux, ils vous regardent comme un envieux & un ennemi; tandis qu'ils demeurent tranquilles aux raiſonnements d'un monſtre qui tâche d'obſcurcir leurs idées ſur la bonté & les promeſſes de leur Créateur.

Il n'y a point d'impie, qui rentrant un peu en lui-même, ne ſoit obligé de convenir qu'il eſt la plus mépriſable & la plus ridicule créature de l'Univers. Car enfin, en ſe donnant des ſoins & des peines pour inſtruire les au-

tres, on a ſans doute pour but de ſe rendre agréable ou utile. Or un homme qui prêche l'irréligion, peut-il eſpérer de plaire aux gens vertueux qu'il tâche de priver de toute eſpérance ſur un héritage dont ils s'étoient flattés? Et d'un autre côté, eſt-il avantageux au genre humain, que les ſcélérats ſoient perſuadés qu'ils n'ont rien à craindre après la mort?

Je crois que les femmes n'entrent pas en Paradis (1); ce n'eſt donc point d'un cœur intéreſſé que j'aime Dieu. Mais l'idée que je me fais de cet Etre ſuprême, me ravit ſans ceſſe. Sans eſpoir de récompenſes, je ſens un plaiſir ſecret à ſuivre les commandements de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine avec une complaiſance, pour ainſi dire, orgueilleuſe. J'aurois honte de faire la moindre action qui me dégradât aux yeux d'un ancêtre ſi noble, ſi grand; & j'entretiens avec délices une pureté, qui ne peut qu'être agréable à l'Etre qui en eſt la ſource infinie.

---

(1) Il eſt très-certain que Mahomet dit poſitivement dans quatre Chapitres de l'Alcoran, qu'il y aura un lieu de délices, un Paradis pour les femmes vertueuſes, mais ſéparé de celui des hommes. Malgré cela, il y a parmi les Mahométans une ſecte qui prétend que l'ame des femmes n'eſt point immortelle; apparemment que Fatime étoit de cette ſecte.

Tu m'écris, pour m'amuser, ma chere Rosalide, ce qui se passe au milieu de ce monde tumultueux & brillant où tu vis. Tu me peins les mœurs, les usages, les ridicules, & les plaisirs d'une Nation que toutes les autres envient & veulent connoître. Pour moi, je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans la retraite & le silence. Ton sort & le mien paroissent bien différents; & je ne doute pas qu'une Françoise, à qui tu dis que tu as une sœur dans ce pays-ci, ne se récrie aussi sur la triste vie que je dois mener : elle se trompe. Le Serrail, quand on en aime le maître & qu'il nous chérit, n'est point un esclavage ; & je suis aussi libre qu'elle, dès que je suis accoutumée à ne pas desirer, & que je ne desire pas plus de liberté que j'en ai. Adieu, ma chere Rosalide.

LETTRE XVII.

Fatime à Rosalide.

J'AI un meilleur cœur que le tien, ma sœur. Quelques raisons que l'on m'apportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penser que mon pere, mes freres, mes amis & mes parents sont malheureux pour toujours. Je les ai vu mourir bons Musulmans. Il faudroit, si j'embrassois ta religion, que mon esprit se prêtât à l'idée horrible d'un tourment éternel

où ils feroient condamnés ? Ah ! je n'aurois jamais cette dureté-là. Je frémis même d'y penfer ! Comment peux-tu l'avoir eue ? Leur mémoire m'eft fi chere, que pour m'oppofer au moindre outrage qu'on voudroit y faire, j'expoferois mille fois ma vie avec plaifir. Je lis avec attachement les paffages de l'Alcoran où la félicité des fideles eft décrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois ce matin au chapitre du Jugement.

„ Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini, „ tout-puiffant & tout miféricordieux, qui „ a envoyé fon Prophete pour vous inftrui- „ re. Il n'eft point Prophete, difent les im- „ pies ; il boit, il mange, & marche comme „ nous dans les rues. Mais quand le jour „ épouvantable pour eux viendra ; quand le „ pere des temps & le maître des vengean- „ ces, porté fur les aîles des tempêtes, pré- „ cédé de la foudre & des éclairs, fuivi de „ l'ange exterminateur, defcendra la flamme „ à la main, alors ils voudroient être les plus „ petits atômes. Au fon de la trompette, „ les Cieux fe rompront de foibleffe, & fe- „ ront emportés comme un voile que les „ vents furieux agitent dans les airs. Le fir- „ mament reffemblera à de l'or fondu qui „ bouillonne. Les montagnes deviendront „ comme de la laine cardée qui s'abbaiffe. „ Le foleil, la lune & les étoiles tombe- „ ront dans la flamme dévorante qui s'é- „ lancera comme une mer agitée. La terre

„ sera blanche ; & les corps qui sortiront
„ de toutes parts de son sein, couvriront sa
„ surface.

„ Les fideles qui auront été fermes dans
„ leur foi, qui auront protégé la veuve &
„ l'orphelin, & soulagé les prisonniers ; qui
„ auront cru au jour du Jugement ; qui n'au-
„ ront point connu d'autres femmes que les
„ leurs & leurs esclaves ; qui n'auront point
„ fait de mal à leur prochain, ni par leurs
„ discours, ni par leurs actions ; qui auront
„ dit la vérité en témoignage & effectué leurs
„ promesses, porteront dans leur main droite
„ le livre où seront écrites leurs bonnes œu-
„ vres. Ils seront assis sur des trônes d'or ;
„ les Anges iront autour d'eux, & leur pré-
„ senteront la coupe de félicité. Ils auront
„ tous les fruits qu'ils pourront souhaiter, &
„ tous les mêts qu'il desireront. Ils posséde-
„ ront des femmes charmantes, destinées
„ pour eux seuls, & avec qui ils s'enivre-
„ ront à jamais dans des torrents de déli-
„ ces ".

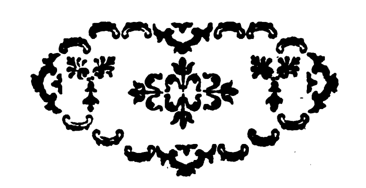
Voilà le bonheur dont j'espere que mes fre-
res jouiront. Ils ont été tués en défendant leur
patrie & leur religion ; n'ont adoré qu'un seul
Dieu, & n'ont point fait tort à leur prochain.
Elevés par des femmes dévotes, ils ont ap-
pris l'Alcoran, & ont été accoutumés dès leur
enfance à être frappés du plus profond respect
au seul nom de Mahomet. Ils ont cru à ce
Prophete, parce que ce Prophete scelle tout

ce qu'il dit du nom du Tout-puissant. Comment auroient-ils pu le soupçonner d'être assez méchant pour tromper, dans le temps qu'il dit que Dieu punit sévérement ceux qui trompent ?

Mais ; ils n'ont pas vécu dans la Religion Chrétienne, me diras-tu ; c'est la vraie. Ils ne le croyoient pas ; jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révélés ; comment seroient-ils coupables ? Renonce-t-on aisément à des idées qui se sont pour ainsi dire accrues avec les fibres de notre cerveau, à moins d'avoir des preuves infaillibles qu'on étoit dans l'erreur ? Combien meurt-il ici tous les jours de personnes qui n'ont jamais eu de commerce avec les Chrétiens, & n'en ont entendu parler qu'avec mépris ? Comment voudrois-tu que ces personnes-là eussent rejetté les dogmes de Mahomet, pour embrasser une doctrine qui ne leur fut jamais annoncée ?

Dieu est juste, bon & miséricordieux ; il a créé tous les hommes, & leur a donné la raison comme un flambeau pour les guider dans les sentiers de la justice & de l'équité. Tâchons d'y marcher sans cesse, & de mériter par un cœur pur, & de bonnes œuvres, que notre foi soit éclairée, & que notre esprit sorte des ténebres, si de faux préjugés nous y ont malheureusement engagés. Je t'envoye à ce sujet une petite histoire qu'Ibrahim me lisoit il y a quelques jours, & que je viens de m'amuser à

traduire en François. Tu n'y trouveras que des idées ſimples & naturelles ſur un fond qui m'a paru intéreſſant. Tu connois mon goût; & tu ſais combien je fais peu de cas de tout cet étalage d'eſprit, qu'affectent aujourd'hui la plupart de nos Auteurs Arabes.





HISTOIRE

DE FÉLIME ET D'ABDERAMEN.

Il y avoit plus de dix ans que le ſage Kaillaz habitoit l'Iſle d'Evan. Dans ce déſert où jamais aucun mortel ne s'étoit offert à ſa vue, il paſſoit les jours entiers à contempler la nature ſous les formes diverſes & infinies qu'elle prend ſans ceſſe. L'objet le plus ſimple occupoit aiſément un eſprit affranchi des paſſions tumultueuſes; & l'étude des mathématiques, inépuiſable en démonſtrations, lui donnoit à chaque inſtant le plaiſir de la découverte de quelque vérité. Il y vivoit de racines & de fruits excellents que la terre y produiſoit ſans culture.

Le vent, la pluie & le tonnere l'avoient un jour empêché de ſortir de la cabane qu'il s'étoit bâtie, lorſqu'au coucher du ſoleil, l'orage ayant ceſſé, il monta ſur un rocher pour en détacher quelques coquillages; il apperçut au-deſſous de lui un berceau que les vagues de la mer avoient laiſſé à ſec; il y courut avec cet empreſſement qu'inſpire l'humanité. Quel fut ſon étonnement, d'y voir un petit garçon & une petite fille de deux à trois ans, qui lui tendirent les bras, & lui ſourioient comme

s'ils eussent senti leur abandon, & que désormais il alloit devenir leur pere! Ils ne pouvoient pas en trouver un plus tendre; & l'état de son ame en les regardant, en considérant leur beauté, leur douceur, & les innocentes caresses qu'ils lui faisoient, ne se peut exprimer.

Depuis ce jour, il ne sentit plus au fond de son cœur cette sécheresse & ce dégoût qu'inspire de temps en temps une entiere solitude, quelque soin que l'on prenne pour en dissiper l'ennui. Il lui sembloit que la nuit venoit toujours trop tôt, & qu'il n'avoit point encore assez vu ces enfants, quoiqu'il les eût eus toute la journée auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il embellissoit son habitation; c'étoit pour croître avec eux, qu'il plantoit des arbres; il ornoit sa cabane de coquillages & de fleurs pour les amuser.

Si un pere au milieu du tumulte du monde, chargé de grands emplois, & sans cesse occupé d'intérêts de gloire, d'ambition & de plaisirs, n'a point de satisfaction plus sensible, que lorsqu'il peut se livrer quelques instants à sa famille; quels sentiments ne devoit pas éprouver Kaillaz à la vue de celle que le Ciel sembloit lui avoir envoyée dans un désert, privé comme il étoit depuis dix ans de toute société, & sans espoir de consolation, d'entretien & de secours que de ces deux jeunes plantes qu'il alloit tâcher de cultiver & d'élever à la vertu dans un lieu où l'exemple du vice ne détruiroit point ses leçons!

Dès qu'ils eurent la force de se servir de leurs mains, il leur apprit à se faire des habillements avec des plumes d'oiseaux. Dans leurs discours & dans leurs moindres actions, il s'appliquoit à démêler leurs penchants & leurs inclinations, afin de pouvoir de bonne heure corriger ou seconder la nature. *Abderamen* (c'étoit le nom qu'il avoit donné au garçon) étoit sérieux, tendre & compatissant; au contraire *Felime* (c'étoit la fille) avoit l'humeur vive, enjouée, & sembloit ne considérer tout ce qui l'environnoit, qu'avec une secrete complaisance pour elle-même. Une aventure assez simple fit connoître à Kaillaz cette différence de caracteres.

Felime avoit trouvé un nid d'oiseaux. Elle l'emportoit à la cabane, & la mere suivoit ses petits avec des cris dont la bonté du cœur d'Abderamen interprétoit fidélement la douleur. Il pria sa sœur (c'étoit ainsi qu'il appelloit Felime) de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut pas. Cela causoit entr'eux une petite querelle, lorsque Kaillaz les joignit.

Informé du sujet de leur dispute : „ Ma „ fille, dit-il à Felime, en gardant ces oiseaux „ pour vous en amuser, vous suivez ce qui „ vous fait plaisir; mais vous êtes cruelle en- „ vers cette mere dont vous allarmez la ten- „ dresse, & à qui vous ôtez ce qui lui ap- „ partient. Si un homme venoit dans une Isle „ vous arracher des bras d'Abderamen; si cet

„ homme violent n'étant point attendri par
„ vos larmes, ne se laissoit conduire qu'à la
„ douceur de vous posséder, ne le traiteriez-
„ vous pas de cruel, de barbare & d'inhu-
„ main ? Ma chere Felime, il ne faut pas
„ nous considérer seuls en cherchant ce qui
„ peut nous plaire; nous devons examiner si
„ notre satisfaction n'est point nuisible à celle
„ des autres; n'en usons avec autrui, que com-
„ me nous voudrions qu'on en usât avec nous-
„ mêmes. Ce précepte si simple est le lien
„ de toute société; la nature l'a gravé dans
„ tous les cœurs; & je suis sûr que vous sentez
„ que je ne fais que vous le rappeller & la
„ réveiller en vous. "

C'étoit par de pareilles instructions, & toujours sur ce principe qui renferme tous les autres, qu'il conduisoit l'éducation de ces enfans. Il y avoit déja près de douze ans que la fortune les lui avoit confiés, lorsqu'un accident pensa lui enlever Felime. Elle se promenoit un soir sur le rocher. Un vent impétueux l'enleva, & la jetta à la mer. Sa per e paroissoit inévitable. Heureusement le reflux commençoit à diminuer, & la vague qui l'avoit d'abord engloutie, la porta au loin sur le sable, & l'y laissa.

Abderamen arriva dans ce moment. Quel spectacle ! Il voit ce qu'il adore sans mouvement, les regards éteints, & la pâleur de la mort peinte sur le visage. Il se précipite auprès d'elle; il l'appelle ... Felime ... Ma che-

re Felime... Il la presse dans ses bras; il colle sa bouche sur la sienne; il voudroit pouvoir lui souffler sa propre vie. Peu-à-peu ses transports commencerent à la ranimer; elle pousse un soupir, ouvre à moitié les yeux & l'embrasse. Il la porte à la cabane, où les soins de Kaillaz acheverent de la faire revenir; & cet accident n'eut point de suites.

Mais depuis ce jour, son Amant la tenant dans ses bras & l'accablant de baisers, revient sans cesse à sa pensée. La nuit, des songes séduisants la ravissent. Il lui semble qu'un nouveau sang coule délicieusement dans ses veines. Elle s'éveille toute émue. Elle tâche de se replonger dans les erreurs d'un sommeil que l'agitation même où elles l'ont mise, écarte de ses yeux; elle brûle; & dès que l'aurore paroît, elle se leve & va chercher les endroits les plus sombres.

Sa rêverie l'avoit conduite près d'une grotte d'où couloit un ruisseau, dont les flots argentés, après avoir serpenté quelque temps dans un petit bois, y formoient un bassin sous un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Elle croit y trouver un remede au feu qui la dévore. Elle se déshabille; & se tenant aux branches d'un arbrisseau, elle descend & s'assied dans cette onde claire & pure. Il lui semble qu'elle est plus tranquille. Elle cueille des fleurs qui viennent de naître sur les bords. Elles les regarde, se regarde, les approche de ses joues, & sourit: quoique nouvellement

écloſes, elles ont moins d'éclat & de fraîcheur. Elle les met dans ſes cheveux, & ſe regarde encore. Bientôt un ſoupir lui échappe. Le premier mouvement d'une jeune perſonne eſt pour ſa beauté ; le ſecond, pour ſon amant ; & elle ne deſire jamais tant de le voir, que lorſqu'elle eſt la plus contente de ſes charmes.

Abderamen l'aimoit trop pour être éloigné ; il l'avoit ſuivie, & la tient dans ſes bras, qu'elle croit encore que ce n'eſt qu'une illuſion. Confuſe, interdite, elle voudroit que la clarté des eaux ſe troublât. Elle réſiſte, ſans ſavoir pourquoi, à des tranſports qui l'enflamment. Il la ſerre, il l'embraſſe ; un nouvel effort qu'elle fait pour lui échapper, le favoriſe ; & dans l'inſtant un cri perçant qu'elle jette, annonce aux échos que le vainqueur vient d'achever de s'enchaîner avec ſa conquête. Bientôt on n'entend plus que quelques mots ſans ſuite, & que des ſoupirs à demi-étouffés par des baiſers. Egarés, confondus, enivrés dans des torrents de délices, leurs ſens ont peine à ſuffire à l'excès de leurs plaiſirs. Sans rompre la chaîne qui les tient unis, Abderamen au bout de quelque temps, emporte Felime ſur le rivage ; & la terre, comme l'eau, ſert d'autel à plus d'un ſacrifice.

Une douce langueur avoit ſuccédé à la rapidité de leurs deſirs : leurs bras entrelacés, & reſpirant mutuellement leurs ames, ils ſe mouilloient de ces larmes délicieuſes que la

satisfaction la plus pure du cœur fait répandre avec tant de tendresse sur l'objet aimé, lorsqu'une voix qu'ils crurent entendre entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre & courir à leurs habits. J'ai craint que ce ne fût Kaillaz, dit Felime; il ne condamneroit pas, je crois, les plaisirs que nous venons réciproquement de nous donner; il me semble qu'ils n'ont rien de contraire au précepte qu'il nous recommande sans cesse, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît; notre bonheur ne peut avoir fait tort à qui que ce soit dans la nature. Cependant je ne sais... mais... je ne voudrois pas... Elle fut interrompue à ces mots par l'aspect de plusieurs hommes qui les enleverent & les porterent à un vaisseau, d'où ils perdirent bientôt l'isle de vue.

Que veut-on de nous ? demandoit tristement Abderamen. Nous n'avons fait de mal à personne. Ma sœur, que deviendra Kaillaz, quand il ne nous verra plus? Il nous aimoit si tendrement! Loin de vous affliger, mes enfants, leur dit celui qui paroissoit le maître du vaisseau, rendez graces au Ciel de nous avoir fait encore passer à portée de cette isle. Nous y abandonnâmes, il y a près de vingt-cinq ans, l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point le même Dieu que nous, & qui n'observoit aucun des Commandements de notre sainte Religion ; il vous a sans doute élevés dans ses malheureux principes? Il ne nous

en a point donnés d'autres, répondit Abderamen, que de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Quoi! reprit ce même homme qui avoit commencé à leur parler, il ne vous a jamais entretenus de l'Envoyé de Dieu, du Prophete Mahomet, qui promet de si grandes récompenses aux fideles qui suivront sa loi, & qui les placera après leur mort dans des lieux de délices, où la possession des plus belles femmes répandra dans leurs cœurs une félicité aussi intarissable que leurs desirs?... Qu'il me laisse seulement Félime, dit en soupirant Abderamen, & je serai aussi heureux que lui.

Il n'y a point d'attraits plus puissants que ceux de l'innocence & de l'ingénuité; & chaque réponse que faisoient ces jeunes Amants, leur âge, leur douceur, & leur extrême beauté, tout contribuoit à les rendre intéressants. On leur ôta leurs habits pour leur en donner de magnifiques. On leur expliquoit tous les jours l'Alcoran; & par les meilleurs traitements & les promesses les plus flatteuses, on tâchoit de prévenir leurs cœurs en faveur d'une croyance si nouvelle à leur esprit.

La navigation continuoit d'être heureuse; & le vent le plus favorable faisoit espérer d'arriver bientôt au port, lorsqu'une nuit le vaisseau retentit tout-à-coup de cris, de gémissements, & d'un bruit affreux d'armes & d'hommes qui se battoient. Abderamen s'arrache des bras de Félime qui veut l'arrêter;

le Capitaine expirant eſt le premier objet qui s'offre à ſes yeux ; il eſt lui-même frappé d'un coup qui l'étourdit & le renverſe. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leur chaîne, & qu'une heureuſe conſpiration venoit de rendre les maîtres de ceux dont ils étoient eſclaves quelques moments auparavant.

Abderamen, au bout de quelque temps, reprend ſes eſprits ; il ſe leve ; on ſe jette ſur lui ; & l'on commençoit à le charger de fers, lorſque quelques-uns de ces Chrétiens qui ſavoient ſon hiſtoire, s'étant approchés & l'ayant reconnu, repréſenterent à leurs camarades qu'il n'étoit que depuis quelques jours dans le vaiſſeau, où même on l'avoit amené de force, & qu'il y auroit de l'injuſtice à vouloir le confondre parmi leurs ennemis. On le laiſſa libre. Son premier mouvement fut de chercher Félime ; il retourne où il l'avoit laiſſée, il ne la trouve point ; il revient : quelle vue ! Félime percée d'un coup mortel, au milieu des morts dont tout le pont eſt couvert !... Félime !... ma ſœur !... que vous avoit-elle fait, barbares ? En prononçant ces mots, il tombe ſans connoiſſance.

Malgré les ſecours qu'on tâchoit de lui donner, il reſta preſque tout le jour dans cet état ; & ce ne fut que vers le ſoir qu'on reconnut à quelques larmes qui couloient de ſes yeux fermés, que ce long ſaiſiſſement commençoit à ceſſer. Quels affreux inſtants que ceux de cet infortuné en revenant à la

vie ! Ses gémiſſements & les efforts que faiſoit ſon ame pour aller rejoindre celle de ſa chere Félime, auroient attendri les cœurs les plus impitoyables. Elle n'eſt plus, s'écrioit-il ; elle n'eſt plus !... & je vis !... & je reſpire encore ! En proférant ces plaintes entrecoupées de mille ſanglots, il ſe levoit à moitié du lit où on le retenoit ; il regardoit ceux qui l'environnoient, joignoit les mains, leur demandoit la mort, & ne concevoit pas qu'on pût être aſſez inhumain pour la lui refuſer.

Il n'étoit pas poſſible que d'auſſi cruelles agitations n'épuiſaſſent bientôt ſes forces. L'abattement ſuccéda à la violence du déſeſpoir ; & dans un accablement entier de tous ſes ſens, il ſe laiſſoit enfin aller aux ſoins d'un Iman Chrétien, qui ne l'avoit pas quitté d'un inſtant, & qui, ſans paroître chercher à le conſoler, ſe contentant de lui marquer la plus grande ſenſibilité pour ſes peines, étoit peu-à-peu parvenu à devenir, pour ainſi dire, néceſſaire à ſa douleur, par le triſte plaiſir que nous reſſentons tous à parler de nos malheurs.

Cet infortuné lui racontoit ſes occupations, ſes amuſements dans l'iſle déſerte, & les moindres circonſtances de ſes amours ; il lui répétoit cent fois les mêmes choſes ; & cet Iman ſembloit toujours l'écouter avec le même intérêt & entrer dans tous ſes ſentiments. Ces ſortes de gens ſont ſouples, adroits, inſinuants ; & ſoit par un véritable zele, ſoit par la va-

nité ſeul d'engager les autres à penſer comme eux, il n'y a rien qu'ils ne riſquent & qu'ils n'entreprennent pour étendre leur religion. Celui ci trouvant un jour Abderamen un peu plus tranquille, crut qu'il pouvoit enfin commencer à travailler à ſon inſtruction.

„ Mon enfant, lui dit il, après la perte
„ que vous avez faite d'une perſonne qui
„ dut vous être ſi chere, chaque inſtant de
„ votre vie deviendroit une marque d'ingra-
„ titude envers elle, ſi vous cherchiez jamais
„ quelque conſolation ſur la terre. Mais il
„ eſt un Etre ſuprême qui vous a créé pour
„ l'adorer & le ſervir. Peut-être ne vous a-
„ t-il frappé, que pour vous appeller à lui.
„ Il eſt jaloux de notre cœur qu'il veut ſeul
„ occuper. Rempliſſez-vous des myſteres de
„ ſa grandeur infinie & de ſa bonté; péné-
„ trez votre ame de la ſainteté de ſa loi que
„ je vous expliquerai; & quand ce corps
„ terreſtre ſe détruira, l'eſprit qui eſt en
„ vous, & qui ne meurt point, ira jouir d'un
„ bonheur... Je reverrois Félime, lui deman-
„ de avec tranſport ce malheureux amant?
„ Vous ne vous faites encore, reprit l'Iman,
„ des idées de félicité que ſelon vos ſens,
„ & comme ces groſſiers Muſulmans avec qui
„ vous avez vécu pendant quelque temps.
„ Quel eût été votre ſort (je frémis quand
„ j'y penſe) ſi vous aviez péri dans la confu-
„ ſion de cette nuit, où, pour recouvrer

„ notre liberté, nous fûmes obligés de dé-
„ vouer à la mort la plupart de ces Infide-
„ les! Vous gémiriez à préſent, & à jamais,
„ avec eux, dans le ſéjour des vengeances
„ céleſtes, & dans les profonds abymes du
„ déſeſpoir & de la douleur. Car enfin, mon
„ enfant, tous ceux qui meurent ſans avoir
„ été initiés aux graces de la vraie Religion,
„ & de la ſeule que Dieu ait révélée aux
„ hommes, ſont précipités dans des tour-
„ ments éternels.... Moi, interrompit vive-
„ ment Abderamen, j'aurois été précipité!...
„ Mais, que dis-je? Selon vous, Félime ſe-
„ roit donc... Vous me faites frémir! Quoi!
„ ce Dieu, dont le nom ſeul m'inſpire une
„ idée ſi ſublime, au milieu même des téne-
„ bres de ma raiſon qui le cherche, ce Créa-
„ teur, ce pere de l'Univers & de tous les
„ êtres, auroit porté Félime dans une iſle
„ déſerte où on ne l'éclaire point! Il l'auroit
„ conduite au milieu des Muſulmans qu'il
„ réprouve, pour la punir après ſa mort de
„ n'avoir pas eu l'occaſion de s'inſtruire du
„ ſeul culte qu'il avoue! Félime, dont la
„ bouche ne déguiſa jamais la vérité, & dont
„ le cœur ignora toujours l'artifice, Félime
„ auroit été condamnée, même avant que
„ de naître, dans la volonté d'un Dieu qu'elle
„ auroit adoré avec une ame mille fois plus
„ pure que la vôtre, ſi elle avoit pu le con-
„ noître! Allez, laiſſez-moi; je ne vous re-
„ garde qu'avec horreur". Il s'éloigne à ces

mots de ce Chrétien, & prit dès ce moment la résolution de profiter de la premiere occasion qui se présenteroit de quitter le vaisseau, & de fuir des hommes assez barbares, pour n'être pas contents d'avoir occasionné la mort de sa chere Félime, & pour vouloir encore qu'elle fût malheureuse au-delà du trépas.

Le hasard favorisa bientôt son dessein. On fut obligé d'aborder pour quelques provisions dont on commençoit à manquer. Il prit un javelot, un arc & des fleches, en marquant qu'il seroit bien-aise de chasser. Lorsqu'il fut à terre, il s'éloigna insensiblement, & se jetta dans une forêt dont l'épaisseur lui parut une sûre retraite.

Il n'y avoit pas fait une lieue, qu'il apperçut un homme assailli par deux sangliers d'une grandeur énorme. Ses forces paroissoient épuisées par une longue défense; au-lieu que leur sang, que ces fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance pas un instant; il court où l'humanité l'appelle, & fond avec tant de courage & de bonheur sur ces especes de monstres, qu'il les fait bientôt tomber sous ses coups. Généreux Etranger, lui dit celui qu'il venoit de délivrer d'un danger si pressant, je n'en pouvois plus; j'allois succomber; ma mort étoit certaine, si le Ciel ne vous eût envoyé à mon secours; après avoir échappé tant de fois à tous les hasards de la guerre, l'ardeur de la chasse m'a expo-

sé à périr ici sans gloire. Venez, suivez-moi dans des lieux où je tâcherai que les effets de ma reconnoissance vous fassent regarder ce moment-ci comme un des plus heureux de votre vie.

Accablé de malheurs, inconnu & sans patrie dans tout l'Univers, je suis prêt à vous suivre, répondit Abderamen; mais vous ne me devez rien, & je n'ai fait pour vous que ce que vous auriez fait pour moi, si vous m'aviez vu dans le même péril.

Il achevoit à peine ces mots, qu'il vit venir plusieurs chasseurs; & il ne tarda pas à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit sauvé la vie. Ce Prince présenta son libérateur à sa Cour, qui grossissoit à mesure qu'on approchoit de la ville. Il donna ses ordres pour qu'on le logeât dans son palais, & prit de jour en jour tant d'amitié pour lui, qu'il sembloit ne goûter plus de vraie douceur que dans son entretien. A l'ouverture de la campagne, il le nomma pour commander un corps de troupes d'élite; & il eut à s'applaudir de son choix. Abderamen, dans un combat, chargea si à propos les ennemis, qu'il ramena dans son parti la victoire qui commençoit à se déclarer pour eux; & ce ne fut pas la seule occasion où sa valeur, toujours guidée par un sang-froid qui lui donnoit le coup d'œil le plus sûr, décida des succès.

Les plus grands hommes ne doivent sou-

vent les qualités brillantes dont ils nous éblouissent, qu'à l'ambition de s'élever & de faire parler d'eux. En pratiquant les vertus, ce n'est point au fond du cœur la vertu même qu'ils ont pour objet. Ile sacrifient à l'amour-propre, à la renommée, au desir de rendre leur nom fameux; & l'on peut dire que l'orgueil est l'artisan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainsi d'Abderamen : la simple & droite nature dirigeoit toutes ses actions; il soulageoit les soldats, visitoit les blessés, s'informoit de leurs besoins, se privoit pour leur donner, & s'étonnoit des louanges que lui attiroit une pareille conduite. Quel est donc, disoit-il en lui-même, le caractere de ces gens-ci? Puis-je me dispenser de faire pour eux ce que je voudrois qu'ils fissent pour moi, si je me trouvois dans leur situation?

Ses services, la justesse, la pénétration de son esprit, la candeur & la vérité de son caractere, augmenterent la confiance du Roi, au point que ce Prince voulut concerter avec lui les projets de la campagne suivante, & les moyens de la soutenir. „ Mon cher Ab-
„ deramen, lui dit-il, toutes ces Puissances
„ qui se sont liguées contre moi, n'ont fait
„ jusqu'à présent que de vains efforts. Le
„ Ciel a toujours favorisé mes armes; mais
„ mon peuple est accablé d'impôts; le com-
„ merce languit; mes meilleurs Officiers ont
„ été tués; & ceux que les hasards de la guer-
„ re ont épargnés, gémissent sans récompen-

„ ſes après s'être ruinés à mon ſervice : je
„ ſuis dévoré d'inquiétudes & de chagrins
„ dans le ſein même de la victoire.

„ Sire, répondit Abderamen, mon zele
„ & mon attachement pour Votre Majeſté,
„ m'inſpirent quelques idées que je vais ſou-
„ mettre à ſes lumieres, puiſqu'elle m'or-
„ donne de parler. Depuis que j'ai l'honneur
„ d'être ſous ſa protection, je me ſuis inſ-
„ truit exactement des loix, des richeſſes, &
„ de ce qui concerne les differents corps de
„ l'Etat. Vous avez dans votre Royaume des
„ milliers de Faquirs, de Bonzes, de Der-
„ viches & de Calenders, qui poſſedent des
„ fonds conſidérables, ou qui ont des reve-
„ nus aſſurés dans les charités qu'on leur
„ fait. Sans inquiétude & ſans travail, ils
„ jouiſſent abondamment de tout ce qui eſt
„ néceſſaire à l'homme ; & c'eſt d'eux qu'on
„ peut dire que la terre, ſans qu'ils la cul-
„ tivent, prévient les beſoins. Ils n'ont d'au-
„ tres peines que celles qui ſont attachées
„ à l'eſprit de curioſité, d'avarice, de cabale
„ & d'intrigue, qui les agite ſans ceſſe. Ils
„ s'inſinuent dans les familles pour en péné-
„ trer les ſecrets, & dominer enſuite impé-
„ rieuſement ſur ceux qu'une confiance trop
„ aveugle a mis dans le cas de les craindre.
„ Ils y fomentent l'aigreur, la haine & la
„ déſunion, pour s'attirer des legs au pré-
„ judice des légitimes héritiers. Ils careſſent
„ & dégoûtent de la maiſon paternelle les
enfants

„ enfants de ce bourgeois riche, que leur
„ pere veut obliger de s'attacher à une pro-
„ feſſion qui leur répugne. Le fils de cet Ar-
„ tiſan, qui voit que ſes parents, en travaillant
„ ſans relâche, ne gagnent au plus que de
„ quoi nourrir leur famille, aſpire à un genre
„ de vie qui l'éleve en quelque ſorte, où il ne
„ me manquera de rien, & où il ne ſera queſ-
„ tion que de s'habituer à prononcer tous
„ les jours deux ou trois mille mots. C'eſt
„ ainſi que vous perdez, Sire, tous les ans,
„ cinq ou ſix mille ſujets, qui auroient été
„ de bons laboureurs, de bons matelots, de
„ braves ſoldats, ou d'habiles négociants,
„ ſi les Derviches, en fréquentant dans les
„ maiſons, n'euſſent pas, par leurs inſinua-
„ tions, leurs careſſes & leur exemple, étouffé
„ en eux dès l'enfance le goût du travail &
„ de toute honnête induſtrie... Eh! com-
„ ment remédier à cet abus, interrompit le
„ Roi?.... En défendant, Sire, répliqua
„ Abderamen, à tous Faquirs, Bonzes, Der-
„ viches & Calenders de votre Royaume,
„ de recevoir qui que ce ſoit parmi eux qui
„ n'ait exercé auparavant pendant dix ans
„ quelques arts, ou quelque métier. Votre
„ Nobleſſe vous ſert, & ſe fait un point d'hon-
„ neur de vous ſervir avec attachement. Met-
„ tez-vous en état de donner des récompen-
„ ſes à un Noble qui a vieilli dans vos ar-
„ mées, & faites-lui du moins goûter ſur la
„ fin de ſes jours cette honnête abondance

„ dont a joui toute sa vie un inutile, un vil,
„ un méprisable Bonze. Otez à ce Militaire
„ qui court se sacrifier pour la patrie, toute
„ inquiétude sur le sort de sa femme & de
„ ses enfants; qu'il soit sûr, s'il est tué, que
„ vous leur assignerez des pensions sur les
„ immenses revenus des Derviches. Permet-
„ tez aux descendants de tant d'illustres Mai-
„ sons, de révendiquer les biens considéra-
„ bles qui en sont sortis par des legs en fa-
„ veur des Calenders; réunissez à votre do-
„ maine ces donations que les siecles d'igno-
„ rance...

(Il manque ici quelques lignes qu'on n'a pu traduire, le Manuscrit étant effacé dans cet endroit.

Le Roi communiqua ces projets à son Conseil, & l'intention où il étoit de les faire exécuter. Malheureusement le lendemain on le trouva mort dans son lit; & Abderamen, en se retirant le soir au palais, fut assassiné par des gens inconnus.

MEHEMET EFFENDI avoit été Plénipotentiaire au Traité de Paix conclu à Passarowits, en 1718, entre l'Empereur & la Porte. Il vint Ambassadeur Extraordinaire auprès du Roi, & fit son entrée à

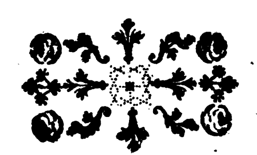
Paris en 1721. *A son retour à Constantinople, il eut l'emploi de Tefterdar, ou Grand-Trésorier de l'Empire. Vers la fin de l'année* 1730, *les Jannissaires se révolterent, firent trancher la tête au Grand-Visir Ibrahim, & déposerent Acmet III. Mehemet avoit été des plus intimes amis d'Ibrahim; mais l'estime générale dont il jouissoit, le sauva; & même Mahmout, successeur d'Acmet III, ne le relégua dans l'Isle de Chypre, qu'en lui en donnant le gouvernement. Il y mourut avec cette réputation de probité, d'humanité & de désintéressement, qu'il s'étoit acquise dans tous les emplois qu'il avoit possédés.*

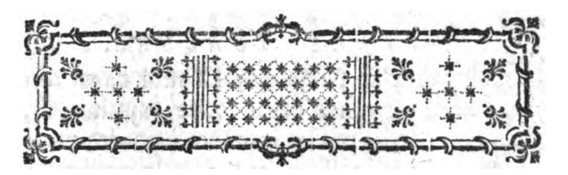
SAID, *son fils, âgé de vingt ans, qu'il avoit amené en France lors de son Ambassade, en étoit parti avec beaucoup de regret, & pensoit toujours à y revenir; il y revint en* 1741, *en la même qualité que son pere. Il savoit parfaitement notre langue, & avoit lu la plupart de nos bons livres. Son caractere & son esprit n'étoient pas moins aimables que sa figure. Il fut recherché, chéri, fêté des personnes les plus distinguées à la Cour & à la Ville. Je le voyois souvent: je lui dédiai une Comédie,* les Veuves Turques * : *il m'envoya le lendemain un présent de Baume de la Mec-*

* Imprimée dans le second volume.

*que, que je donnai à la brillante B****, ſur promeſſe que nous ſouperions le ſoir tête-à-tête, & qu'elle ne me congédieroit pas à minuit.*

Said mourut en 1761, *les uns diſent à Conſtantinople, mais éloigné des affaires; les autres diſent en exil.*





LETTRES DE NEDIM COGGIA,

Secretaire de l'Ambassade de MEHEMET EFFENDI, Ambassadeur de la porte Ottomane, à la Cour de France.

LETTRE PREMIERE.

Nedim Coggia au Peik Bachi.

TON emploi t'avoit éloigné pour quelque temps de Constantinople, quand j'en suis parti. Je ne doute pas que tu ne m'ayes cherché à ton retour, & que tu n'ayes été bien inquiet de ne me point trouver, & de ne pouvoir apprendre ce que j'étois devenu. Je n'aurois jamais cru voir le pays des Chrétiens, que par les conquêtes de notre invincible Sultan, lorsqu'Ibrahim, notre sublime Visir, m'ayant fait appeller, me dit qu'il jugeoit à propos que

j'accompagnasse Mehemet Effendi dans son Ambassade : prends cette lettre, ajouta-t-il, vas vîte ; tu n'as pas un moment à perdre pour le joindre : le vaisseau qui doit le passer en France, est prêt à mettre à la voile.

En effet, Mehemet n'étoit déja plus à sa maison. Je courus au port ; je lui remis la lettre d'Ibrahim, & m'embarquai à l'instant même avec lui. Nous n'étions pas à cent milles de Constantinople, que nous faillîmes à périr sur des amas de pierres qui obligent tout pilote expérimenté de côtoyer l'Europe & de s'éloigner des bords de l'Asie, entre Gallipoli & Lampsachi. Je me sers du mot d'amas de pierres, parce que cette espece d'écueil est en effet un reste des débris du pont que Xerxès voulut bâtir en cet endroit, lorsqu'il traversa la mer avec sept cents mille combattants pour aller châtier les Grecs Européens. Peu s'en est fallu que l'extravagance d'un homme qui vivoit il y a près de deux mille cinq cents ans, ne nous ait été funeste il y a deux mois. Les vagues & la tempête détruisirent l'ouvrage de ce Prince insensé. Dans sa colere, il fit fouetter la mer, & y jetta des fers pour l'enchaîner & la punir de son audace.

Il n'y a personne qui ne rie de la vengeance de ce Roi des Perses ; mais après tout, est-il plus ridicule de vouloir corriger la mer de ses caprices & de ses mauvais procédés, que de vouloir l'épouser ? Tous les ans, à certain jour, le Doge de Venise renouvelle la cérémonie

de ſon mariage avec elle. Le Chef de cette ſage République ſort de ſon palais en grande pompe, au bruit des tambours & des trompettes, accompagné de la Nobleſſe, du Sénat, & du Peuple, & ſe rend ſur un rocher où il déclare à haute voix, qu'il la reçoit pour ſa vraie & légitime épouſe, en foi de quoi il lui jette l'anneau nuptial. *J'eſpere*, diſoit un de nos Sultans qui n'aimoit pas les Vénitiens, & à qui on contoit cette folie, *que quelque jour j'enverrai le Doge conſommer ſon mariage.*

Quoique nous n'ayons pas eu de mauvais temps, je ne ſaurois t'exprimer à quel point la navigation m'a fait ſouffrir. J'en demande pardon au Prophete ; mais j'ai débarqué ſur cette terre d'Infideles avec preſqu'autant de plaiſir, que ſi j'avois approché des ſaints lieux de la Mecque.

Les voyages ſont agréables dans ce pays-ci ; les voitures y ſont commodes, & les grands chemins bien entretenus. Des campagnes riches, abondantes & peuplées s'offrent de tous côtés. On ne fait guere quinze milles, que l'on ne trouve de grandes villes. Le ſoir on arrive à de bons logements. Trois ou quatre eſclaves, quelquefois aſſez jolies, s'empreſſent, vous préparent vos lits, & vous ſervent à table. Je t'avouerai que je crus le premier jour, lorſqu'elles entrerent dans ma chambre, que c'étoit une attention particuliere des principaux de la ville à tous nos beſoins ; notre interprete me déſabuſa.

Les femmes ne sont point ici obligées d'être voilées, quand elles paroissent en public. Avec des physionomies qui semblent n'annoncer que le badinage & l'enjouement, elles ont, dit-on, beaucoup de justesse, beaucoup de solidité dans l'esprit, & une délicatesse naturelle de sentiment qui rend leur goût extrêmement fin, & presque toujours assez sûr. Aussi leurs maris les chargent-ils ordinairement de solliciter pour eux les graces, les honneurs, les procès, les emplois; ils les croyent propres à s'expliquer à merveille sur toutes sortes d'affaires avec les hommes : pour avec Dieu, cela est différent; sans leur dire précisément qu'elles n'auront point de part au Paradis, on ne leur permet de faire leurs prieres, que dans une langue qu'elles n'entendent point.

Les letres qu'on écrit à Mehemet, semblent annoncer quelques changements dans le Divan; mande-moi ce qui en est; tu ne dois pas douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui peut t'arriver, & de l'impatience avec laquelle j'attends de tes nouvelles. Si tu te rencontres avec quelques François, fais-leur amitié en te souvenant de moi; je suis assez content de la Nation jusqu'à présent. Adieu.



LETTRE II.

Nedim au Deli Bachi.

Enfin, nous sommes arrivés à Paris. Jusqu'à ce que Mehemet ait fait son entrée, nous habitons dans un Fauxbourg où la plupart des Dames viennent nous voir & nous font compagnie. On n'a des yeux que pour nous; tant il est extraordinaire d'être Turc! On veut surtout nous voir manger. Hier, m'étant apperçu que notre garde rebutoit beaucoup de monde, je fus touché du sensible déplaisir qu'auroient tant d'honnêtes gens de ne pas savoir par eux-mêmes que nous mangions; j'allai donc dans la cour; je m'y fis servir; je mangeai devant eux; ils me parurent enchantés; je pensai leur offrir de dormir en leur présence, s'ils étoient curieux de voir comment dort un Musulman.

Les François sont prévenants, caressants, & peu séduisants. On démêle bientôt que leur politesse n'est qu'un détour de leur amour-propre, pour vous entretenir de la magnificence de Paris, de la puissance de leur Roi, & de la prétendue supériorité de leur Nation sur toutes les autres. Avez-vous vu, me demandent-ils, nos ponts, nos quais, nos places de Vendôme & des Victoires le vieux Louvre & le jardin des Tuileries? Je réponds froidement

qu'oui, & que j'ai auſſi vu Conſtantinople; cela les déconcerte. Or, ſoit dit entre nous, Conſtantinople n'eſt pas plus comparable à Paris, que ne l'eſt une grande Villaſſe d'Albanie à Conſtantinople; mais j'aime à mortifier les préſomptueux.

Preſque toutes les Françoiſes ont de beaux yeux & mettent du rouge; auſſi ſe reſſemblent-elles preſque toutes aux lumieres. Dans un ſpectacle, il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer l'une de l'autre; on ne les reconnoît guere, m'a-t-on dit, qu'aux hommes qui ſont avec elles; je t'aſſure que ce ne ſont pas leurs maris.

Ici, comme parmi nous, le mari & la femme ont leurs appartements ſéparés. C'eſt dans l'appartement de Madame que l'on reçoit la compagnie, que l'on rit, qu'on s'amuſe. Dans celui du pacifique époux, on preſſe les fermiers; on diſpute avec les créanciers; on emprunte à uſure, & l'on s'intrigue & s'agite pour tâcher de continuer toujours de vivre avec le même faſte.

L'oſtentation fait le fond du caractere de la Nation; on y cherche moins à être heureux, qu'à perſuader qu'on l'eſt. Chez les autres peuples, un homme ſe ruine, emporté par ſes paſſions; ici, parce qu'il eſt vain, parce qu'il eſt fat.

Je me ſouviens d'avoir lu que parmi les Sauvages, ceux qui ſe piquent d'être aimables & galants, ſe font graver ſur la peau différentes

figures d'oiſeaux, de fruits, de fleurs & d'animaux extraordinaires. L'opération eſt douloureuſe & longue; c'eſt un travail de près de trois années, en y employant aſſiduement quatre heures par jour; mais auſſi quand l'ouvrage eſt fini, le patient a l'agrément de poſſéder pour le reſte de ſes jours, une peau ſuperbe, d'une broderie charmante, & qui le diſtingue infiniment parmi ſes compatriotes.

Voilà une ſauvage & folle magnificence, dont l'étalage coûte en vérité trop cher, dira un François; tandis que ce même François ſacrifie ſouvent l'aiſance du reſte de ſa vie, au plaiſir de pouvoir briller ſeulement pendant deux ou trois années par un équipage leſte, des habits de goût, & des bijoux.

Je ne puis encore avoir que des idées vagues & ſuperficielles ſur tout ce que j'apperçois ici de bizarre & d'extraordinaire; mais j'eſpere que dans quelque temps, je ſerai en état de t'envoyer des détails qui, je crois, t'amuſeront.

Penſe que tu as toujours en moi l'ami le plus véritable. Adieu.

LETTRE III.

Nedim au Grand-Viſir.

NOUS fîmes hier notre entrée dans cette ville. Différentes compagnies d'hommes avec

des habits bleus galonnés en argent, bordoient les rues des deux côtés. Notre marche s'ouvroit par les Grenadiers à cheval, troupe aussi recommandable par la régularité de ses mœurs, que par sa valeur. On m'a dit qu'après une bataille, le feu Roi Louis XIV demandant à un des Chefs de cette compagnie, où elle étoit, cet Officier lui répondit: *Sire, elle est tuée.* Ce mot exprime bien la défaite entiere d'un corps de braves gens qu'une même vertu, qu'un même esprit, qu'une même bravoure anime.

Nous étions au milieu d'un régiment (1) de Cavalerie qui nous faisoit escorte, habillé de rouge avec des parements de velours noir. Les Cavaliers de ce régiment, dans les guerres d'Italie, ont mis d'eux-mêmes plusieurs fois pied à terre, & ont chargé comme l'Infanterie, dans des défilés où la Cavalerie ne pouvoit pas servir. Notre marche étoit fermée par un régiment de Dragon.

Après avoir fait près d'une lieue dans cet ordre, nous rencontrâmes à la porte des Jardins du Roi, ses Gardes à cheval, ses Gendarmes, ses Chevaux-Légers, & ses Mousquetaires. L'or & l'argent brilloient avec profusion sur leurs habits. Ces différentes com-

---

(1) La Cornette Blanche, autrement, le Colonel Général, Cavalerie. J'étois de cette escorte, ayant été reçu quatre jours auparavant Lieutenant dans ce Régiment.

pagnies ont pu être taillées en pieces par un ennemi abſolument ſupérieur en nombre ; mais elles ont la réputation de n'avoir jamais plié. Je t'avouerai que dans cet endroit, & à la façade du Louvre, nous ne fûmes pas les maîtres de ne point marquer un certain mouvement d'admiration.

Les Gardes à pied étoient en haye le long des jardins juſqu'au veſtibule du Château. Ce ſont des hommes grands, bien faits, bien vêtus, & que la jalouſie des ſoldats des autres régiments, ſeroit toujours très-prompte à attaquer, s'il leur arrivoit le moindre échec. On m'a dit que la plupart étoient mariés ; mais que dans toutes les autres villes du Royaume, & dans les places fortes, on ne ſouffroit point que le ſoldat ſe mariât, & qu'on tâchoit de le piquer d'honneur, & de l'engager à ne s'attacher qu'à la ſeule profeſſion des armes. Comme il y a déja quelques années que la France n'eſt plus en guerre, on s'oppoſe avec affection à la retraite des vieux militaires ; on les diſpenſe de certain ſervice, on augmente leur paye, on n'exige d'eux pour ainſi dire, que de mourir au régiment. Ils y font les récit des ſieges & des batailles où ils ſe ſont trouvés ; ils animent & entretiennent parmi les jeunes cet honneur & cet eſprit de corps, qui ſe perdroit peut-être inſenſiblement pendant une ſi longue paix, & dans un renouvellement preſque entier de milice.

Pour revenir à notre marche, nous traversâmes plusieurs appartements; & nous arrivâmes à l'entrée d'une galerie où le Roi étoit sur son trône, environné des Grands du Royaume. La beauté des femmes, la magnificence des Courtisans, les diamants & les pierreries qui éclatoient de tous côtés, me frapperent moins, qu'un certain air de liberté qui regne dans cette Cour; il me sembla qu'elle remplissoit l'idée que je m'étois toujours faite d'un Monarque entouré des puissances qui doivent lui obéir. Le profond abaissement où nous sommes devant nos Sultans, n'annonce qu'un Maître au milieu de ses esclaves. Mehemet se prosterna la face contre terre, & lui présenta la Lettre de notre invincible Empereur. Nous revînmes ensuite dans le même ordre au palais qu'on nous a marqué pour notre logement.

Nous irons aujourd'hui prendre l'audience du Régent, & saluer le Ministre (1) chargé des Affaires étrangeres. Je t'enverrai sur l'un & sur l'autre, comme tu m'en as chargé, les détails les plus exacts & les plus circonstanciés que je pourrai recueillir. Je sais déja les principales actions de leurs vies; mais il me manque encore de ces traits caractéristiques, qui font connoître le fond du cœur & du génie.

(1) L'Abbé Dubois, depuis Cardinal.

Je m'abaisse devant toi, digne élu Chef des Princes.

LETTRE IV.

Nédim à Soliman Bassa, Gouverneur d'Alep.

Deux Religieux sont venus me voir ce matin, & m'ont prié de les aider à détruire un faux bruit que leurs ennemis font courir, pour flétrir la réputation de quelques-uns de leurs peres qui sont dans les Missions du Levant.

On dit que dans la ville où tu commandes, un Chrétien se sentant près de sa fin, envoya chercher deux Peres Jésuites, & qu'après leur avoir fidelement exposé les désordres de sa vie, il leur demanda s'il n'y avoit plus pour lui d'espérance d'aller en Paradis. Ces bons Peres, après s'être retirés quelque temps à l'écart pour consulter ensemble, se rapprocherent du malade, lui confierent qu'ils avoient chez eux une banque pour l'expédition de certaines Lettres divines, signées de leur Fondateur que Dieu chérissoit par-dessus tous ses autres Elus, & que sur ces lettres de change, on donnoit au porteur telle ou telle place en Paradis, selon la somme. Si vous voulez, par exemple, ajouterent-ils, être dans le voisinage de la...... qui, dans

ſon temps, aimoit le plaiſir, comme vous paroiſſez l'avoir aimé, la finance ſera conſidérable; mais ſi vous n'êtes point trop délicat ſur la compagnie, on vous placera auprès de quelque pauvre Anacorette d'une converſation auſſi ſeche que la figure; & il vous en coûtera beaucoup moins.

Le mourant qui avoit toujours aimé ſon bien être, prodigua l'argent aux bons Peres, & l'on ſigna une police par laquelle il ſeroit placé à vue dans un des plus agréables cantons du Ciel. Nanti de ce paſſeport, il mourut tranquille; mais après ſa mort, ſes enfants, plus attachés aux biens de ce monde, que flattés du rang que leur pere tiendroit dans l'autre, doivent avoir intenté procès aux deux banquiers. Le ſcandale de cette affaire rejailliroit ſur tout l'Ordre. On eſt donc venu me prier d'obtenir de toi un certificat de la fauſſeté de cette calomnie; & comme ces Religieux ont une eſtime toute particuliere pour ton mérite, ils m'ont chargé de te faire tenir une lettre de change, qui n'eſt pas tirée ſur le Paradis, mais de cent ſequins ſur un des plus riches Négociants de la Nation. Adieu.

Après tout, ces lettres de change ſur le Paradis ſont peut-être bonnes; car malgré la malignité des libertins contre les Moines, je n'ai pas entendu dire juſqu'à préſent qu'aucune ait été proteſtée.

LETTRE V.

Le Boſtangi Bachi à Nedim, à Paris.

Je te dirai que tous les eſprits ſont ici dans une agitation violente. La diviſion & l'aigreur regnent plus que jamais dans le Serrail. Si la prudence de notre auguſte Sultan n'y met ordre, je crains des événements funeſtes.

Tu ſais que les Eunuques blancs (1) & les Eunuques noirs, également entêtés de la garde & de la direction des femmes, ont toujours été animés d'une ſecrete jalouſie les uns contre les autres. Les blancs, par politique, ou peut-être d'un caractere plus doux que leurs adverſaires, croyent qu'on doit uſer d'indulgence envers un ſexe fragile, & tâcher de lui rendre le joug le plus léger qu'il eſt poſſible. Compatiſſant aux foibleſſes, en condamnant le crime, ils permettent aux femmes de ſe promener tant qu'elles veulent dans le Serrail, d'écrire au-dehors, de s'amuſer même d'une galanterie ſuperficielle; &

(1) Ne ſoyons point étonnés de ces diſputes entre les Eunuques blancs & les Eunuques noirs: n'avons-nous pas les Moliniſtes & les Janſéniſtes?

pourvu qu'elles n'ayent pas précisément intention d'offenser le Sultan, & qu'elles soient retenues dans leurs devoirs par la crainte des châtiments, on peut, selon eux, ne pas exiger d'elles un amour absolument déterminé pour leur Maître.

Les noirs, devenus plus séveres par contradiction, ont aussi-tôt crié de tous côtés contre une indulgence qui ouvre, disent-ils, la barriere à tous les désordres; ils soutiennent qu'il n'y a point d'action indifférente; & traitant de crime tout ce qui ne se rapporte pas directement à l'obéissance & au respect qu'on doit à son Souverain, ces gardiens rigides ôtent toute sorte de consolation, & rendent l'amertume & la terreur, compagnes inséparables de la captivité du Serrail. Ils prétendent sur-tout qu'une femme qui n'est pas fidelle au Sultan par amour, indépendamment de toute crainte, est indigne de vivre.

Tu juges bien qu'un zele ardent pour la gloire de notre Empereur, n'est pas la véritable cause de ces disputes. La haine, l'esprit de cabale & d'intrigue, la concurrence, l'envie de primer & de faire parler de soi, échauffent les uns & les autres. Chacun des deux partis veut se rendre le plus considérable & le plus puissant dans le Serrail, pour pouvoir ensuite dominer dans l'Empire. Ils se piquent, ils se raillent, & se vomissent réciproquement mille injures atroces: en vérité, les Infideles Chrétiens seroient plus charitables.

Les Sultanes & la plupart des jeunes Odaliques, ſont pour les blancs; mais toutes les *Kaduns* (1) & les exilées dans le vieux Serrail s'intriguent avec chaleur, & prodiguent même l'argent pour ſoutenir & fortifier le parti des noirs.

Le Sur-Intendant du Serrail a été obligé de dire ſon avis, & s'eſt déclaré pour les blancs. Comme il eſt reconnu dans l'Empire pour le favori du Sultan, & l'interprete ordinaire de ſes volontés, on a cru que ſa déclaration mettroit fin à toutes ces diſputes; mais les noirs, loin de ſe ſoumettre à ſa déciſion, prétendent à préſent qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui ſeul, & que ce n'eſt pas la premiere fois qu'il s'eſt trompé ſur les intentions de notre Souverain.

Ainſi la querelle devient plus vive de jour en jour. Un Eunuque noir des plus entêtés, étant mort il y a un mois, ſes camarades lui dreſſerent un tombeau dans le petit jardin; les jeunes femmes du parti des blancs le firent exhumer la nuit; mais les dévotes du vieux Serrail, l'envoyerent prendre auſſi tôt : on le tranſporta en grande cérémonie dans leur Dôme; peut-être fera-t-il bientôt des miracles.

Si notre auguſte Sultan vouloit lui-même

---

(1) *Kaduns*, Gouvernantes, qui ont chacune cinq filles du Serrail ſous leur conduite.

s'expliquer sur ces contestations, quoiqu'il doive bien savoir comment il veut être aimé & servi, il y auroit encore, je crois, des opiniâtres qui ne passeroient pas condamnation, & qui lui soutiendroient qu'ils savent mieux que lui la façon dont on doit l'aimer.

Le Sur-Intendant du Serrail voudra peut-être que mes Bostangis (1) souscrivent à son opinion; je ne les empêcherai pas; & si les noirs viennent me dire, vous nous condamnez donc? Je leur répondrai que non.

Mon cher Nedim, il n'y a point de chapitre du divin livre qui ne recommande aux fideles l'esprit de douceur & de charité. De pareilles dissentions y sont bien opposées. Elles doivent bien réjouir les Sectateurs d'Ali. Adieu.

LETTRE VI.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

RIEN ne fait plus d'honneur à nos Imans & à nos Derviches, que de n'avoir point supprimé un passage de l'Alcoran, qui ne pouvoit manquer de leur causer un préjudice considérable ; c'est ce passage par lequel il est expressément défendu de faire des legs pieux

(1) *Bostangis*, Jardiniers du Serrail.

d'un bien injuſtement acquis ; Dieu ne voulant point qne nous lui offrions ce qui ne nous appartient pas. Nos Moſquées, qui ſurpaſſent de beaucoup celles de Paris par la grandeur & la majeſté du bâtiment, n'ont que des revenus modiques. On peut dire que parmi nous, la charité envers les fideles engage des Miniſtres au Seigneur ; peut-être qu'ici, ſi les premiers Chrétiens n'avoient pas été charitables, le ſervice du Seigneur courroit riſque d'être mal fait.

Je ſuis entré ce matin dans un des principaux Temples de cette ville, pour ſatisfaire ma curioſité ſur les cérémonies qui s'y pratiquent, & ſur la dévotion des François. J'y ai remarqué, il eſt vrai, des Prêtres qui chantoient, un autel, & des lampes ; mais je crois que la différence de religion a empêché qu'on ne m'ait admis dans le véritable lieu où ils rendent leurs hommages à l'Etre ſuprême : car, excepté quelques miſérables eſclaves & quelques gens du petit peuple à qui il convient de s'humilier en quelqu'endroit qu'ils ſoient, je n'ai vu de tous côtés dans ce Temple qu'hommes & femmes qui entroient d'un air libre & dégagé, qui ſe ſaluoient, ſe parloient, rioient enſemble, aſſis, debout, changeant de place & d'attitude à chaque inſtant, & ſuivant le mouvement perpétuel de la Nation. Au ſon d'une petite cloche, tout ce monde s'eſt mis à genoux ; & les converſations ont été interrompues pendant une minute :

apparemment qu'on les avertiſſoit que Dieu paſſoit bien vîte, & que dans un moment il ne ſeroit plus dans le Temple; car on n'a pas tardé à ſe lever; & chacun a renoué auſſi-tôt la converſation avec ſon voiſin.

En examinant pluſieurs autres choſes dans cette Egliſe, j'ai demandé à quoi ſervoient des eſpeces d'armoires où pluſieurs perſonnes alloient s'agenouiller aux pieds d'un Prêtre. C'eſt, m'a dit celui qui me conduiſoit, où l'on va ſe confeſſer de ſes péchés. Eh! bon Dieu, ai-je répondu, quelques-uns de vos jeunes gens m'ont-ils choiſi pour leur Confeſſeur? Ils viennent me confier tous les jours qu'ils ont paſſé la nuit à table; qu'une femme leur a donné un rendez-vous, & que deux ou trois filles ſont déshonorées de leur façon.

En vérité, il faut que les François ne croyent point à leur Religion; ils la pratiquent trop mal; je penſe qu'ils ne la conſervent que faute d'autre. Si le Chef des Ottomans, qui veut bien ſouffrir tant de Moines Chrétiens dans ſes Etats, envoyoit en revanche quelques bons Miſſionnaires Muſulmans prêcher le divin Alcoran dans Paris, je ne doute pas qu'ils n'y fiſſent une abondante moiſſon. Je deſire que ton zele pour la propagation de notre ſainte Loi, appuye auprès de notre auguſte Empereur le mérite d'un miſſion que je ſerois charmé de procurer à ces pauvres Infideles, qui d'ailleurs ont de la docilité, du bon ſens & de l'hnmanité. Il n'y auroit guere, je crois,

que les femmes qui refuſeroient d'ouvrir les yeux aux céleſtes clartés de la ſainte doctrine qui nous a été annoncée par le troiſieme Envoyé de Dieu.

LETTRE VII.

Nedim au Teſtedar.

LE Duc d'Orléans, au commencement de la Régence, établit une Chambre de Juſtice pour rechercher & pourſuivre ces hommes exécrables, qui non contents d'avoir fourni chaque jour, ſous le régne du feu Roi, de nouveaux projets de taxes & d'impôts, oſoient encore inſulter à la miſere publique, en étalant avec inſolence le faſte de leurs fortunes immenſes. Pluſieurs de ces malheureux, qui ſont ordinairement des gens de néant, furent convaincus de déprédations, de péculat, & d'uſures énormes; mais à quelles punitions furent-ils condamnés? Quelques-uns furent emprisonnés; d'autres dépouillés de leurs vols; aucun ne fut puni de mort.

Il auroit fallu, à la tête de ce Tribunal, un Mehemet Coprogli. Ayant fait arrêter de pareils ſcélérats qui avoient ravagé l'Empire par leurs concuſſions, il mit dans pluſieurs bourſes (1) toutes leurs richeſſes dont il s'étoit

(1) *Bourſes.* On compte par bourſes: chacune vaut environ cinq cents écus.

faisi, & les étala dans une salle par où devoit passer le Sultan ; & lorsque ce jeune Prince regardoit avec étonnement tous ces trésors rassemblés, Coprogli leva le tapis qui couvroit une table, & fit voir le spectacle sanglant de vingt têtes qu'on venoit de couper. Ces têtes, dit ce Visir, vomissent le sang de ton peuple qui est dans ces bourses.

Ce trait paroîtroit barbare à la plupart des François. Eh ! peut-on user d'exemples trop rigoureux contre des sangsues publiques, qui se font honneur d'avoir un cœur d'airain, & qui joignant l'oppression des fraix à celle de la taxe, ont souvent réduit à la plus extrême misere un pere infortuné, l'unique soutien d'une honnête & nombreuse famille qu'il faisoit subsister par son petit commerce ? Notre justice est prompte & sévere ; & jamais, parmi nous, le concussionnaire ne trouvera dans ses larcins l'amnistie de ses crimes.

LETTRE VIII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

JE m'entretenois ces jours passés aux Tuileries avec deux Capucins qui s'étoient assis sur le même banc que moi. Un Page désœuvré vint se placer familiérement entr'eux. Qu'avez-vous dans ce sac, leur demanda-t-il ? La provision

provifion du Couvent, lui répondirent-ils ; nous ne vivons que de charités. De charités ? N'avez-vous point de honte, leur répliqua cet impertinent, grands & forts comme vous êtes, de ne pas gagner votre vie ? Il accompagna ce beau propos de je ne fais quelle niche, dont l'un de ces deux Religieux ne fe fut pas plutôt apperçu, que le rouge lui monta au vifage ; fes yeux s'enflammerent ; fa barbe fe pointa ; & dans fa colere il ne ménagea pas fes expreffions. Ah ! ah ! des injures dans la bouche de votre Révérence, dit le Page avec gravité ; où eft donc la patience évangélique ? Vous voulez railler, petit freluquet, s'écria l'Anacorette en fureur ; fachez que je fuis peut-être né meilleur Gentilhomme que vous. Quoi ! reprit mon effronté, de l'orgueil auffi ? où eft donc l'humilité chrétienne ? Le Moine s'échauffoit de plus en plus ; & je voyois le moment que des invectives & des railleries on alloit en venir aux coups, quand l'autre Révérence fe mit entre les deux champions. Mon enfant, dit-elle au Page, vous devriez refpecter des perfonnes qui ont tout abandonné pour fe retirer du monde & fe renfermer dans des cloîtres... Qu'appellez-vous fe renfermer, interrompit cet étourdi ? Vous vous renfermez la nuit comme moi ; voudriez-vous coucher dans la rue ? Car pour le jour, on ne voit que vous ; vous tâchez de vous introduire dans toutes les maifons ; vous en faites les affaires ; vous placez les domeftiques ; vous

follicitez les procès; vous mariez les filles; vous confolez les veuves; un petit-maître hors de condition, & qui cherche une nouvelle bonne fortune, ne fe multiplie pas plus que vous autres réclus : mais, ajouta-t-il, le raifonnement n'eft pas mon fort ; j'étois venu pour badiner avec vous; le jeu ne vous plaît pas; je prendrai mieux mon temps une autre fois. Au revoir.

Quel pays ! mon Alibec; quel pays, où l'on ofe dire de pareilles impertinences à de pieux & vénérables perfonnages !

LETTRE IX.

Nedim, au Prédicateur du Grand Seigneur.

Aristote que tu réveres tant, eft paffé de mode dans ce pays-ci; les vifions d'un Gentilhomme François, nommé Defcartes, fe font emparées de tous les efprits. Ce nouveau Philofophe s'eft donné bien de la peine; mais auffi a-t-il fait de beaux changements dans l'Univers.

La neige n'eft point blanche; le jafmin n'a point d'odeur; le feu n'eft pas chaud, & le lait en lui-même n'a pas plus de douceur que l'eau. Enfin, tout ce que nous appellons qualités fenfibles, n'exifte plus dans les objets; elles ne font que des modifications de notre

ame, c'eſt-à-dire, de ſimples penſées, qu'occaſionnent en nous les corps qui nous environnent.

Tu vois bien que toute vieille femme qui met du blanc & du rouge, doit être Cartéſienne. La beauté qui nous paroît la plus naturelle, ne lui peut rien reprocher ſur ſes appas empruntés, puiſque les couleurs ne ſont que dans notre ame, & que ce n'eſt que par une fauſſe imagination, que nous croyons que les objets en ſont revêtus.

Mais aurois-tu jamais penſé que les bêtes ne ſont que de pures machines, ſans connoiſſance & ſans ſentiment, incapables également de douleur & de plaiſir ? C'eſt l'opinion favorite de Deſcartes; & ſuivant ſon ſyſtême, un bon Muſulman qui fait une fondation (1) en faveur de quelques animaux dont il affectionne l'eſpece, n'eſt pas plus charitable dans le fond, que s'il laiſſoit une ſomme pour tenir en bon état & régler quatre ou cinq pendules.

Tu juges bien qu'avec ces idées, Deſcartes ne croit pas qu'il y ait des bêtes en Paradis. Le divin Alcoran n'a point éclairé ſa raiſon. Cet infidele ſera bien ſurpris, lorſque du

---

(1) Il y a beaucoup de ces fondations en Turquie; & ces fonds ſont à-peu-près comme les fonds des Gens de main-morte parmi les Chrétiens: on ne peut les aliéner.

fond de l'abyme où il ſera précipité au jour du Jugement dernier, il verra le chameau du Prophete ſe placer à la droite, & monter parmi les Elus dans les lieux de délices qui leur ſont deſtinés de toute éternité. Il reconnoîtra alors, mais trop tard, l'inutilité de ſon beau génie, de ſa ſcience & de ſes méditations. A quoi me ſert à préſent, dira-t-il, d'avoir brillé ſur la terre ? Ce bon chameau a peut-être vécu malheureux & mépriſé; il ne s'eſt piqué que de porter ſon maître & d'aller ſon droit chemin; il en a la récompenſe dans ce jour.

Un fameux Prédicateur comme toi, peut tirer de-là de belles comparaiſons pour conſoler ceux que la médiocrité de leur état, de leurs lumieres, expoſe à la riſée des mondains.

Souviens-toi de moi dans tes ſaintes prieres. Adieu.

LETTRE X.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

Je t'avois écrit que j'aurois été charmé que notre Sultan envoyât quelques bons Miſſionnaires Muſulmans dans ce pays-ci; à préſent que je connois un peu mieux la nation, je penſe que cela ſeroit inutile. Loin de trouver dans les eſprits de la diſpoſition à rece-

voir notre ſainte Loi, je remarque tous les jours que ces infideles voudroient m'entraîner dans la leur. Ils n'ont aucun reſpect pour le Prophete ; pluſieurs articles de notre croyance leur paroiſſent abſurdes & ridicules ; & quand je leurs dis que pour comprendre certaines vérités, notre entendement a beſoin d'être éclairé de l'eſprit de Dieu, & que l'on obtient cette grace par la priere : „ Sans doute, „ me répondent-ils ; mettez-vous en prieres, „ & vous mériterez que Dieu applaniſſe & „ rende acceſſibles à votre raiſon ces ſublimes Myſteres du Chriſtianiſme, dont elle „ paroît ſi révoltée".

Mon cher Alibec, chacun dans ſa religion ſe flatte de battre en ruine les autres religions, par les contradictions & les impoſſibilités qu'il croit y remarquer, ſans penſer que dans la ſienne, il y a de pareilles contradictions & de pareilles impoſſibilités apparentes, auxquelles il eſt bien difficile que la raiſon puiſſe ſe prêter, ſi elle n'y a pas été accoutumée par les préjugés de l'enfance. Comment les hommes s'accorderoient-ils ſur des dogmes incompréhenſibles de foi, lorſqu'ils ne conviennent pas mêmes entr'eux des points les plus ſimples de bienſéance & de morale ?

Parmi les Chrétiens, comme parmi nous, l'humilité eſt une des principales vertus monaſtiques. Chez les Indiens, un homme de la plus baſſe naiſſance, dès qu'il eſt reçu Faquir, croit ſa perſonne ſacrée, & bien plus reſpec-

rable que celle d'un Noble, d'un Guerrier & d'un Juge; il prend la premiere place partout où il se trouve; & s'il daigne aller voir ses pauvres parents, il a l'effronterie de se laisser servir à table par son pere & par ses freres, à qui il fait entendre que le respect qu'ils doivent à son caractere, ne leur permet pas de s'asseoir à ses côtés. Il exerce son métier de mendiant avec hauteur & fierté, parce que, selon lui, il ne seroit pas convenable, lorsqu'on demande au nom de Dieu, d'avoir l'air & le ton supliant: *Viens, approche, donne-moi l'aumône*, dit-il à un passant; & lorsqu'on la lui a donnée: *Vas, je suis content de toi; je te recommanderai à Vistnou* (1).

Les Guebres prétendent qu'on fait injure à la Providence, en voulant étouffer en soi ce desir naturel, agréable & utile, qui porte à procréer son semblable; que le goût pour la retraite, les longues prieres & le célibat, ne naît que d'un cœur paresseux, fainéant, ennemi du travail, & qui craint les embarras du monde; & qu'enfin, labourer un champ, planter un arbre & faire un enfant, sont les trois actions de l'homme qui plaisent le plus à la Divinité. Les Chrétiens soutiennent au contraire que prier sans cesse, vivre dans la

(1) *Vistnou.* Un des principaux Dieux des Indes.

retraite & le célibat, constituent l'état de perfection sur la terre.

Ces mêmes Chrétiens condamnent la polygamie comme une impureté abominable, sans considérer que c'est accuser de mauvaises mœurs Abraham, Jacob, David, Salomon, & tant d'autres saints personnages.

Mahomet, qui n'a point prétendu nous donner une nouvelle Loi, & qui n'a cherché, comme il le répete souvent dans l'Alcoran, qu'à nous ramener à la Loi primitive, à cette Loi révélée par Dieu même aux anciens Patriarches, Mahomet, dis-je, s'est permis, à leur exemple, & nous permet la pluralité des femmes; un Musulman peut en avoir quatre, & des esclaves. Chez les Malabares, une femme peut avoir cinq maris, dont chacun, selon son moyen, contribue de quelque chose à son entretien; les enfants sont toujours de la tribu de la mere; on ne les regarde point du côté du pere.

Non-seulement chaque religion peint sa morale des plus belles couleurs, & tâche de noircir & des ridiculiser la morale qui lui est opposée; mais la malignité humaine nous aveugle quelquefois, au point de reprendre dans les autres une faute que nous commettons dans le moment même que nous la reprenons. Hier je dînois chez une personne de distinction; tous les convives étoient fort surpris que je busse du vin, & ne l'étoient point de manger gras, quoique leur Rame-

dan soit commencé. Une espece d'Iman, frais, vermeil, rondelet & potelé, tenant entre deux doigts une aîle de perdrix, me demanda d'un air étonné, si l'Alcoran ne nous défendoit pas l'usage du vin. Je me contentai de lui répondre, en buvant à sa santé, qu'il me faisoit bien de l'honneur de m'avoir cru plus religieux que lui.

Adieu, mon Alibec. Plaignons l'aveuglement où sont plongées la plupart des nations; & remerçions sans cesse Dieu de nous avoir appellés à son vrai culte.

LETTRE XI.

Nedim à Soliman Chelebi.

On parloit hier dans une maison où j'étois, des grandes Charges de notre Empire; & la conversation tomba insensiblement sur notre Capitan Bassa, & sur la facilité que lui donne son emploi pour avoir les plus belles femmes de l'Europe & de l'Asie. Je dis qu'il étoit brave, vigilant, actif, infatigable, & uniquement occupé, à la mer, des occasions de se signaler; mais qu'aussi dès qu'il étoit rentré dans le port, il tâchoit de se dédommager de ses peines & de ses travaux, dans le sein des plaisirs & de la volupté la plus recherchée. Il se plaît, ajoutai-je, à se promener sur un canal renfermé dans l'enceinte

de ses vastes & superbes jardins ; il a fait construire avec art, une petite galere ; elle est peinte en or & en azur ; les voiles sont de satin couleur de pourpre ; sur des coussins, remplis des odeurs les plus agréables, & qui parfument l'air au moindre mouvement, sont assises dix ou douze jeunes esclaves qui n'ont d'autre habit que celui des graces ; elles tiennent dans leurs mains des rames légeres, dont elles agitent avec enjouement la surface de l'eau. Le voluptueux Bassa considere toutes les beautés que les différentes attitudes découvrent à ses regards avides, & souvent ses desirs partagés ont de la peine à se réunir en faveur d'un seul objet.

Voilà, interrompit une personne de la compagnie, une partie de débauche assez curieusement imaginée, très-propre à éblouir & même à satisfaire les sens ; mais qui n'auroit rien de piquant pour un homme véritablement délicat : car ce ne sont après tout que des esclaves, belles à la vérité, mais qui, loin d'aimer, haïssent peut-être celui qui les possede : les vrais plaisirs ont leur source dans l'union des cœurs.

Je ne me suis jamais piqué, répondis-je, d'entendre le galimathias du cœur ; mais je sais très-certainement que l'indifférence & l'insensibilité de ces esclaves pour leur maître, n'empêchent pas qu'elles n'ayent de beaux yeux, la bouche vermeille, un teint de lys & de roses, la taille bien prise, la jambe

bien faite, la peau fine & la gorge charmante. Quoi! parce qu'une fleur eſt inſenſible au plaiſir qu'elle me cauſe, je n'en aurai point à la voir & à la cueillir? L'engagement du cœur d'un Muſulman n'eſt qu'avec la beauté, rarement avec la perſonne; il n'eſt ni foibleſſe, ni ſentiment; c'eſt un beſoin de l'ame; le deſir de plaire, en fait ſouvent chez vous un égarement de l'eſprit. Nous ne nous ſoucions point d'être aimés. Ces ardeurs mutuelles, ſi délicates & tant vantées, entraînent ordinairement de la jalouſie, des reproches, de l'humeur, des fantaiſies & des caprices que nous n'aurions pas pour agréable d'eſſuyer. Nous voulons même que nos femmes ſoient très-perſuadées qu'il n'y a point de proportion entre leur cœur & le nôtre, & que notre bonté & nos beſoins peuvent ſeuls les élever juſqu'à nous. Il nous ſuffit qu'elles ſoient ſoumiſes, obéiſſantes, attentives à nous plaire, & reſpectueuſes quand nous les appellons à nos plaiſirs.... Une jeune Dame auprès de qui j'étois aſſis, & que je voyois pétiller à chaque parole que je prononçois, fut ſi révoltée de ces derniers mots, qu'elle ſe leva avec vivacité; elle me dit preſque des injures; & dans ſa colere, elle ne parloit pas de moins, que de prêcher dans Paris une Croiſade de femmes pour aller délivrer toutes celles du Serrail.

Tu as demeuré long-temps dans ce pays-ci; tu connois, mon cher Soliman, les mœurs

de la nation, & ce qu'on y appelle aimer. N'eſt-il pas plaiſant que cette Dame s'échauffe & maudiſſe tous les Sectateurs du Prophete, en apprenant qu'ils n'ont dans leurs amours, que leur propre ſatisfaction pour objet? La paſſion d'un François eſt elle plus déſintéreſſée, plus détachée de lui-même? Non; ordinairement c'eſt moins la poſſeſſion que le triomphe d'un cœur, qu'il recherche; ſa prétendue délicateſſe n'eſt qu'un raffinement de l'amour-propre. Il s'embarraſſe avec plaiſir dans les difficultés d'une conquête; l'orgueil & la vanité l'animent; il veut l'emporter ſur ſes rivaux, & obtenir une préférence qu'il regarde comme une nouvelle preuve de ſon mérite. Dès que ſa vanité eſt ſatisfaite, ſon amour languit; & bientôt l'indiſcrétion, les airs avantageux & la perfidie, découvrent à une amante trop crédule l'indigne vainqueur qu'elle s'eſt donné.

LETTRE XII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

Nous raiſonnons ſouvent, notre Iman & moi, ſur les différentes Religions qui partagent le monde; & je remarque toujours que les hommes n'ont jamais eu d'opinions plus extravagantes, que lorſqu'ils ont voulu mê-

ler leurs idées avec celles que Dieu leur a communiquées par la bouche des ſaints Prophetes.

L'Iſle d'Eſca, dans la Mer Noire, eſt habitée par une ſecte de Mahométans, qui reconnoît un ſeul Dieu créateur de toutes choſes, & Mahomet pour ſon Envoyé. L'homme, diſent-ils, doit dans cette vie, qui n'eſt qu'un paſſage, s'entretenir uniquement de l'idée de Dieu, éviter les diſtractions qui l'affoibliſſent, & tâcher ſur-tout de détruire les paſſions, qui ſeules ont introduit le mal ſur la terre.

Cela eſt bien juſques-là; mais pour parvenir à cet état d'impaſſibilité, & pour déraciner de leur cœurs toute ſemence de jalouſie, d'ambition, d'avaricé & d'amour, croirois-tu qu'ils ont imaginé de ne poſſéder rien en propre, & d'avoir tout en commun, même les fémmes?

Un homme en allant le ſoir dans ces eſpeces de cloîtres qu'elles habitent, commettroit un grand péché, s'il penſoit à ſe trouver avec l'une plutôt qu'avec l'autre; ce ſeroit une preuve que ſon eſprit ſe ſeroit occupé délicieuſement d'un objet terreſtre & périſſable. Il doit, en bonne regle, fermer les yeux, marcher ſans idée, & ſe coucher ſans choix où le haſard le conduit.

Ceux même qui ſe croyent parvenus à un plus haut degré de perfection, récitent des chapitres de l'Alcoran, entonnent des cantiques, & ſe piquent de n'avoir aucunes diſ-

tractions dans leurs prieres, quoiqu'ils ayent quelquefois deux jeunes filles fort jolies à leurs côtés.

Je pourrois te rapporter cent autres extravagances de ces Myſtiques, dont l'impertinente République a été aſſez floriſſante pendant près de trois ſiecles. Un jeune homme nommé *Celeb*, y cauſa, il y a cinquante ans, une révolution qui l'a fort affoiblie.

Il étoit fort amoureux, & tendrement aimé de la jeune *Seneléen* : c'étoit le nom d'une de ſes compatriotes. Ils ſe cherchoient ſans ceſſe, n'avoient de plaiſir que lorſqu'ils étoient enſemble, & ne voyoient & ne regardoient qu'eux par-tout où ils ſe trouvoient. On s'apperçut bientôt de cet amour mutuel, & de la préférence qu'ils ſe donnoient l'un à l'autre ſur le reſte de la nation. L'Ancien les avertit pluſieurs fois du ſcandale qu'ils cauſoient, & las de voir que ſes remontrances étoient inutiles, il condamna *Seneléen* à un mois de *Kioſte*.

Le *Kioſte* eſt un lieu où l'on renferme toute fille convaincue de s'être laiſſée prévenir d'une inclination particuliere pour quelqu'un de la nation, & qui, par ruſe ou autrement, a évité de ſe trouver la nuit dans les cloîtres avec d'autre que ſon amant. L'Ancien tire tous les ſoirs au ſort les noms de cinq jeunes hommes, qui vont paſſer la nuit avec la coupable, & qui ſe font un point d'honneur de lui prouver que l'amour de ſentiment eſt

une chimere du cœur, dont les ſens ſont toujours la dupe. Au bout du mois, ſi elle ne paroît pas bien revenue de ſes délicates erreurs de prédilection, on prolonge le temps de ſa pénitence.

Quel fut le déſeſpoir de *Celeb*, en apprenant ce rigoureux arrêt! Il court chez pluſieurs de ſes amis, qui pouvoient ſe trouver dans le même cas que lui, leur parle, les engage à s'aſſembler, & leur ayant vivement repréſenté que leurs maîtreſſes ſeroient peut-être bientôt expoſées au même ſupplice qu'on veut faire ſubir à la ſienne, il les anime ſi bien, qu'ils s'offrent unanimement à le ſuivre, & à le ſeconder dans tout ce qu'il entreprendra. *Senelèen*, tremblante pour les jours de ſon amant, veut en vain l'arrêter. „ Où courez-vous, mon cher *Celeb*, lui dit-„ elle? J'aimerois mieux reſter ſix mois dans „ le *Kioſte*, que d'être cauſe qu'il vous ar-„ rivât le moindre malheur. Il faut prendre „ patience, & céder à la force". Il n'écoute que ſa jalouſie & ſa fureur. On déploye l'étendard de la révolte. L'Ancien, inſtruit de ce tumulte, arrive bien accompagné pour le diſſiper dans ſes commencements. On s'attaque réciproquement : les uns étoient animés par l'amour; les autres par un zele de religion. L'un & l'autre parti groſſiſſoit à chaque inſtant; & cette nation ſe feroit infailliblement détruite elle-même, ſi les femmes ne ſe fuſſent jettées entre les combattants. On

proposa une treve; & après bien des pourparlers, la paix fut signée. On partagea l'isle; *Celeb* & ses amis emmenerent les femmes qui voulurent les suivre, du côté qui leur étoit échu par le sort. L'Ancien, très-honnête homme, très dévot, mais mauvais politique, regarda comme un bonheur pour la nation, de n'avoir plus dans son sein une troupe d'impies qui abandonnoient la Religion de leurs ancêtres, & entonna un cantique au Seigneur en action de graces.

LETTRE XIII.

Nedim au Grand-Visir.

Le Duc d'Orléans, dont tu veux que je te parle, devenu Régent du Royaume à la mort de Louis XIV, commença par ordonner qu'on ouvrît les prisons à tous ceux que la calomnie, la haine de parti ou le malheur d'avoir déplu à la moindre des créatures d'un homme en crédit, y avoient fait mettre. Parmi tant de personnes qui venoient remercier leur libérateur & se jetter à ses pieds, il se présenta un vieillard d'une physionomie noble, & qui surprit tout le monde par la priere qu'il fit à ce Prince.

„ Monseigneur, lui dit-il, j'ai été enfer-
„ -mé à la Bastille à l'âge de vingt ans; j'y ai

„ gémi pendant près de quarante-cinq années
„ dans un cachot, ſans avoir jamais été in-
„ terrogé ſur le crime qu'on m'imputoit,
„ ſans pouvoir le ſoupçonner, & n'ayant ja-
„ mais pu donner de mes nouvelles à mes
„ parents ou à mes amis. Les yeux encore
„ éblouis du jour que vous m'avez rendu,
„ je viens de chercher dans Paris, que je ne
„ reconnois plus, la rue, la maiſon où je
„ ſuis né, s'il vivoit encore quelques per-
„ ſonnes de ma famille; je n'ai rien retrou-
„ vé. Je ſuis au milieu de ma patrie comme
„ un étranger qu'une puiſſance inviſible au-
„ roit tranſporté tout-à-coup dans une terre
„ inconnue. Souffrez, Monſeigneur, que je
„ me remette à la Baſtille. Je dois être ac-
„ coutumé à la priſon; j'y finirai un reſte de
„ jours malheureux que du moins la faim
„ n'y aſſiégera pas... Vous pouvez y retour-
„ ner quand vous voudrez, répondit le Duc
„ d'Orléans; le Gouverneur vous donnera
„ ſa table; vous y aurez un logement com-
„ mode; vous pourrez ſortir & rentrer auſſi
„ librement que ſi vous étiez dans votre mai-
„ ſon; & je vous accorde mille écus de pen-
„ ſion ſur ma caſſette".

Voilà de ces traits qu'on doit plus louer dans la vie des grands Hommes, que le gain d'une bataille. Le Duc d'Orléans, avec l'ame la plus ferme & la plus intrépide, eſt doux, bon, facile même, & incapable de haine & de vengeance. Jamais Prince n'a été

plus affable, & n'a tant aimé à obliger. Il est embarrassant pour lui de refuser; aussi prétend-on que son caractere bienfaisant le jette quelquefois dans l'inconvénient d'accorder des graces trop aisément, & d'être ensuite obligé de manquer à sa parole. Il raille agréablement, & se plaît à laisser jouir ceux qui l'approchent, d'une liberté qui l'amuse. La facilité de son esprit à revenir sur l'objet qu'il veut examiner, est inconcevable; rien ne le trouble, rien ne l'interrompt; & souvent au milieu de ses maîtresses & de ses favoris, sans paroître occupé, il réunit dans sa tête toutes les parties d'un projet important. L'étendue & la suppériorité de ses lumieres lui rendent le travail si aisé, que son imagination, loin de paroître jamais fatiguée des détails continus du Gouvernement, brille & badine même, en discutant les affaires les plus difficiles.

En 1691, âgé de dix-sept ans, il fit sa premiere campagne, sous le Maréchal de Luxembourg, & se trouva à l'affaire de Leuze, (1) où la cavalerie des ennemis fut entiérement défaite. En 1692, à la bataille de Steinkerque, tâchant de rallier la brigade de Bourbonnois qui plioit, il fut blessé. Après s'être fait panser légérement, il retourna au plus fort du combat, se mit à la tête de la Brigade

(1) Il commandoit la Cavalerie.

des Gardes, marcha aux ennemis ſans tirer, & les chaſſa, la baïonnette au bout du fuſil, d'une hauteur dont ils s'étoient emparés.

Il ne donna pas de moindres marques de ſa valeur à Nerwinde, où l'armée Françoiſe couroit riſque d'être battue, s'il n'eût connu cet inſtant qui décide preſque toujours d'une action. Il fit promptement paſſer le retranchement à ſa cavalerie, enfonça les deux premieres lignes de celle des ennemis; à la troiſieme, il fut repouſſé & même en danger d'être pris; mais ayant tué d'un coup d'épée un de ceux qui le pourſuivoient le plus vivement, il regagna ſa ligne, la remit en ordre, chargea de nouveau les ennemis, & les rompit entiérement.

Des actions ſi brillantes à un âge où les autres hommes n'ont ordinairement que de l'ardeur & du courage, ce coup-d'œil ſûr, cette promptitude à prendre ſon parti dans un combat, & un raiſonnement toujours juſte dans les conſeils, le firent bientôt regarder comme un Prince né avec des talents ſupérieurs pour la guerre; & ſa réputation penſa lui acquérir un trône, par l'eſtime qu'avoit conçue pour lui Charles II, Roi d'Eſpagne: ce Monarque inclina long-temps à le choiſir pour ſon ſucceſſeur. Mais ayant enfin nommé le Duc d'Anjou, & la guerre s'étant rallumée dans toute l'Europe, le Duc d'Orléans, toujours avide de gloire, ne balança pas à en chercher juſques dans les occaſions

qui affermiſſoient, ſur la tête d'un autre, une Couronne dont on l'avoit flatté.

En 1706, Louis XIV le nomma pour commander en Italie. L'armée que le Duc de Vendôme lui remit près de Milan, étant en trop mauvais état pour qu'il pût, avec ces ſeules troupes, empêcher le Prince Eugene de paſſer le Mincio, il envoya demander un renfort de dix-huit bataillons & de quatorze eſcadrons à la Feuillade, qui le refuſa d'abord, & qui ne les détacha enſuite, que lorſqu'il n'en étoit plus temps. Le Prince Eugene paſſa, gagna un jour de marche, & fit ſa jonction avec le Duc de Savoye le même jour que le Duc d'Orléans, qui n'avoit pu l'atteindre, joignit la Feuillade devant Turin. „ Je vous ferai reſſentir (lui dit ce Prince „ en arrivant) la faute que vous avez faite, „ en ne m'envoyant pas le renfort que je vous „ demandois; mais je ne dois dans ce mo„ ment-ci m'occuper que des moyens de la „ réparer. Le ſiege tireroit infailliblement „ en longueur, ſi nous nous laiſſions enfer„ mer dans nos lignes; il faut donc en ſor„ tir à l'inſtant, marcher promptement à l'en„ nemi, le combattre à meſure qu'il défile; „ nous culbuterons aiſément des eſcadrons „ qui ne pourront ſe former; & la victoire „ nous aſſurera la priſe de Turin".

Tous les Officiers expérimentés applaudiſſoient à cette réſolution. La Feuillade & Marcin s'y oppoſerent; & ce dernier mon-

tra un ordre ſecret du Roi, par lequel, en cas d'action, on devoit déférer à ſon avis.

Le lendemain, le Prince Eugene & le Duc de Savoye attaquerent les lignes. Le Duc d'Orléans, qui n'avoit pas été le maître d'agir en Général, combattit en ſoldat; il fut bleſſé d'un coup de ſabre à l'épaule, & d'un coup de baïonnette dans le côté. On leva le ſiege de Turin; & dans un jour, les François perdirent toute l'Italie.

La Ducheſſe Douairiere d'Orléans, Princeſſe haute & fière, ſe plaignit amérement à Louis XIV du mépris qu'on avoit marqué pour ſon fils, & de la façon indigne dont on l'avoit ſacrifié. Louis XIV tâcha d'adoucir cette mere irritée, en l'aſſurant qu'elle connoîtroit bientôt toute l'amitié & toute l'eſtime qu'il avoit pour ſon neveu.

En effet, il l'envoya l'année ſuivante au ſecours de Philippe V, dont les affaires étoient en très-mauvais état. Il avoit été obligé d'abandonner ſa Capitale, & s'étoit même approché des frontieres de France. Le Duc d'Orléans prit le commandement de l'armée, reconquit le Royaume de Valence, entra dans l'Arragon, aſſiégea Saragoſſe, qui ſe rendit à diſcrétion; & marchant enſuite du côté de Lérida, il paſſa la Segre, pour attaquer les ennemis qui étoient campés à une demi-lieue de cette Ville. Le Comte de Galloway qui les commandoit, évita le combat, & décampa la nuit aſſez en déſordre. Lérida fut emporté

d'aſſaut ; & la conquête de cette place fit d'autant plus d'honneur au Duc d'Orléans, que le grand Condé l'avoit autrefois aſſiégée, & ne l'avoit pu prendre.

Il ouvrit la campagne ſuivante par envoyer dans la plaine de Tortoſe des détachements, qui couperent aux rebelles la communication avec la mer, & les ſecours qu'ils recevoient de la flotte des alliés. Ayant enſuite raſſemblé le gros de ſon armée, il pouſſa ſes travaux devant cette ville, malgré la difficulté du terrein, & la réduiſit en vingt jours.

Ces ſuccès étoient d'autant plus glorieux, que ce Prince avoit non-ſeulement à combattre les ennemis, mais encore les intrigues de la Cour qu'il étoit venu ſecourir. On laiſſoit ſouvent manquer ſon armée des choſes les plus néceſſaires. La Princeſſe des Urſins le traverſoit en toute occaſion, & n'épargnoit rien pour le rendre ſuſpect à Philippe V. Les moyens qu'elle employa pour tâcher de découvrir les reſſorts cachés, & les principaux complices de la prétendue conſpiration dont elle l'accuſoit, furent dignes d'une femme de ſon caractere.

Elle avoit depuis quelque temps à ſon ſervice une jeune Italienne, qui joignit à la beauté la plus riante, un eſprit fin, ruſé, & d'autant plus adroit, qu'elle ſavoit le cacher ſous les dehors naïfs de l'enjouement & de la gaieté. Cette fille lui parut propre à lier une intrigue avec le Duc d'Orléans, qu'on attira très-aiſé-

ment à un rendez-vous; car quoique la jalousie rende les assassinats assez communs en Espagne, il ne faisoit pas plus de réflexion au péril, quand il s'agissoit de ses plaisirs, que lorsqu'il falloit courir à la gloire.

L'Italienne le charma; les pierreries dont elle étoit parée, les précautions mystérieuses avec lesquelles on avoit envoyé le prendre, la magnificence de l'appartement où il se trouvoit, tout contribuoit à donner à ce Prince les idées les plus flatteuses. On ne combattit ses desirs que pour mieux les irriter. On feignit du trouble, de l'inquiétude, & de craindre à chaque instant d'être surprise. On lui dit qu'on aimoit mieux aller chez lui aux heures qu'on pourroit s'échapper; & en effet, on y alla dès le lendemain, & ensuite presque tous les jours. Souvent il étoit sorti, ou en affaire. En l'attendant, on écoutoit, on examinoit, on cherchoit par-tout; mais on ne découvroit jamais rien de la prétendue conspiration. Enfin, ne pouvant satisfaire, par des avis véritables, au desir qu'avoit Madame des Ursins de trouver le Duc d'Orléans criminel, l'Italienne jugea à propos d'y suppléer par des chimeres de son imagination, apparemment pour ne pas perdre la récompense que cette Princesse lui avoit promise. Elle lui dit qu'étant allée fort tard chez le Duc d'Orléans, & ayant été introduite dans son cabinet, elle l'avoit entendu dans la chambre voisine, qui parloit à *Vilaroël*, à *D. Mau-*

rique de Lara, à deux Eſpagnols, & à trois François; qu'elle avoit compris par leurs diſcours, qu'ils ſe fondoient ſur de puiſſants ſecours du côté du Portugal; que la Nobleſſe de l'Arragon ſe ſouleveroit; que pluſieurs régiments François déſerteroient pour venir prendre parti à Tortoſe & à Lérida, qui ſerviroient de places d'armes. „ Mais (devoit
„ avoir ajouté le Duc d'Orléans) il faut
„ frapper les premiers coups dans Madrid, y
„ ſemer le déſordre, & ſe rendre maître de la
„ perſonne du Roi. Cette révolution me ren-
„ dra ennemi irréconciliable de Louis XIV
„ aux yeux de toute l'Europe; & l'Angle-
„ terre & la Hollande, laſſées de la guerre,
„ & ne craignant point en moi un Roi d'Eſ-
„ pagne gouverné par la Cour de France,
„ abandonneront aiſément l'Archiduc, trop
„ foible concurrent pour m'arracher, par ſes
„ ſeules forces, une Couronne que je tiendrai
„ de la nation & de mon épée ".

La Princeſſe des Urſins courut vîte épouvanter Philippe de ces vaines idées. Ses émiſſaires les répandirent dans le public; & bientôt il paſſa pour conſtant, parmi ces hommes oiſifs qui ſemblent n'avoir d'autre état que d'écouter avec avidité, & de répéter ſans réflexion toutes ſortes de nouvelles, que le Duc d'Orléans, jeune, brillant, ambitieux, enorgueilli de tant de ſuccès, & flatté de l'amour des peuples & du ſoldat, s'indignant du ſecond rang où ſa naiſſance l'avoit placé, ſe

préparoit à franchir la barriere qui le séparoit du trône, si l'on n'eût découvert ses projets. On osa même assurer qu'à son retour en France, Louis XIV l'auroit fait arrêter, s'il n'eût été retenu par les larmes de la Duchesse d'Orléans sa fille, que le Duc de Noailles, informé par Madame de Maintenon, avoit avertie, disoit-on, du danger que couroit son mari.

Le Duc d'Orléans n'ignoroit aucuns des bruits, aucuns des traits & des lâches détours qu'avoient imaginés, & qu'imaginoient encore chaque jour la haine & la calomnie pour le rendre odieux par les qualités même qui l'avoient fait admirer de toute l'Europe. Il laissoit au temps & aux événements à le justifier; & ses ennemis eurent beau faire. Malgré leurs intrigues, leurs cabales; malgré les perfides terreurs qu'ils affectoient, & les horribles soupçons qu'ils avoient tâché d'inspirer contre lui, les peuples, à la mort de Louis XIV, se soumirent avec joie à son administration; & tous les corps de l'Etat concoururent avec empressement à lui conserver les droits de sa naissance.

Son premier soin, au commencement de sa Régence, fut de s'assurer la paix au-dehors par un traité d'alliance entre la France & l'Angleterre, dont l'union entraînera toujours la destinée du reste de l'Europe.

Les dettes de l'Etat étoient immenses, & les finances épuisées; il falloit des remedes extraordinaires

extraordinaires à de si grands maux; ceux qu'il a employés étoient trop violents; il a voulu persuader au peuple que du papier valoit mieux que de l'argent. Plusieurs ont été les dupes de leur avidité; & la vivacité Françoise a beaucoup contribué à la chûte d'un projet qui pouvoit être bon, si on l'avoit contenu dans de certaines bornes, & qu'on l'eût exécuté avec plus de précautions & de ménagement.

Le Parlement, dans des circonstances très-critiques, crut devoir faire des remontrances; il envoya ses Députés au Régent, qui se persuada que cette Compagnie avoit voulu soulever les Parisiens contre lui. Après avoir écouté leur harangue avec beaucoup de flegme, il leur fit sa réponse en quatre mots : *Allez-vous*... Le respect que je te dois, sublime Visir, m'empêche de salir ton oreille par des termes plus que militaires. Celui qui avoit porté la parole ne se déconcerta point, & lui repliqua : *Monsieur, c'est la coutume du Parlement, de mettre sur ses Registres les réponses que le Roi lui fait; mettra-t-on celle-ci?*

Tout est tranquille à présent, & le Régent gouvernera paisiblement le reste de sa vie, qui, je crois, ne sera pas longue. Il se livre à trop d'excès; il vit comme nous vivons dans notre *Ramedan*; il ne mange qu'après que le soleil est couché : ce n'est pas par dévotion. Il passe une partie de la nuit à table avec ses maîtres-

ſes & cinq ou ſix de ſes confidents. Croirois-tu que la plupart des gens de qualité deſirent que leurs femmes ſoient admiſes à ces parties nocturnes, où ce Prince, en pointe de vin, diſtribue quelquefois de bonnes Abbayes & de bons Evêchés ?

Il aime beaucoup les femmes, les eſtime peu, & ne leur confie rien. Loin d'être jaloux de ſes maîtreſſes, il ne manque guere de faire le lendemain à ſes favoris un détail fort exact des charmes qu'elles lui ont prodigués. Il leur accorde des graces, & les récompenſe aſſez bien; mais il ne faut pas qu'elles paroiſſent trop avides, ni qu'elles veuillent ſe mêler des affaires du Gouvernement. D'ailleurs, il n'entre jamais dans leurs haines & dans leurs tracaſſeries; elles ne lui feroient pas renvoyer le moindre de ſes Domeſtiques.

Tu peux conclure de tout ce que je t'écris au ſujet de ce Prince, qu'avec les qualités qui forment les grands hommes & les héros, il a les vices d'un particulier qui veut jouir de l'abondance dans cette vie, & qui a pris ſon parti ſur l'autre. Je puis me tromper quelquefois dans les inſtructions que tu exiges de moi; excuſe mon incapacité; mais que le Tout-Puiſſant me livre à l'inſtant aux Anges noirs, ſi le zele le plus ardent pour ton ſervice n'eſt pas toujours profondément gravé dans le cœur de ton eſclave.

LETTRE XIV.

Nedim au Capigi Bachi.

Un Sultan qui jette la vue ſur les Etats ſoumis à ſon obéiſſance, découvre un Empire immenſe comme l'Océan, & dont les peuples ſemblables aux flots, ſont toujours prêts à ſe ſoulever. La politique exige qu'il ôte à ces eſprits inquiets les Chefs qu'ils ſe donnent dans le fond du cœur, & qu'ils obligeroient de ſe mettre à leur tête. Il faut pour détourner de plus grands maux, ſacrifier quelquefois des victimes innocentes, de même que l'on ruine ſes propres frontieres pour empêcher l'ennemi d'y ſubſiſter, & que l'on raſe les forteresſes qui pourroient lui ſervir de place d'armes. Quelque précieux que ſoit le ſang Ottoman, la perte d'un ou de deux Princes, & de dix ou douze Baſſas, n'eſt rien en comparaiſon des horreurs & des ravages d'une guerre civile, où il périt quelquefois un million d'hommes.

C'eſt cependant cette politique prudente, plutôt que ſoupçonneuſe, qui nous fait regarder par les Chrétiens comme des barbares & des hommes de ſang.

Je vois dans les anciennes Hiſtoires, que la République d'Athenes a ſouvent condamné à la mort ou à l'exil, ceux de ſes citoyens

qui lui ayant rendu les services les plus signalés, étoient aussi devenus d'autant plus considérables parmi le peuple; tels que Thémistocle, Alcibiade, Phocion, & plusieurs autres. L'éclat de leurs grandes actions les rendoit criminels aux yeux d'une Nation jalouse de sa liberté; elle punissoit ce qu'ils étoient en état d'entreprendre; & elle ne donna point d'autre raison de l'exil d'un citoyen, que sa vertu qui lui faisoit trop de partisans.

Les François diront-ils que les Athéniens étoient un peuple barbare? Les plus illustres parmi les Romains alloient à Athenes se polir, & se perfectionner dans l'éloquence; c'étoit le séjour des Sciences & des beaux-Arts, la patrie des Philosophes & du sage Solon, dont les loix la gouvernoient.

L'esprit de ceux qui commandent, est souvent obligé de se conduire par des raisons de politique & des maximes particulieres d'Etat, dont la rigueur & la violence n'ont point leur source dans un naturel féroce. Nos ancêtres étoient des conquérants; nous avons conservé dans les villes qu'ils ont subjuguées, la maniere de vivre, les contumes & les loix qu'ils observoient dans leurs camps. La justice parmi nous est donc sévere, prompte & presque toujours sanglante. Mais cela ne doit pas tourner au désavantage de notre cœur & de notre caractere; je soutiens même que les Musulmans sont plus humains, plus officieux, plus

fenfibles à la pitié & à la compaffion, que les Chrétiens.

On ne voit pas dans tout l'Empire Ottoman un Turc réduit à demander l'aumône; au-lieu qu'ici les Eglifes font affiégées de Chrétiens auffi miférables qu'importuns.

Non-feulement l'ufure eft expreffément défendue parmi nous; mais l'intérêt même le plus modique y eft inconnu. Je prête dix mille piaftres; on m'en rend mille chaque année; au bout de dix ans mon débiteur eft quitte. Je n'ai retiré que l'intérêt du cœur, le plaifir d'avoir fecouru un de mes freres. Ce que nous appellons bien placer fon argent, c'eft de le confier à un honnête homme, qui s'en fert heureufement pour rétablir fon commerce & fon crédit.

Notre bonté, notre affection & notre pitié s'étendent jufques fur les animaux. Il arrive fouvent que des chiens & des chats font bien traités dans le teftament d'un Turc qui fent approcher fa derniere heure; il legue une fomme pour leur fournir un entretien honnête pendant leur vie.

Nous avons à Conftantinople des efpeces de Traiteurs ambulants, qui portent des bâtons chargés de viandes. Ils ont un certain cri, auquel fe raffemblent tous les chats d'une rue; ils font la part à chacun, felon l'argent qu'on leur donne; & il y a peu de fideles Mufulmans qui, en fortant de la Prieré du matin, ne fe faffent un plaifir & un devoir de charité de

régaler deux ou trois fois le mois tous les chats d'un quartier. Sultan Sélim, entouré des horreurs de la mort, & près d'aller rendre un grand compte à Dieu, tourna ses regards mourants sur le cheval qui l'avoit porté dans les batailles; il ordonna qu'on lui bâtit une écurie riante & commode, au-milieu d'une campagne fleurie, & qu'on lui menât quelquefois pour l'amuser les plus belles juments de la contrée. Ce bon cheval, comblé des bienfaits de son maître, mourut dans une heureuse vieillesse.

De pareils traits confirment ce que j'ai avancé. Il n'y a point de Nation aussi compatissante, & qui ait autant de sensibilité d'ame que la nôtre; mais les loix qui la gouvernent sont sanguinaires : au-lieu que les Romains gouvernés par des loix douces, étoient cruels & inhumains. Les spectacles de gladiateurs & les combats contre des bêtes féroces, auxquels ils assistoient avec tant de plaisir, laissent à la postérité des preuves incontestables de la dureté de cœur de ces maîtres du monde.

Lis cette Lettre avec attention. Ta charge t'oblige souvent de faire périr des Visirs & des Bassas, dont l'amitié t'étoit chere. Tu dois exécuter avec soumission les décrets de la sagesse profonde de notre auguste Sultan; mais n'oublie jamais que tu es homme, & que si ton bras est à ton maître, ton cœur doit être à Dieu seul qui abhorre le sang.

LETTRE XV.

Nedim au même.

Si ton frere Achmet étoit mort il y a huit ans, lorſque nous le vîmes tout couvert de ſang & de pouſſiere ramener au combat nos Janiſſaires effrayés, nous aurions dû pleurer la perte que notre Sultan faiſoit d'un ſi brave homme; mais aujourd'hui, c'eſt notre auguſte Sultan même qui a jugé néceſſaire de l'effacer du nombre des vivants. Marquerons-nous par des larmes criminelles, que nous ſommes plus touchés de nos propres intérêts, que de ceux de notre invincible Seigneur? Sa ſageſſe profonde a pu limiter, quand il lui a plu, le voyage de ton frere en cette vie, où le Prophete l'avoit envoyé pour les beſoins du Chef des Ottomans, & non pour les nôtres. Nous naiſſons à nos Princes; ils peuvent fermer nos yeux dès que nous les ouvrons. S'ils nous laiſſent vivre, c'eſt une grace qu'ils nous font. Nous devons regarder la vie comme un feſtin où leur magnificence nous auroit conviés; comblés d'honneur & de reconnoiſſance, nous nous leverions de table ſans regret, dès qu'ils paroîtroient nous l'ordonner.

Les Occidentaux ſe moquent de cette ſou-

miſſion ſervile & de cette obéiſſance aveugle, qui nous font envoyer notre tête à nos Souverains, dès qu'il nous la demandent, & lorſque nous pouvons ſouvent la garantir par la fuite. Ah ! ce n'eſt point à préſenter avec reſpect le cou aux bourreaux, que conſiſte l'eſclavage & la honte, mais à être obligés de vivre pour exécuter contre des innocents les ordres inhumains que le caprice & la férocité ſeuls ont fait ſortir de la bouche d'un tyran !

Sans intérêts, ſans ſentiments & ſans remords, il faut que nous ſoyons comme le glaive tranchant dans la main de l'exterminateur. C'eſt ce dépouillement entier de ſoi-même qui conſtitue une ſervitude d'autant plus affreuſe, qu'il n'eſt pas poſſible de parvenir à cet état d'impaſſibilité.

Un Roi de France dit un jour à un Officier : „ Qu'il ſouhaiteroit d'être défait d'un „ Seigneur de ſa Cour qui lui déplaiſoit ". *Sire*, répondit cet Officier, *je lui ferai mettre ce ſoir l'épée à la main, & je m'abandonnerai de façon ſur lui, que ſi je ſuccombe, du moins le combat lui ſera-t-il auſſi funeſte qu'à moi.* „ Je ne voudrois pas, répli„ qua le Roi, que vous vous expoſaſſiez ". „ *Comment, Sire*, interrompit ce brave homme, *d'où me ſuis-je attiré le mépris que me laiſſe entrevoir Votre Majeſté? J'expoſerai ce qui eſt à vous, ma vie & mes biens même, s'il le faut; mais je ſerois indigne du nom*

de François, si je vous sacrifiois mon honneur (1).

J'admire le courage de ce François, qui ne craint point de faire rougir son Prince, & de se montrer plus honnête-homme que lui. Quelle douceur de sentir que dans certaines occasions on est libre, qu'on ne doit point reconnoître de maître, qu'on est son Roi, son souverain, sa lumiere à soi-même, & que malgré l'inégalité des dignités de la fortune & des biens, l'honneur, ce que l'homme a de plus précieux, n'est subordonné à personne ! C'est s'élever dès cette vie à l'état où nous serons dans l'autre. Les rangs y seront réglés suivant nos bonnes œuvres. C'est une vérité qui doit te consoler, mon cher Sélim, de la mort d'un frere qui a toujours vécu en bon Musulman.

(1) N'auroit-il pas été mieux de ne point offrir de se battre ? & l'honneur permet-il de se charger de tuer quelqu'un, même en se battant contre lui ?

LETTRE XVI.

Nédim au Caimakan.

QUOI ! le Moufti Assem a conspiré pour ôter l'Empire à notre Sultan ! Sous de vains

& d'artificieux prétextes, cet hypocrite a voulu révolter les vrais croyants contre leur Souverain! Est-il possible que celui qui doit instruire les peuples de leurs devoirs, se serve de la religion pour les en écarter? Ignorons-nous que l'Etre suprême a établi les Rois sur la terre; que chacun d'eux est son image; qu'ils n'ont point d'autre juge, & que leur puissance ne releve d'aucune puissance temporelle? Notre sainte Loi ne nous apprend-elle pas que nous devons obéir même aux Princes infideles, si nous sommes nés leurs sujets? Il est bien étonnant que la vie de quelques Prêtres Musulmans fournisse de semblables traits de révolte, & dont je suis scandalisé dans les histoires mêmes des infideles Chrétiens, qui ne sont pas éclairés comme nous par le divin Alcoran! Si notre Sultan n'avoit pas prévenu le Moufti Assem, peut-être cet orgueilleux auroit-il bientôt élevé sa tête altiere avec autant d'audace, qu'un certain Pape dont je lisois ces jours passés les projets ambitieux. Tu vas juger de ce que peut un esprit violent & hardi, qui couvre ses entreprises du manteau de la Religion.

Hildebrand (c'étoit son nom (1)) ayant été élu Pape par les habitants de Rome, écrivit des Lettres très-soumises à l'Empereur Henri IV, pour lui apprendre son élection,

(1) Grégoire VII.

& le prier de vouloir bien la confirmer. Henri la confirma. Ce bon Religieux ne se vit pas plutôt établi Souverain Pontife, qu'il changea de ton, & voulut dominer sur les Rois; il prétendoit qu'ils étoient ses vassaux; qu'il pouvoit les déposer à son gré, briser leurs sceptres, disposer de leurs couronnes, & délier leurs sujets du serment de fidélité. „ Les „ Rois sont trop fiers, disoit-il ordinairement; „ je veux les humilier : leur puissance ne „ vient que des enfants de la terre; la mienne „ est émanée du Ciel ".

S'étant brouillé avec ce même Henri dont il avoit attendu l'approbation & le consentement pour être Pape, il l'excommunia. „ Je „ lui défends, prononça-t-il pontificalement, „ de gouverner l'héritage de ses peres; & „ j'ordonne, puisqu'il m'a désobéi, à tous „ ses sujets, de le poursuivre & de l'attaquer „ en tous lieux comme un scélérat, un re„ belle, un perturbateur du repos de la chré„ tienté (1) ".

(1) Le désordre & la terreur que cette excommunication jetta dans la conscience des foibles, furent si puissants dans ces siecles d'ignorance, que Henri, abandonné de presque tous ses sujets & de ses domestiques, fut obligé d'implorer la miséricorde du superbe Pontife. Ce malheureux Empereur, dépouillé des marques de sa dignité, & vêtu d'une tunique de laine, demeura trois jours pied nuds dans l'anti-chambre d'Hildebrand,

Il transporta l'Empire à Rodolphe, Duc de Suabe; & pour donner de la confiance à son parti, il prophétisa que Henri mourroit dans l'année. Le contraire arriva. Rodolphe fut tué dans une bataille, & Henri poursuivit vivement les avantages de sa victoire. Devinerois-tu comment Hildebrand interpréta sa prophétie? Il dit qu'il n'avoit pas entendu que Henri seroit tué *quant au corps*, mais *quant à l'ame*, par l'excommunication foudroyante qu'il avoit lancée contre lui.

On voit des lettres de ce même Pontife, où il a l'audace d'écrire aux Evêques de France : „ Qu'il ne peut plus souffrir sur le trône „ leur Roi Philippe, & qu'ils doivent se „ joindre à Sa Sainteté, pour animer les peu- „ ples à la révolte, & chasser ce tyran ".

Dans d'autres lettres aux habitants de l'Isle de Corse : „ Toutes les isles, dit-il, ont ap- „ partenu en propriété à Saint Pierre : (or „ ce Saint Pierre étoit un pauvre pêcheur ;) „ si vous ne me rendez pas, en vous sou- „ mettant à moi, ce qui appartenoit à mon „ prédécesseur, j'exciterai contre vous les „ Lombards & les Normands, qui mettront „ tout à feu & à sang dans votre pays ". Beau style du Pere des Chrétiens!

---

qui s'étoit retiré dans une forteresse, & qui ne l'admit enfin en sa présence, qu'à des conditions qu'il n'est pas possible de lire sans indignation.

Un Pape qui avoit essayé de porter si haut les droits du souverain Pontificat, ne pouvoit manquer d'être en grande vénération à la Cour de Rome; aussi a-t-il été mis au rang des Saints par un de ses Successeurs. Je doute que les Parlements de France, toujours inviolablement attachés à la Religion, mais zélés défenseurs de la majesté des Rois, souscrivent à sa promotion.

La sagesse de notre auguste Divan ne sauroit agir avec trop de promptitude & de sévérité pour achever d'écraser le parti du Moufti Assem, & pour dissiper ces assemblées d'hommes foibles & séditieux, que l'hypocrisie, le zele affecté, & les mœurs austeres de cet enthousiaste avoient abusés. Tu me mandes qu'ils vont à son tombeau, comme à celui d'un Martyr : quel Martyr ! Il promettoit le Ciel aux scélérats qui assassineroient leur Sultan.

La mémoire de ces hommes perfides & dangereux, qui s'armant d'un fer sacré, osent menacer les Rois, ne doit-elle pas être autant en horreur que celle du *Vieux de la Montagne?* Tu sais que ceux de ses sujets qu'il jugeoit propres à ses desseins, enivrés par un breuvage préparé, étoient transportés dans un jardin magnifique, où des vins délicieux, des mêts exquis, des femmes charmantes leur donnoient à leur réveil tous les avant-goûts du Paradis. Au milieu de ces délices, une voix effrayante leur annonçoit, qu'en mourant dans l'exécution des ordres de leur Sou-

verain, ils viendroient habiter pour toujours ces lieux enchantés. Au bout de quelque temps, dans une nouvelle ivresse, on les reportoit au même lieu où on les avoit pris. Ces especes de songes les confirmoient encore dans la croyance où ils étoient élevés dès l'enfance, qu'en mourant pour exécuter les ordres de leur maître, ils iroient tout droit en Paradis. Ils se précipitoient donc avec intrépidité dans les dangers, & assassinoient au milieu de sa Cour un Prince ennemi du leur, sans se soucier des tourments auxquels ils s'exposoient.

Le Vieux de la Montagne s'étoit rendu si redoutable par ses assassins, que les plus puissants Princes de l'Asie & de l'Europe lui envoyoient tous les ans des présents pour être en sûreté dans leurs palais. Les Tartares exterminerent enfin ce scélérat & tout son peuple. Mais si cette race abominable subsistoit encore, la mémoire du *Vieux de la Montagne* y seroit dans la plus grande vénération; & les principaux de la Nation se glorifieroient d'être issus de ces fameux assassins, qu'ils regardoient comme autant de martyrs.

Tantùm religio potuit suadere malorum!

La superstition enfante bien des maux!



LETTRE XVII.

Nedim à Jezid son cousin, à Varsovie.

ON me contoit un fait assez singulier arrivé à une Diete en Pologne. Tous les suffrages sembloient réunis; on alloit proclamer *Michel Wienowiski*, lorsqu'un Noble lui refusa sa voix. Obligé, suivant la loi, d'expliquer les raisons de son opposition, il demanda jusqu'au lendemain, & le lendemain il accéda des premiers à l'élection qu'il avoit retardée la veille; *à laquelle je ne m'opposai hier*, dit-il, *que pour faire connoître au nouveau Roi, qu'il dépendoit d'un seul noble Polonois qu'il n'eût pas une couronne.*

En Pologne, la Noblesse jouit de tous ses droits. Pourvu qu'un Noble ne manque point de s'acquitter tous les ans des contributions & des devoirs auxquels sa naissance l'engage envers l'Etat, il est d'ailleurs indépendant. Le Roi est le chef du Royaume, & n'est point le maître d'un Noble, qui n'est subordonné qu'aux loix qu'imposent la nécessité du bien public & l'avantage de la société dont il est membre. Le Prince peut disposer de plusieurs Starosties & de différents fiefs dans son domaine en faveur de ses favoris, pourvu qu'ils soient originaires du Pays. Il a le

pouvoir de faire beaucoup de bien ; mais il n'a pas celui de faire du mal.

Cette même forme de gouvernement a subsisté, dit-on, en France sous la premiere, la seconde, & sous les premiers Rois de la troisieme race. Les François ayant conquis les Gaules, partagerent entr'eux leurs conquêtes. Chacun, selon le terrein qu'il possédoit, étoit obligé de reporter certaines contributions à la masse commune, & de se tenir prêt, tant que son âge & ses forces le lui permettroient, à suivre le Roi à la guerre, pourvu qu'elle eût été approuvée dans l'assemblée générale. Mais du reste, les François étoient absolument libres de leur personne, & souverains dans les terres dont ils étoient Seigneurs (1). Eux seuls étoient nobles, alloient à la guerre, & participoient aux délibérations de l'Etat. Les Gaulois, nation subjuguée, destinés au travail & à la culture des terres, n'avoient rien en propre. Absolument esclaves, leur personne, leurs femmes, leurs enfants, apparte-

(1) Si un Seigneur François déclaroit la guerre au Roi, les sujets de ce Seigneur étoient obligés de le suivre & de l'assister de toutes leurs forces. Le Roi n'avoit rien à commander aux sujets d'un Seigneur particulier; il n'étoit, à proprement parler, Seigneur souverain que des sujets qui étoient nés dans les terres de son Domaine, ou qui lui étoient échues en partage de conquête.

noient au Seigneur, qui pouvoit les révendiquer & les punir comme déserteurs, s'ils quittoient la terre où ils étoient nés pour aller s'établir ailleurs.

Tu juges bien, mon cher Jezid, que les arts, le commerce & les terres souffroient infiniment de cette dépendance, dans un pays où ceux qui pouvoient seuls les faire valoir, ne travailloient point pour eux & pour leurs enfants ; où leurs maîtres profitoient de toute leur peine, & où enfin l'industrie & le travail n'étoient pas animés par l'espoir d'acquisition, & d'une situation plus heureuse.

C'est cette servitude des paysans qui étouffe, pour ainsi dire, la nature en Pologne, & qui rend ce Royaume si pauvre. Quoique sous un beau ciel, & arrosé par de grandes rivieres, le tiers du pays n'est pas cultivé : chaque sujet remplit sa tâche, la porte au Seigneur, & ne pense point à améliorer un terrein, dont l'abondance & la fertilité ne changeront rien à son état, & ne profiteront point à ses enfants, qui demeureront toujours esclaves comme lui. L'argent n'y peut donc recevoir cette circulation nécessaire dans un grand Royaume, & le commerce ne s'y fait que par échange de denrées. Le Noble donne du bois & du bled, pour avoir du vin & du drap.

La sublime Porte doit souhaiter que la forme du gouvernement en Pologne ne change

pas (1). Les Polonois sont braves, belliqueux, & propres au métier de la guerre ; ce seroient des voisins bien redoutables, si leurs Rois, devenant aussi absolus qu'en France, mettoient l'abondance parmi la nation par l'affranchissement des paysans, & se servoient de leurs revenus multipliés par cet affranchissement, pour satisfaire à leur ambition, & reculer les frontieres d'un Etat, qu'ils regarderoient alors comme leur patrimoine.

Dans nos voyages, mon cher Jezid, nous devons sur-tout nous instruire des différentes formes de gouvernements, en combiner les avantages & les inconvénients ; & tâcher, par les connoissances que nous acquerrons, de nous mettre en état d'être utiles au Chef des Ottomans, lorsque nous serons de retour dans notre patrie. Adieu.

---

(1) Dans le gouvernement aristocratique, les résolutions de faire la guerre ne passant qu'à la pluralité des voix, il est rare qu'une passion aussi inquiete que l'ambition domine tous les membres d'une assemblée, dont les plus accrédités sont ordinairement les plus vieux : conseillés par l'âge, ils ne cherchent qu'à jouir tranquillement de ce qu'ils possedent, & n'opinent pas volontiers à se charger eux-mêmes d'impôts, pour remplir des projets de conquêtes qui peuvent ne pas réussir. Si Louis XIV n'avoit pas été aussi puissant dans son Royaume, il n'auroit pas trouvé tant de ressources parmi ses sujets, & n'eût pu par conséquent porter si haut la gloire de son regne.

LETTRE XVIII.

Mehemet Effendi à Moharrem, à Smyrne.

JE viens d'apprendre les pertes que tu as faites; accepte ces cinq mille piaſtres; ne t'abandonne point au déſeſpoir; tu es jeune; & ta vertu, ta probité & l'eſtime publique te reſtent. Ce renverſement imprévu de ta fortune m'a rappellé ce qui arriva à un homme de condition de ce pays-ci, avec qui je ſuis très-lié. Je veux te conter ſon aventure; elle te fera connoître qu'on ne doit jamais perdre la confiance en Dieu; & que ſouvent ſa main puiſſante, après s'être appeſantie ſur nous, ſe plaît à nous relever au moment que nous l'eſpérons le moins.

Le Marquis de... d'une des plus anciennes Maiſons de Bourgogne, ſe trouvant preſque ruiné par le ſyſtême, ſe rendit à Paris pour retirer de l'Académie ſon fils unique, qu'il n'étoit plus en état d'y ſoutenir. L'ayant envoyé chercher en arrivant : „ Mon fils, „ lui dit-il, vous revoyez un pere qui ne ſe- „ roit pas auſſi ſenſible au dérangement de „ ſes affaires, s'il vous chériſſoit moins, & „ s'il n'avoit pas tout lieu d'être content de „ vous. Je ſuis encore plus attendri ſur ma „ ſituation, à préſent que je remarque dans

„ votre air & dans vos manieres, que vous
„ avez profité en honnête-homme du peu
„ de séjour que vous avez fait dans cette vil-
„ le. Mais je ne puis plus fournir à toute la
„ dépense dont vous êtes digne. Les biens
„ de nos ancêtres n'ont pas été dissipés par
„ ma faute; au contraire, j'étois trop arran-
„ gé; j'avois des rentes & des crédits sur plu-
„ sieurs particuliers, & personne n'en avoit
„ sur moi; on m'a remboursé en billets qui
„ périssent entre mes mains.... Partons,
„ Monsieur, (interrompit son fils, touché
„ comme il devoit l'être, de toute la ten-
„ dresse que lui marquoit un pere malheu-
„ reux), partons quand vous voudrez; je
„ tâcherai que ma compagnie vous soit une
„ consolation dans cette terre qui vous reste:
„ je vous demanderai seulement une grace;
„ laissez-moi seulement le temps de dire
„ adieu....

A ces mots les larmes vinrent aux yeux du jeune Marquis. „ Mon fils (lui dit son
„ pere, voyant qu'il n'osoit achever de s'ex-
„ pliquer), parlez, ayèz de la confiance en
„ moi; vous savez que j'ai toujours souhaité
„ que vous me regardassiez plutôt comme
„ un ami raisonnable, que comme un pere
„ absolu. Votre cœur auroit-il formé quel-
„ que engagement dans cette ville?... Oui,
„ Monsieur, (répondit le jeune Marquis en
„ se jettant à ses genoux) j'aime, & je suis
„ aimé d'une jeune personne que j'ai eu oc-

„ casion de voir plusieurs fois au Couvent
„ de... Je ne vous ferai point un portrait de
„ ses charmes; vous le croiriez peint par l'a-
„ mour; mais si son cœur & son caractere
„ vous étoient connus, je suis sûr que vous ne
„ blâmeriez point mon attachement, quoi-
„ qu'elle ignore encore de quels parents elle
„ a reçu la naissance. Cette passion vous éton-
„ ne, & je ne vous en parlerois peut-être
„ pas avec tant de liberté, si nos pertes ne
„ m'ôtoient toute espérance. Ses parents, s'ils
„ sont d'un rang distingué, comme je ne puis
„ en douter à ses sentiments & à l'éducation
„ qu'on lui a donnée, ne me choisiront pas
„ pour l'époux de leur fille, lorqu'ils vou-
„ dront la reconnoître; & s'ils ne la recon-
„ noissent pas, je dois également renoncer
„ au bonheur de la posséder, n'ayant plus
„ assez de bien pour la mettre dans une situa-
„ tion digne d'elle & de moi. Mon fils, re-
„ prit le Marquis de..., je ne puis approu-
„ ver cet amour pour une personne incon-
„ nue; mais si les passions sont vives à votre
„ âge, heureusement elles ne durent pas. Sou-
„ pons; je vous donne demain pour faire vos
„ adieux; nous partirons le jour d'après".

Ils souperent assez tristement, comme tu le penses bien; & le pere, fatigué, renvoya son fils de fort bonne heure.

Il se rendit à l'Académie, le cœur déchiré par les pensées les plus affligeantes, lorsqu'il vit dans une rue beaucoup de monde assem-

blé; il demanda ce que c'étoit. „ C'eſt, lui
„ répondit un cocher de louage, un vieil-
„ lard que je menois : apparemment que pour
„ examiner quelque choſe, il a voulu s'ap-
„ puyer ſur la portiere qui n'étoit pas bien
„ fermée; un autre carroſſe, en accrochant
„ le mien, lui a fait faire un ſubreſaut; la
„ portiere s'eſt lâchée; le pauvre homme a
„ été jetté dehors; ſa tête a heurté contre
„ une borne; il a perdu toute connoiſſance;
„ & ce Chirurgien chez qui on l'a porté, en
„ augure mal.... Tu n'as plus affaire là, lui
„ dit le jeune Marquis, mene moi à l'Acadé-
„ mie de... "

En entrant dans le carroſſe, il ſentit quelque choſe qui rouloit ſous ſes pieds; il cherche, & trouve une boîte dont le couvercle étoit très-riche; arrivé chez lui, il examine ce dépôt du haſard. C'étoit un écrin où brilloient pluſieurs diamants; & dans un petit tiroir ménagé en-deſſous, il compta pour plus de quarante mille écus de billets payables au porteur. Ces richeſſes, dit-il en lui-même, appartiennent ſans doute à ce vieillard qui eſt tombé du carroſſe. Il n'a pas été ruiné comme mon pere au ſyſtême; s'il vit encore, quelle eſt ſon inquiétude ! J'irai demain m'informer de lui. Ah ! ma chere Léonor, ajouta-t-il en ſoupirant, quel ſeroit mon bonheur ſi j'étois le poſſeſſeur de ce bien-là !

Dès qu'il fut jour, il ſe rendit chez le Chirurgien. L'homme qui s'étoit bleſſé la veille,

n'étoit pas mort; mais on ne pouvoit le voir, parce qu'il commençoit à reposer. Allons, en attendant, chez ma chere Léonor, dit le jeune Marquis; mais en la voyant, en voyant ses larmes lorsque je lui annoncerai mon départ, prêt enfin de la perdre pour toujours, que sais-je, ne penserai-je point aux biens que la fortune semble me présenter? Restons..... Eh! pourquoi rester, reprit-il indigné d'une réflexion qui lui faisoit tort? Dois-je douter de ma probité? Allons. Il se rendit donc au Couvent de.... On lui dit qu'on étoit venu chercher Léonor à la pointe du jour, & qu'elle n'étoit pas encore rentrée.

Il retourna chez le Chirurgien; & marquant qu'il vouloit absolument parler au blessé pour affaire de conséquence, il se fit conduire à sa chambre: „ Monsieur, lui demanda-„ t-il, n'avez-vous rien oublié hier dans le car-„ rosse d'où vous êtes tombé?" A ces mots cet homme qui ne sembloit pas avoir une heure à vivre, se précipite à ses pieds: „ Ah! „ Monsieur, j'ai perdu, lui dit-il, un écrin „ où il y avoit pour plus de deux cents mille „ francs de pierreries, & pour quarante mil-„ le écus de billets, payables au porteur; „ je convertissois en pareils effets les rem-„ boursements qu'on me faisoit, prévoyant „ de loin le naufrage général.... Vous n'a-„ vez rien perdu, répliqua le jeune Mar-„ quis; voilà votre bien!... O Ciel... est-il „ possible!... Monsieur..... (s'écrioit ce

„ Vieillard, en embrassant ses genoux, &
„ n'ayant pas, de joie & de saisissement, la for-
„ ce d'en dire davantage) est-il possible !... A
„ qui dois-je ma fortune? & quelles marques
„ pourrois-je vous donner de ma reconnois-
„ sance ? Sans trop me flatter, je ne les ima-
„ gine pas, dit le jeune Marquis; d'ailleurs,
„ je suis le fils de Monsieur de..... Il y a
„ long-temps que j'ai l'honneur de le con-
„ noître, reprit le Vieillard; vous êtes un fils
„ bien digne de lui. Je sais que ses affaires
„ sont dérangées. Je suis d'une famille ancien-
„ ne dans la Robe; je n'ai qu'une fille; a-
„ gréez qu'elle partage avec vous les biens
„ que vous m'avez rendus. Des raisons & des
„ intérêts de famille qui n'ont cessé que depuis
„ quelques jours, m'obligeoient de lui cacher
„ le nom de son pere. Elle ne me connoît
„ que de ce matin. Venez, ma fille, ajouta-
„ t-il, en élevant la voix.....

Quelle fut la surprise du jeune Marquis, en voyant sortir de la chambre voisine sa chere Léonor ! On envoya chercher le Marquis de..., & le mariage fut conclu.

Il me semble, mon cher Moharrem, qu'une pareille aventure, où les traits de la Providence sont si marqués, doit soutenir le courage de tout honnête homme malheureux, & lui donner de l'espoir & de la consolation. Voilà deux peres qui chérissent tendrement leurs enfants, & qui se croyent ruinés. Voilà deux amants qui s'adorent, & qui n'osoient

plus

plus espérer d'être unis : un instant les met tous au comble de leurs vœux.

LETTRE XIX.

Nedim à Abdallah Ben-salem.

DEPUIS quarante ans, tu passes ta vie à feuilleter de vieux livres, Hébreux, Grecs & Latins. Tu serois mortifié, si le moindre événement de l'antiquité échappoit à ta connoissance. Tu te piques de savoir le nom de tous les anciens Rois des Medes ; & peut-être ignores-tu celui du grand-pere de notre Sultan. Tu négliges enfin tout ce qui est écrit dans ta langue naturelle ; & tu donnerois cent Sultanins d'or, en échange d'une vieille médaille de cuivre frappée sous le regne de Mithridate. N'est-il pas bizarre qu'un fait, parce qu'il est arrivé il y a deux cents ans, excite dans ta tête une espece d'attention respectueuse, tandis que tu dédaignes de fixer tes regards sur ce qui se passe de nos jours? Ne ferois-tu pas mieux de t'appliquer à connoître, par les événements présents, la politique & le génie des différents Princes qui regnent en Europe ? Du moins, par une profonde application sur le mouvement actuel de cette partie du monde où tu vis, pourrois-tu former des conjectures & faire des réflexions

utiles; au-lieu qu'il ne peut y avoir de liaison entre nous & ces temps si reculés dont tu t'embarrasses l'esprit. Si l'antiquité ne te grossissoit pas les objets par l'éloignement où elle les place, tu conviendrois avec moi, que depuis vingt-cinq ans, l'univers a été varié par les spectacles les plus surprenants. Quoique le siecle ne soit pas fort avancé (1), quelles révolutions & quelle foule d'événements singuliers!

La Branche d'Autriche régnante en Espagne, s'éteint: un Bourbon est appellé pour régner sur des peuples qui jusqu'alors avoient semblé ennemis irréconciliables du nom François.

Le Traité de partage, qui réunissoit à la Monarchie Françoise deux Royaumes (2) & trois Provinces: Louis XIV préfére d'accepter le testament de Charles II.

Le Sultan Mustapha déposé.

Le Prince Eugene entre par surprise dans Crémone; le Général François est fait prisonnier; le soldat qui s'éveille en sursaut, n'ayant pas le temps de s'habiller, prend ses armes, sort des casernes, combat en chemise dans les rues, & chasse les ennemis.

---

(1) Cette Lettre est écrite en 1721.

(2) Les Royaumes de Naples & de Sicile, le Marquisat de Final, la Province de Quipuscoa, & quelques Places sur la côte de Toscane.

Les François donnoient la loi à toute l'Allemagne. Ils étoient sur le Danube; & l'Empereur trembloit pour sa Capitale. En un jour, (1) ils perdent quatre-vingts lieues de pays, & se retirent derriere le Rhin. Une seule journée (2) commence tous leurs malheurs en Flandres, où ils étoient maîtres de toutes les places. En un jour, ils perdent toute l'Italie (3).

Dans la même semaine, Philipe V, chassé de Madrid par Charles III son concurrent, & Charles chassé par Philippe.

Auguste, Roi de Pologne, obligé par le Roi de Suede de renoncer à sa couronne. Stanislas couronné Roi; & bientôt ce même Roi de Suede réduit à chercher un asyle dans les Etats de notre Sultan.

Louis XIV voit presque s'éteindre sa triple postérité (4). Le pere, la mere & le fils sont enfermés dans le même cercueil.

La journée de Denain, où les François mal vêtus, mal nourris, manquant de tout, réparent en trois heures de combat, les pertes de six campagnes.

L'antiquité fournit-elle l'exemple d'un Empereur (5) qui ait quitté ses Etats pour s'inf-

(1) La bataille. d'Hochstet.

(2) La bataille de Ramillies.

(3) L'affaire de Turin.

(4) Le Duc & la Duchesse de Bourgogne, & le Duc de Bretagne.

(5) Le Czar.

truire, en voyageant, à les gouverner?

La conſpiration du Cardinal Albéroni contre le Duc Régent, découverte par la Supérieure des Veſtales (1) de Paris.

Un Empereur (2) fait mourir ſon fils qui avoit conſpiré contre lui.

Le Syſtême, ou le Miſſiſſipi.

Le Roi d'Eſpagne abdique la couronne; ſon fils meurt (3); il remonte ſur le trône.

Le Roi de Suede, de retour dans ſon Royaume, eſt tué au ſiege d'une ville. On fait couper le cou au Baron de Goertz, ſon premier Miniſtre.

L'élévation de l'Impératrice de Ruſſie, qui avoit été femme d'un Tambour.

L'étonnante révolution de Perſe, où preſque tous les Princes du Sang tombent ſous le glaive de l'uſurpateur, qui n'étoit qu'un vil payſan.

Je pourrois citer pluſieurs autres événements; mais il me ſemble que j'en rapporte aſſez, pour te convaincre qu'il n'y a point eu de commencement de ſiecle où le théâtre du monde ait offert des changements de Scenes plus frappants & plus imprévus. C'eſt encore de nos jours que s'éleve un Empire, qui menacera peut-être bientôt & l'Europe &

---

(1) La Fillon.
(2) Le Czar.
(3) Louis I, Roi d'Eſpagne.

l'Asie. Les Moscovites, brutes & sauvages, commencent, par les soins de leur Souverain, à devenir des hommes. Si les Arts, si les Sciences s'établissent parmi ce peuple grossier; s'il s'y forme des Généraux & des Ministres, que ne doit-on pas augurer & craindre d'une Puissance plus étendue que ne le fut jamais celle des Romains dans leur plus haut point de gloire & de splendeur?

Si tu as de vieux manuscrit Hébreux, Grecs ou Arabes, à qui le temps & la poussiere ayent donné un air bien vénérable, & que tu veuilles les vendre, mande-le-moi; je connois ici quelques Savants d'un goût assez bisarre pour y mettre l'enchere.

LETTRE XX.

Nédim à Rosalide, à Paris.

QUOIQUE la Religion Chrétienne & la Religion Musulmane paroissent bien opposées, ce sont toujours deux filles d'une même mere, & qui se réunissent sur plusieurs articles. Les Mahométans, comme les Chrétiens, reconnoissent Moïse pour un grand Prophete, & lisent avec le plus profond respect ses Livres sacrés. Ainsi l'*Histoire du Peuple de Dieu*, du Pere *Berruyer*, ne m'a point été

nouvelle quant aux faits. La tournure seule & le style m'ont surpris d'abord; mais je suis bientôt entré dans l'idée du Révérend Pere. Il est persuadé que Moïse, comme la plupart des Auteurs, s'est un peu trop pressé de donner son ouvrage au public. Le Législateur des Hébreux, à son avis, est trop stérile dans ses descriptions, trop concis dans les faits qu'il rapporte; ne se souciant point d'enrichir la vérité par des réflexions agréables, & d'orner sa narration de conversations intéressantes, il coule trop légérement sur des endroits qui sont susceptibles d'un tour amusant: par exemple, dans l'Histoire de Joseph avec la femme de Putiphar, Moïse se contente de dire que Joseph plut à la femme de son Maître, & qu'elle lui expliqua ses desirs, auxquels le saint homme ne se rendit pas.

L'agréable Pere Berruyer a senti que cette maniere de narrer un pareil fait étoit trop succinte; qu'il falloit l'étendre davantage, suspendre & préparer le dénouement par des conversations où l'on pouvoit faire dire bien de jolies choses; que la matiere s'y prêtoit d'elle-même, & qu'on devoit sur-tout commencer par donner un portrait du héros de l'aventure.

„ Joseph, dit-il, avoit joint à la régula-
„ rité de ses traits & à la vivacité de son
„ teint, un air de noblesse & de dignité,
„ qui le rendoit un des hommes les plus ai-

„ aimables qui eussent paru dans l'Egyp-
„ te (1).

Ne diriez-vous pas, Madame, que c'est-là le commencement d'une historiette? J'attendois aussi un portrait de la femme de Putiphar; le Pere Berruyer ne nous le donne point: apparemment que les traits d'une femme ne doivent pas entrer dans l'imagination de ce Religieux. J'ai entendu parler d'une certaine Madame de Villedieu, qui a donné au public *les Amours des grands Hommes*; le Pere Berruyer a voulu sans doute donner dans le même goût, *les Amours des Patriarches.*

„ (2) L'épouse de son maître, continue-
„ t-il, fut touchée de sa bonne mine; & se
„ trouvant tous les jours dans l'occasion de
„ voir l'aimable Etranger, elle conçut pour
„ lui une si violente passion, qu'elle résolut
„ de la satisfaire. Il ne lui venoit pas dans
„ l'esprit que les avances d'une femme de
„ son rang pussent être rejettées... Elle lui
„ déclara son amour; & elle le pressa d'y ré-
„ pondre. Joseph n'y répondit d'abord que
„ par des froideurs & des embarras.... Elle
„ ne se rebuta point. Il avoit beau fuir; elle
„ étoit trop passionnée pour ne pas ména-
„ ger les moments d'une surprise".

---

(1) Histoire du Peuple de Dieu, pages 320 & 321.

(2) Page 321.

Les moments d'une surprise! Rien n'est dit plus finement; & l'on ne sauroit mieux peindre les femmes & les ressources de leur imagination.

„ (1) Il faut que la fierté ne soit guere
„ puissante sur l'esprit d'une femme, quand
„ il lui reste encore quelque espérance d'ê-
„ tre aimée.... Elle compta apparemment
„ pour quelque chose, de l'avoir forcé à un en-
„ tretien... Un jour qu'il entroit dans son ap-
„ partement, elle l'y suivit : pour cette fois,
„ lui dit-elle, vous n'échapperez pas à mon
„ amour; & je ne vous laisserai point aller
„ que vous n'ayez contenté mes desirs. C'é-
„ toit-là, sans doute, (réfléchit le Pere Ber-
„ ruyer, (une de ces tentations critiques, où
„ la Philosophie est déconcertée, & où le
„ Sage le plus intrépide n'a point de prin-
„ cipes pour se soutenir sur le penchant
„ d'un précipice si rapide. On ne risque rien
„ à satisfaire la passion d'une femme que
„ tous ses intérêts forcent au secret; dans
„ ces occasions, il ne faut rien moins qu'un
„ Joseph ".

Oui, la femme de Putiphar serroit Joseph de si près, les circonstances étoient si favorables, & le moment de surprise si bien choisi, qu'on doit être très-étonné qu'il ait pu résister. On voit que le Pere Berruyer sent qu'à

---

(1) Pages 322 & 23.

ſa place il auroit ſuccombé, & d'autant plus qu'*on ne riſque rien à ſatisfaire la paſſion d'une femme que tous ſes intérêts forcent au ſecret.*

Si Joſeph ſe montre ſi cruel pour une belle Dame, en revanche Jacob ſon pere eſt peint comme un Patriarche bien galant; & j'ai vu en même-temps avec un vrai plaiſir, que le Pere Berruyer ſe connoît en femmes qui ne doivent être que reſpectées.

„ (1) Lia, dit-il, avoit les yeux foibles
„ & chaſſieux, & ne pouvoit guere inſpi-
„ rer que de l'eſtime & du reſpect.

„ Rachel, au contraire, étoit belle, bien
„ faite & toute aimable ; & dès le jour que
„ Jacob la vit dans ſon équipage de bergere,
„ (comment étoit-elle ordinairement équi-
„ pée?) il avoit conçu pour elle un amour
„ mêlé d'eſpérance, qui lui faiſoit attendre
„ avec impatience le moment de ſe déclarer.
„ Sa paſſion n'avoit fait qu'augmenter par la
„ comparaiſon des deux ſœurs; & peut-être
„ ne s'étoit-il pas étudié à en faire myſte-
„ re. Quoi qu'il en ſoit, il profita de l'occa-
„ ſion, & dit à Laban : Vous avez une fille
„ que j'aime, c'eſt Rachel votre cadette;
„ mais je connois trop tout ce qu'elle vaut,
„ pour me flatter d'avoir encore mérité de

(1) Pages 220 & 230.

„ la posséder. Je m'offre de vous servir du-
„ rant sept ans, sans autre récompense que
„ le bonheur de devenir son époux quand
„ ce terme sera écoulé... Le travail fut pé-
„ nible, les soins continuels, & la vigilance
„ infatigable; mais rien ne coûte quand on
„ aime"

Rien ne coûte quand on aime! Voilà de ces réflexions que Moïse a oubliées, ou qu'il n'a pas su tourner d'un air de sentence & de maxime. En un mot, je ne crois pas qu'on puisse écrire plus joliment l'Histoire de l'Ancien Testament; & j'ai été sur-tout ravi d'apprendre la vertu de la pomme fatale dont Adam mangea.

„ (1) Adam & Eve n'avoient encore,
„ dit le Pere Berruyer, aucune connoissan-
„ ce, ni spéculative, ni *expérimentale*, des
„ raisons de pudeur qui obligent de se cou-
„ vrir. Le fruit qu'ils avoient mangé, étoit
„ de nature à exciter des mouvements, qui,
„ pour n'être de soi ni criminels, ni volon-
„ taires, ne laissoient pas de les avertir des
„ régles de la bienséance".

Si le serpent avoit révélé à Eve les effets merveilleux du fruit défendu, on ne sera plus surpris qu'elle ait tant pressé son mari d'en manger.

---

(1) Page 36.

Adieu, Madame; mille remerciments. Je vous renvoye le premier volume; envoyez-moi, je vous prie, celui où il est parlé du Roi David.

Fin des Lettres Turques & du Tome II.



TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

Fin de la Table.









